

La Femme séparée (Sacher-Masoch)

Leopold von Sacher-Masoch

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Le dos tourné à la forêt, je m'étais assis sur une des pierres qui parsemaient le penchant de la colline et d'où je pouvais à merveille étudier le paysage qui se déroulait devant mes yeux, inondé d'une clarté printanière.

Âmes pieds s'étendait un champ fraîchement labouré, dont les mottes de terre grasse avaient des reflets de vieux bronze ; à mes côtés se dressait une pauvre petite chaumière au toit déjeté et noirci, entourée d'un jardin et de quelques arbres fruitiers. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, se montraient de vertes prairies, où le soleil jetait parfois brusquement comme des vagues de lumière, et où une brise douce et humide courait, soulevant des tourbillons de bonnes odeurs. De petits hameaux, des propriétés seigneuriales, des dépendances y étaient disséminés au hasard, et avaient l'air de grandes pièces de toiles posées sur le gazon pour y blanchir. Autour de moi, se balancent des fleurs, des herbes et des ramures. Tout est calme. Maintenant, un merle siffle dans le bois, un pinson chante. Tout près, à l'ombre, s'allonge un petit arbuste d'où semblent partir mille sons mystérieux — une note étrange et prolongée. Des abeilles vont et viennent, se blottissent sous ses feuilles, se posent sur ses branches, travaillent avec leurs têtes veloutées, leurs jambes agiles où la cire qui s'amoncelle fait de petites bosses jaunes. Des scarabées, d'un vert doré, se laissent tomber lourdement dans les herbes. Un hanneton à tête noire, au corps roux, se cache dans la mousse. Des mouches bourdonnent, de sveltes libellules se dressent dans l'air, prennent

un élan et s'arrêtent plus loin, comme soutenues par la brise. Entre deux branches, une araignée a tendu sa toile où une petite coccinelle se berce gaiement comme dans un hamac ; des papillons blancs veinés de noir, d'autres en deuil, avec des yeux sombres sur les ailes, d'autres bleus, voltigent sur les fleurs et dans les foins ; des sauterelles culbutent avec un frisson strident. Une rainette grimpe le long d'une grosse tige, la tête en l'air, comme un gamin escaladant une perche. Sur un cerisier sautille un moineau, considérant avec dédain ses baies encore vertes ; un acacia, étendant ses rameaux chargés d'énormes grappes éblouissantes, embaume l'air. Et tout cela est dominé par le ciel, clair et bleu, où brille le soleil avec ses rayons tièdes, qui réchauffent déjà sans brûler.

Le son des clochettes de quelque troupeau perdu dans le lointain arrive à mon oreille. Des pies m'entourent, avec leur babil étourdissant, levant et baissant leurs queues en cadence. Des corneilles se promènent gravement entre les sillons ; des alouettes gazouillent, des cigognes planent haut dans l'air, et s'évanouissent dans l'azur ; je les suis du regard ; elles ne sont maintenant pas plus grosses que des hirondelles ; mes yeux sont remplis de larmes.

L'homme, lui aussi, est saisi par ce rapide palpitement de la nature. Sa poitrine se soulève plus libre, son cœur bat plus vite, une douce inquiétude, une mélancolie étrange s'emparent de son être. Il aimerait pouvoir planer ainsi que les cigognes, se perdre comme elles dans l'azur. Il aimerait se couper un bâton dans le taillis vert et tendre, et s'éloigner, et errer. Il croit de nouveau à la joie, au bonheur et à l'amour, une force invisible le pousse à se mettre à leur recherche.

Ce sentiment inconnu fondit sur moi, avec une vigueur inouïe. Involontairement, je balbutiai ce beau vers de Pouschkine :

Les collines géorgiennes sommeillent dans la nuit,
Devant moi écume l'Aragua.

J'en étais arrivé à cette strophe :

De nouveau, mon cœur s'embrase et palpite,
Parce qu'il lui est impossible de ne pas aimer.

lorsque tout à coup, derrière moi, les branches s'écartèrent brusquement, avec bruit, comme pour donner passage à quelque animal sauvage.

Et comme je sautais sur pieds, soudain, une femme se dressa à mes côtés, jeune, étrange, svelte, avec un beau visage à demi-voilé de boucles noires ; elle s'arrêta court, mais ses yeux me lancèrent un regard menaçant, surnaturel ; des étincelles jaunes y brillaient comme dans des yeux de louve.

Mon cœur cessa de battre. Mon sang se figea dans mes veines. L'apparition ne dura qu'un instant, elle s'évanouit comme un météore qui nous éblouit, et qui s'efface avant que nous ayons pu l'examiner. Les rameaux se rapprochèrent avec un sifflement aigu.

Je restai un instant immobile et comme étourdi. La légende de la Letawiza bourdonna à mes oreilles. Ce qui me rassura, c'est que cette femme étrange n'avait pas de chevelure dorée. Une puissance invisible, aussi étonnante que l'apparition, me força à la suivre et à me mettre à sa recherche.

Je me jetai dans le fourré, trop tard, hélas ! Je ne découvris nulle trace. Je battis la forêt dans toutes les directions, je traversai les champs, je questionnai tous ceux que je rencontrais : rien !

Plusieurs heures s'étaient écoulées. Je me sentais épuisé. Je retournai à la place où cette aventure m'était arrivée, je me jetai par terre, puis je me relevai, et suivis la lisière de la forêt. Je n'avais pas fait cent pas, que je me trouvai devant une carrière de sable, d'où s'éloignait un sentier étroit, serpentant dans les pâturages.

C'est par là qu'elle avait passé. Je le devinai immédiatement, bien que je n'en eusse aucune preuve. En m'approchant, je distinguai la trace d'un pied humain sur le sable qui conduisait au sentier. Là, la trace s'arrêtait.

Je m'agenouillai, et j'examinai chacune des traces aussi avidement et avec autant d'attention qu'un géologue à la piste d'un animal antédiluvien.

C'était la trace d'un petit pied, bien formé, une empreinte ferme et distincte. Je me relevai, et suivis sans but le sentier qui se déroulait dans la prairie et conduisait à une statue de la Vierge. Là, il se divisait. Je réfléchis un instant, puis je repris le chemin de mon logis, de très mauvaise humeur. L'obscurité tomba vite. La lune s'éleva dans le ciel, enveloppant d'une lueur mélancolique les bouleaux blancs qui bordaient la route. Il y a deux sortes de clair de lune. L'un, qui suspend aux arbres des pommes et des noix d'argent ou d'or, et fait étinceler chaque rameau, transformant la nature en un gigantesque arbre de Noël ; l'autre, triste, désagréable, et qui voile le paysage de suaires.

Comme je traversais le fourré où se jouaient encore les derniers rayons du crépuscule, un frisson indescriptible me courut dans le dos. Un soupir profond passa à mes oreilles. Puis un rire clair et diabolique éclata entre les branches. C'étaient sans doute quelque grenouille dans le marais voisin et un chat-huant qui volait à la recherche de sa proie. C'est égal, c'était fort désagréable.

Et soudain il me sembla que l'apparition merveilleuse marchait à mes côtés. Je n'osais lever la tête, de peur de la dissiper. C'est de l'autre côté de la forêt, dans la direction de mon village, aux maisons blanches, qu'elle m'avait quitté. Je me retournai. Derrière moi, filait seule la douce clarté de la lune, et cependant le fol esprit me poursuivit, même en rêve, et ne me quitta qu'aux premières clartés de l'aube.

Je réfléchis sérieusement à cette aventure, et je passai en revue toutes les femmes du voisinage.

Àplusieurs reprises déjà, il avait été question dans notre société, à mots couverts, d'une femme séparée de son mari, et qui vivait seule, retirée du monde, abandonnée de tous, dans sa seigneurie isolée. Personne ne pouvait donner de renseignements sur son compte. Il y a plus : je n'avais jamais entendu son nom, ce qui faisait que je la considérais comme un mythe. J'ignore comment j'acquis soudain la certitude que mon apparition de la forêt n'était autre que la femme séparée. Ces deux formes voilées de mystère se confondirent, à partir de ce jour, en une seule et même personne, sur la trace de laquelle je me jetai éperdûment et avec l'entêtement d'un chasseur.

J'entendis pour la première fois le nom de la femme séparée dans une société de bons voisins. On parlait justement de la cor-

ruption croissante de notre monde civilisé, des scandales de la société et de la désunion générale de la famille, qui trouble notre existence entière par son odeur de décomposition.

— Et cependant, qui a le cœur de fuir ouvertement cette peste des mœurs ? Celui qui se hasarde à le faire est repoussé par la société, et voué à une vie de paria, s'écria un jeune homme zélé, porteur de lunettes bleues. M de Kossow nous en offre un exemple bien remarquable. Comment le monde la juge-t-il, et… quel est son crime ?

— Qui est M de Kossow ? demandai-je précipitamment.

— La femme séparée, répondit le jeune homme aux lunettes bleues, elle demeure à Tudiow, de l'autre côté de la forêt.

— Pourquoi ne l'appelez-vous pas la femme malheureuse ? interrompit un vieux monsieur, avec un sourire sarcastique. M de Kossow n'en est-elle pas tout à fait le type ?

— Comment l'entendez-vous ?

— Vous n'avez donc pas encore fait la connaissance de cette « femme incomprise », de ce masque caractéristique, triste à la fois et ridicule, de notre société moderne ? Ah ! je vous envie !

— Je vous en prie, expliquez-vous.

— Que vous dire ? s'écria le vieux monsieur avec une méchante joie. C'est la plus noble et la plus dangereuse de nos plaies sociales. Elle est sympathique et belle. Pâle, son visage à l'ovale délicat est encadré d'une chevelure soyeuse. Elle a un regard profond, étrange, triste et passionné, en un mot irrésistible. Une sorte de charme émane de sa personne. L'attouchement de sa

main, d'une boucle de ses cheveux, est électrique. Elle semble se renfermer en elle-même, et pourtant elle a toujours sur les lèvres ses secrets les plus chers. De ceux qui la fréquentent, ce sera toujours un inconnu, un homme qu'elle verra pour la première fois, qu'elle fera dépositaire de ses confidences, à qui elle racontera les angoisses de son cœur. Ses impressions sont vives, un rien l'agite, et cependant elle n'a pas le cœur sensible. Elle a des idées étonnantes, de l'esprit, et avec cela il lui est impossible de tirer une conclusion ou d'émettre une pensée raisonnable. Par moments, elle fait preuve d'énergie, de fierté, sans pour cela avoir une volonté ferme ou un atome de caractère. Elle est constamment dans son droit, constamment une victime du sort ; son rôle, dans ce monde, sera jusqu'à la fin un rôle passif. Avec cela, elle est très dangereuse. Elle attire à elle tous les jeunes gens, surtout les jeunes gens honnêtes, car elle ne s'adonne pas franchement, librement à ses passions, et ne change jamais, pareille à une femme frivole, d'adorateurs. Non, elle aime toujours de toute la force de son âme, et, malgré cela, elle n'est jamais vraiment aimée. On la néglige, on la méconnaît, on la trompe et on l'abandonne. Les hommes sans expérience voient en elle une « martyre, » maudissent celui qui la « maltraite », le hasard qui la lie toujours à des « monstres », jouent auprès d'elle, et de tout leur cœur, le rôle de « chevaliers », l'arrachent à son persécuteur, et sont enfin trop heureux quand ils rencontrent quelqu'un qui les en délivre.

— Et M de Kossow est une de ces femmes ? demandai-je.

— Certainement !

— Elle m'intéresse, cette dame, dis-je après une courte pause. Pouvez-vous me fournir des détails plus précis sur sa personne et

sur son sort ?

Le vieux monsieur haussa les épaules :

— On sait peu de choses, presque rien sur son compte. Mais, croyez-moi, restez sur votre curiosité. Malheur à vous si vous tombez en son pouvoir ! Cette femme est beaucoup plus dangereuse qu'un vampire. Elle ne vous prendra pas seulement votre sang, elle vous prendra aussi votre âme. Ne vous aventurez pas dans son cercle magique, car vous pourriez bien vous trouver dans le cas d'une bête, — allons, je veux en chercher une convenable — dans le cas d'un ours qui passe sa vie à se ronger tristement les pattes, ou bien d'un chat noir. Et alors, soyez persuadé que le monde paraîtrait tout autre à vos yeux verts que vous le voyez maintenant à travers vos prunelles brunes.

Je me tus. Mais je me dis : L'avertissement vient trop tard. S'il est vrai qu'il y a dans ses yeux une puissance magique, je suis déjà en son pouvoir. Je me sentais attiré si irrésistiblement vers cette femme étrange, que je résolus de ne pas résister plus longtemps et de me laisser aller à mon sort. Comme tous mes essais pour me rapprocher de M de Kossow restèrent sans résultats, je pris la résolution de me mettre sérieusement à sa recherche. Je ne tardai pas à découvrir la seigneurie isolée de Tudiow qu'elle habitait. Et dès ce jour, du matin au soir, j'errai sur ses terres avec mon chien et mon fusil, comme à la recherche d'un gibier. Mais je ne rencontrai que quelques poules, çà et là des bécasses, une fois un lièvre.

D'elle, je ne découvris aucune trace !

Un jour je me trouvai à cheval sur une petite colline, dans la forêt, d'où je voyais à merveille la route boisée qui menait direc-

tement à Tudiow.

Le moment me parut propice ; car, tout à coup, je vis une femme à cheval sortir du fourré. Je distinguai à merveille son amazone flottant et sa taille. Il n'y avait que ses traits que je ne pouvais pas bien distinguer, mais je remarquai qu'elle avait une chevelure sombre. Prenant vivement ma résolution, je donnai de l'éperon à ma monture, et galopai à sa rencontre. À distance, elle me fit un signe avec la main, car elle m'avait reconnu et je la reconnus bientôt à mon tour. C'était une de mes bonnes amies, Katinka de Mogelnicki, une jeune veuve émancipée, barine de sept villages, et devant laquelle tous les jeunes gens de la contrée courbaient le front dans la poussière. Elle m'inspirait, à moi, un certain respect. C'est la femme la plus gaie, la plus sensuelle et la plus estimable que j'aie jamais rencontrée. Je lui plaisais, car j'étais le seul qui ne fût pas épris d'elle. Elle sourit en me voyant arriver à sa rencontre, arrêta son impétueux cheval noir qui, piaffant d'impatience, mordillait son frein et soufflait comme une fournaise, et me tendit la main. Je m'arrêtai près d'elle et je la considérai avec satisfaction. Elle avait un délicieux petit visage aux traits irréguliers, éclairés par un ravissant et doux sourire, des lèvres pleines et rouges et, entre deux yeux brillants de langueur, un joli petit nez retroussé ; quelques boucles de ses fins cheveux châtains se jouaient sur son front d'enfant. Puis, quel amour de petite oreille, et que sa taille était mignonne, cambrée, et pourtant rondelette ! Elle mettait aussi une grâce toute particulière à se balancer sur ses hanches.

— Peut-on savoir d'où vous venez, belle Ninon ? lui demandai-je.

— Pourquoi m'appelez-vous Ninon ? repliqua-t-elle.

— N'êtes-vous pas notre Ninon de l'Enclos ?

— Vous voulez me fâcher, dit-elle. Mais cette comparaison me plaît. Oui, elle me rend fière.

— D'où donc arrivez-vous, belle Ninon ?

— De chez M de Kossow, dit Katinka d'un air innocent.

— De chez M de Kossow ? m'écriai-je avec une vivacité qui fit partir Katinka d'un éclat de rire. Vous la connaissez donc ?

— Eh bien ! qu'y a-t-il d'extraordinaire ?

— Savez-vous que je n'ai vu cette femme qu'un instant, une seconde à peine, et que je brûle d'envie de la connaître ?

— Alors vous êtes amoureux d'elle ? dit Katinka en pinçant les lèvres ; je le lui dirai. Rien ne l'amuse autant que de savoir quelqu'un amoureux d'elle.

— Vraiment ? et est-elle, comme on le dit, une sorte de vampire ?

— C'est selon comme vous l'entendez.

— Parlez-moi d'elle, je vous en conjure.

— Il m'est difficile de vous la décrire, repartit Katinka en flattant de la main la croupe de son cheval qui tournoyait sur lui-même. Apprenez à la connaître !

— La voyez-vous souvent ? demandai-je avec une vive impatience.

— Nous sommes au mieux, s'écria Katinka étourdiment, les extrêmes se rencontrent.

— Et comment êtes-vous des extrêmes ?

— Bravo ! On voit tout de suite que votre père était commissaire de police. Mais vous allez être puni. Je vous répondrai aussi indirectement. Je vais vous développer mes principes. Devinez ensuite comment est M de Kossow.

— Avez-vous vraiment des principes ?

Katinka affirma de la tête d'un air très sérieux.

— Mais continuons notre promenade.

Elle lâcha les rênes. Nous mîmes nos chevaux au pas. Elle appuya sa main sur le pommeau de sa selle et se tourna gracieusement de mon côté :

— Vous savez, sans doute, que mon intention est de ne pas me remarier, commença-t-elle. Et savez-vous aussi le motif qui m'y force ? C'est que je ne veux pas tromper.

Je la regardai tout surpris.

— Oui, je veux jouir de ma vie, de ma beauté, sans entraves, mais aussi sans remords, ouvertement et honnêtement. Je ne connais qu'une des lois de la morale : l'honnêteté envers moi et envers les autres. Je ne suis pas un homme, je suis une femme. L'homme a à s'inquiéter de l'État, du peuple ; il a à donner des lois, à faire la guerre, à rechercher la vérité ; il a à découvrir, à créer et à civiliser ; la vocation que la nature m'a donnée, à moi, c'est l'amour, et je la remplirai sans hésitation, sans hypocrisie et sans égoïsme, comme la « sœur de charité » de Béranger. La misère des hommes est si profonde, que leur préparer un peu de joie est pour le moins une œuvre aussi bonne que de nourrir des

affamés ou de soigner des malades. Et où est l'homme, à l'exception de vous, Tartare, qui refusera ses baisers à mes lèvres ?

— Vous savez que je vous estime !

— Et vous le devez, mon cher ! Durant mon union de neuf ans avec un vieillard, je n'ai jamais, même en pensée, flétri son honneur. Je n'ai trompé personne. Et je ne me suis jamais, comme nos vertueuses coquettes, plu, en manière de passe-temps, à faire endurer aux hommes des tortures. Si cela m'a amusée pendant quelque temps, de voir une tête puissante courbée sous mon joug, d'étourdir quelque grand penseur, de dérouter la rouerie d'un Lovelace expérimenté ou de tendre mes pieds à baiser à quelque sévère Caton, il n'y en a pas un, jusqu'à présent, qui m'ait trouvée impitoyable, excepté quelques scélérats ou des imbéciles. J'ai initié plus d'un jeune homme aux plaisirs et aux beautés de l'amour antique, alors que la fréquentation des filles avait éteint en lui tout idéal ; j'ai aussi consolé plus d'un honnête homme de l'infidélité de sa femme. Laquelle peut dire, entre toutes ces saintes chrétiennes, toutes ces pécheresses sentimentales, qu'elle n'a jamais vu autour d'elle que des heureux ?

— Alors, vous ne croyez donc pas à la vertu, à notre idéal ?

— Je crois à l'idéal, repartit-elle brusquement, et que peut-il y avoir de plus idéal que la beauté, la joie, le bonheur ? Mais de votre idéalisme insensé, je n'en veux rien savoir. Je ne crois qu'à l'amour selon les lois de la nature, et je suis persuadée que vous vous créez vous-même vos soucis et tous vos chagrins, parce que vous demandez à l'amour ce qu'il ne comporte pas, ce qu'il ne peut donner, c'est-à-dire la durée. Pour ma part, je n'ai jamais été étonnée de voir quelqu'un qui mange être rassasié. Je trouve tout

naturel que l'amour qui naît du désir, s'éteigne lorsque ce désir est satisfait. N'est-il donc pas tout à fait absurde d'agir contre la nature ? Si l'on veut que l'amour devienne éternel, il faut ne jamais le satisfaire, c'est une vérité bien ancienne dont la preuve nous a été fournie par la Béatrice de Dante et la Laure de Pétrarque. Les juifs et les chrétiens seuls ont peuplé le monde de démons. Ce qui est naturel ne peut être mauvais ni nuisible ni honteux. La morale, au contraire, que l'on s'obstine à vouloir mêler à l'amour, n'est qu'un raffinement habilement voilé.

Involontairement, je me mis à rire.

— Ne riez pas ! s'écria Katinka. Personne n'attache plus de prix à la sensualité que les gens qui soumettent leurs joies à des lois de moralité, à un code sévère, qui les mettraient, s'ils pouvaient, au cachot. Quel attrait nous offre l'innocence, la virginité, si prisée des Allemands en particulier, sinon une excitation et une volupté raffinée ? Car c'est une loi physique que tout dans la nature cherche son semblable, et que l'homme qui a atteint sa puberté est créé pour la femme complètement développée et non pour la jeune fille à peine formée. L'homme s'arroge des droits qu'il condamne si la femme les réclame ; la bassesse, même, ne nuit pas à sa réputation, mais il exige de sa femme la pureté d'une sainte image. Et la pauvre femme est si peu faite pour représenter un idéal. En elle, les forces de la nature, ces forces que la religion attribue à la méchanceté du diable, sont toujours excitées, toujours chancelantes. La femme a besoin de l'homme comme d'une ancre solide, car elle est plus sensuelle, plus cynique, plus esclave de ses passions que lui. Elle est, à proprement parler, faite pour le péché et pour l'inconstance.

— En un mot, lorsqu'elle pèche, elle est toujours innocente ! hasardai-je.

— Vis-à-vis de l'homme, oui. Mais ce qui, chez elle, ressemble d'un côté à de la faiblesse est souvent de la force. Tandis qu'elle ne semble créée que pour le plaisir, la satisfaction de l'homme, elle le rend souvent esclave de sa propre volonté et même de ses caprices ; cela est tout naturel. Le paysan le plus rapace, qui hésite pour l'achat d'un livre ou d'une charrue, saura trouver de l'argent pour une bouteille de vin, pour une place au théâtre ou pour les faveurs d'une femme ; l'homme le plus occupé trouvera toujours le temps de s'amuser. L'amour est la vocation de la femme dans la nature, dans la société, dans l'État, et restera sa vocation. C'est lui qui oblige l'homme à s'inquiéter de ses enfants et à assurer leur sort. C'est d'après la manière dont on le comprend que se règle l'estime du monde. La femme légitime, qui pour toute sa vie a une position assise, même lorsqu'elle est l'épouse d'un pauvre homme, sera toujours estimée, pareille à un homme à qui le gouvernement aurait assuré un emploi inamovible, fût-il chichement rétribué. La maîtresse, en revanche, est beaucoup moins considérée, lors même qu'on lui ferait une vie princière. Elle ressemble à un homme qui aurait des fonctions largement rétribuées, mais précaires, ou à un chanteur payé fort cher, qui peut chaque jour perdre sa voix. L'équivalent de l'artisan qui, dès que le travail lui manque, doit mourir de faim, et qui, par sa sujétion, exerce moins de prestige que tous les autres, cherchez-le vous-même, mon ami. Car on estime rarement un objet bon marché. La preuve qu'il n'est pas question de théorie morale, mais bien de simples et pures questions matérielles, c'est qu'une jeune fille qui se donne par amour ou par une folle générosité — par conséquent, d'une façon idéale et parfaitement mo-

rale — est condamnée et méprisée à l'unanimité, comme un misérable dissipateur. Avez-vous quelque chose à m'objecter ?

— Rien ! rien du tout ! Mais comment expliquez-vous alors cette tendance de votre sexe à réclamer une position sociale égale à celle de l'homme, une éducation et une vocation supérieures ?

Katinka sourit.

— Il n'y a pas de doute que vous avez l'instinct de nous soumettre à votre sujétion, et de nous maintenir ferme dans la sphère où vous nous avez placées. Cela a été possible aussi longtemps que la force brutale prévalut. L'homme était le plus fort, et, ce qui est beaucoup dire, il avait le plus de persévérance. Il établit l'Église et l'État, il fit des lois, il étudia les arts et les sciences.

La femme, exclue de partout, excepté de la nursery, étrangère à tout ce qui se passait hors de sa maison, était en quelque sorte adjugée à l'homme, et entièrement dépendante de lui. C'est ainsi que commença notre union, la position actuelle de la femme.

— Et ne croyez-vous pas, demandai-je à ma ravissante petite compagne, que, de même que chaque peuple a le gouvernement qu'il mérite, la femme n'est pas lésée par sa position vis-à-vis de l'homme ?

— Par sa position dans l'État, non certes, repartit Katinka vivement, mais bien par le mariage indissoluble. Quelle importance n'a pas une vie humaine ! N'a-t-on pas commencé dans plusieurs pays à abolir la peine de mort ? Voilà le souci qu'on a d'un meurtrier, et la femme, elle, doit souvent payer de toute son existence un moment d'erreur et de délire. L'abolition des po-

tences et des échafauds serait une ironie amère, aussi longtemps que les sacrements de l'Église et la punition de l'adultère existeront. La position de la femme dans l'État, dans le mariage, deviendra, du reste, tout autre à partir du jour où la femme n'aura plus besoin de l'homme pour l'entretenir, où elle pourra subvenir elle-même à ses besoins et à ceux de ses enfants. Remarquez comment, partout où cette tendance à l'indépendance existe, la liberté grandit. Partout les femmes ont reconnu qu'avant de s'adjuger les droits de l'homme, elles doivent donner les preuves de leur capacité. De là vient le besoin pour elles d'une éducation semblable à celle de l'homme, de là les pétitions des femmes de Saint-Pétersbourg à leur gouvernement, réclamant pour leur sexe des gymnases et des universités.

— C'est très vrai, répondis-je. Et d'autant plus vrai que cette tendance prend des proportions énormes et ne se laisse plus accueillir par un sourire. Les efforts des femmes, en Angleterre et en Amérique, pour obtenir le droit de vote ; les réclamations des nihilistes russes qui exigent non-seulement le cigare et la canne, mais encore les connaissances et les diverses professions de l'homme ; l'introduction de leur sexe dans certains postes, en Amérique, en Suède, en Norwège, en Hollande ; l'indépendance qu'acquiert la femme en montant sur la scène ; le nombre toujours croissant d'artistes, de musiciennes, et avant tout d'écrivains et de médecins femmes, prouve que nous sommes bien près d'une révolution sociale dont nous ne pouvons que supposer les dernières conséquences. Mais là, franchement, ravissante Katinka, croyez-vous que la femme soit capable de remplir dans la société les mêmes devoirs que l'homme ?

— Oui, je le pense. Mais admettons qu'elle soit douée moins richement que l'homme. Les races et les différents peuples possèdent-ils tous des capacités égales ? Les hommes sont-ils tous intelligents et forts ? Les sots ont-ils jamais été privés de leurs droits civiques ? La Russie, l'Amérique, ne se sont-elles pas vues forcées de les accorder aux serfs et aux esclaves émancipés, moins développés intellectuellement que leurs concitoyens ? Je ne sache pas que d'autres gens, excepté les fous et les idiots, soient placés en curatelle. Et le second motif qu'on oppose à notre émancipation n'est-il pas tout simplement ridicule ? On dit : Lors même que la femme serait investie des mêmes droits que l'homme, il y aurait des époques, celle de sa grossesse d'abord, le moment où elle met son enfant au monde, qui l'empêcheraient d'en profiter.

Eh bien ! maintenant, permettez-moi de vous demander si la différence est énorme entre une femme qui devient mère et un homme tourmenté par quelque maladie chronique. Où et quand avez-vous vu qu'on prive les malades de leurs droits civiques ? Je prétends, moi, que le nombre incalculable de diplômes accordés dernièrement aux femmes en Amérique, en Angleterre et en Suisse, suffit pleinement à prouver l'égalité de capacité de la femme, et que c'est une injustice envers les femmes qui, comme moi, par exemple, dirigent leur train de campagne, gèrent leurs biens, envers celles qui sont utiles à la société par leurs talents de peintre, d'avocat, de médecin ou d'actrice, si la société se refuse à leur accorder les mêmes libertés qu'aux hommes.

— Fort bien ! Et de quelle manière croyez-vous que les femmes s'acquitteraient de leurs devoirs de citoyens, de patriotes, et quel agrément trouveraient-elles au métier des armes ?

fis-je remarquer non sans une légère ironie. Tenez ! je vous vois d'ici à la tête d'un régiment.

— Oh ! pardon ! Soyez persuadé que je le commanderais peut-être mieux que maint colonel, s'écria Katinka en riant ; mais, plaisanterie à part, c'est justement pendant la guerre que l'énergie et le courage des femmes ont fait le plus souvent leurs preuves. Je ne vous rappellerai pas les femmes de l'antiquité ; je laisserai tranquilles dans leurs tombeaux Sémiramis et Zénobie, Vlasta et la Pucelle d'Orléans ; mais songez aux Françaises de la grande Révolution, aux Espagnoles et aux Tyroliennes de 1809, aux Allemandes de 1813. N'ont-elles pas, ces héroïnes, fait preuve, tout autant et plus que les hommes, de vaillance, de mépris de la mort et de patriotisme ? Rappelez-vous les régiments féminins de l'Amérique du Sud, et, pour ne pas nous éloigner de notre époque, les hordes guerrières du Dahomey, sur la terre desquelles nul homme ne met le pied que comme prisonnier et pour servir la femme qui l'a vaincu sur le champ de bataille. Quand elle en est fatiguée, elle le vend aux blancs, comme esclave. Eh bien ! j'espère qu'une telle perspective vous sourit ?

— Oh ! je suis persuadé que nos femmes ne demanderaient pas mieux que d'adopter cette coutume ; mais, Dieu soit loué, nous en sommes encore loin !

— Qui sait ? dit Katinka en riant.

— Mais vos théories versent dans le nihilisme ! Elles aboutissent infailliblement au démembrement de la famille et à l'abolition du mariage, dis-je après une pause. Cet état ne serait-il pas plutôt défavorable à la femme ?

— Le père, dans ce cas, devra s'occuper d'une autre manière de l'avenir de son enfant, répondit Katinka. Mais si la femme est indépendante, quant aux rapports sensuels, comme l'homme, si elle peut vivre librement avec lui sans cesser d'être respectée, comme par exemple l'actrice de nos jours, alors seulement, et croyez-moi, la liaison durable et intellectuelle entre les sexes deviendra possible, car, dans ce cas, le mariage restera toujours l'idéal des rapports entre un homme et une femme. Je me représente la femme de l'avenir comme l'Aspasie grecque ou Ninon de l'Enclos, les régents, les penseurs, les savants, les poètes et les artistes à ses pieds, les dirigeant par quelque fil invisible, leur donnant de l'entrain et leur posant des problèmes. Ninon de l'Enclos est, à mes yeux, plus que toutes les autres femmes remarquables, un modèle à suivre. Belle, aimable, spirituelle et riche, elle semblait créée exprès pour le culte de l'amour cynique, et elle s'y adonna corps et âme. Elle se mit généralement au-dessus des prescriptions de l'Église, des préjugés de la société ; elle méprisa le mariage et s'empara, ouvertement et sans hésiter, des droits de l'homme. Bien qu'elle changeât rapidement d'amants, elle ne se donna jamais, comme nos femmes chrétiennes, à deux hommes à la fois. Et comme elle se montra sévère dans le choix de ses adorateurs ! La force et la beauté ne suffisaient pas à exciter son intérêt. Elle exigeait de l'esprit et du caractère. Elle-même, en toute occasion, fit preuve de la plus grande honnêteté et du plus complet désintéressement. Elle refusa jusqu'au plus petit cadeau de ses adorateurs. Elle vit les hommes les plus importants, les plus nobles de la France, heureux dans ses bras. Son salon réunissait les meilleurs éléments de la cour, de la société, du monde de la pensée. Les gens de talent, de mérite et de réputation intacte en avaient seuls l'entrée. C'est à elle la première que Molière lut son

Tartuffe. Et comme ses principes s'accordaient avec les lois de la nature ! La preuve, c'est qu'à soixante ans elle était encore fort belle et fort séduisante, et même qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans elle jouissait encore d'une belle santé et d'une excellente humeur, et qu'elle put repousser en riant les tentatives de conversion que dirigèrent contre elle M de Maintenon et Christine de Suède.

Katinka, son discours terminé, se redressa sur sa selle et rabattit sur son front la mignonne konfederatka qui donnait à sa jolie figure une expression mutine.

— Eh bien ? pourquoi êtes-vous tout d'un coup si calme ? s'écria-t-elle en me donnant avec étourderie un léger coup de cravache. Vous vous rattachez, je suppose, aussi à ceux qui voudraient voir la femme enfermée dans une cage en fer comme une tigresse.

— Vous n'ignorez pas…

— Oui, je sais que vous craignez les femmes, et moi tout particulièrement, dit-elle en riant. Réjouissez-vous ! Premièrement nous nous rendrons libres, puis nous bouleverserons tout. Aussitôt que le vent et le soleil seront pour tout le monde, que nos armes et les vôtres seront pareilles, je vous préviens que vous serez en danger de devenir nos esclaves, tout comme nous avons été les vôtres jusqu'à présent. La seule chose que vous pouviez nous offrir, les échanges des joies de l'amour, c'était le mariage, les soins de notre existence ; aussitôt que nous serons à même de nous en passer, nous serons vos maîtres, nous régnerons sur l'État et l'Église, nous donnerons le ton aux sciences et aux arts, comme à l'époque de la grande Catherine, où une femme était in-

vestie du titre d'empereur et de pape, où une autre présidait à l'Académie des sciences, où il y en avait à la tête des régiments et des compagnies, qui se distinguèrent sur le champ de bataille.

Cela est, je l'avoue, plus honorable que la conduite de ces nobles dames russes, en traîneaux, enveloppées dans leurs précieuses fourrures, qui, sur le champ de bataille d'Otschakow, se comportèrent d'une manière bien féminine, en passant en revue les corps nus des Ianitschares qui avaient succombé.

Oui, il viendra une nouvelle période, mon ami, s'écria gaiement Katinka. Vous remarquez déjà le travestissement des rôles sur les théâtres. À l'époque de Shakespeare encore, les hommes jouaient des rôles de femmes. Aujourd'hui, voilà des femmes qui jouent Roméo, Petruchiv et même Hamlet. Que vous dirai-je encore ?

Je me penchai sur le pommeau de ma selle, sans répondre, car j'ai le principe de toujours laisser les gens s'expliquer tranquillement : c'est de cette manière qu'on apprend à connaître des caractères curieux, et qu'on entend de bonnes histoires.

— Et M de Kossow ? dis-je enfin.

— Ne vous éprenez pas d'elle. Éprenez-vous de moi plutôt, dit la Ninon de l'Enclos russe. Avec moi vous reprendriez rapidement possession de vos sens. Vous êtes un philosophe altier. Mais, si jamais votre philosophie ne vous suffisait pas tout à fait, venez vers moi, dites. Je m'entends à guérir les âmes malades.

En disant ces mots, la sirène rit de toutes ses jolies dents.

Àce moment, je crois que j'eusse donné ma philosophie entière, et par dessus le marché ma tête, pour un baiser de ses

lèvres rouges.

Pour aujourd'hui, adieu ! Elle cingla l'encolure de son cheval, et s'éloigna au galop, se balançant sur la selle avec une ravissante désinvolture.

L'été se passa au milieu de tant de travaux et d'occupations, que je n'eus guère l'occasion de me rapprocher de M de Kossow ou même de la revoir. L'automne approchait. Il fut question de l'élection d'un député dans notre district. Le parti démocratique s'agita de toutes ses forces, il se fit une véritable chasse aux voix.

Mde Kossow avait aussi une voix, non pas comme femme, car elle était représentée par son procureur ; bref, elle avait une voix, et je fondis sur cette occasion splendide de lui rendre visite sous prétexte de la gagner à notre cause.

C'était un jour d'automne, triste et sombre, au soleil voilé, à l'air lourd, humide, imprégné d'odeurs fortes ; je me rendis à cheval à la seigneurie de Tudiow.

La campagne paraissait engourdie, livrée à un immense dépérissement. Le ciel était sans mouvement ; de légers nuages flottaient sur les monts et les eaux ; la forêt fauchait la terre de ses feuilles d'un jaune ou d'un rouge métallique, qui formaient des tas semblables à des monceaux d'or mouvants ; le vent, avec un léger frisson, promenait au hasard des fils de la vierge, qu'il jetait comme des réseaux sur les arbres et les plantes. La seigneurie de Tudiow est située passablement loin de son joli village, et entourée d'un immense parc, dans l'ombre duquel elle a l'air de se cacher. Chose étrange, l'ensemble porte la marque de la richesse, d'un goût distingué, et est avec cela négligé, presque en désordre. Ses énormes dépendances noires sont comme si elles avaient été

pillées ; la maison d'habitation, avec ses taches bariolées et ses jalousies brisées, semble complètement abandonnée. Puis, tout a l'air mort aux alentours ; je parcours la cour et le jardin sans rencontrer une âme, je m'approche de la grange, je m'arrête devant l'écurie et j'appelle. Personne ne répond.

Je me dirige alors vers la maison ; je mets pied à terre, je jette la bride sur la tête de mon cheval, et je l'abandonne, plongé dans ses réflexions. La porte est grande ouverte. Je gravis les marches de pierre, creusées par les pluies.

Dans le vestibule, les hautes armoires, les portes des salles sont ouvertes, comme dans la légende, mais on ne voit toujours personne. La salle à manger est meublée d'une table massive, travail moyen âge, entourée de chaises remarquables tout unies, avec des dossiers hauts de deux aunes, d'autres garnies de coussins de damas aux étroits dossiers blanc et or, style Louis XIV, d'autres enfin, modernes, cannelées.

Un beau tableau à l'huile, un paysage de quelque ancien maître de l'école française, représentant un lever de soleil, est suspendu à la muraille dans un cadre noirci par le temps ; son pendant, un coucher de soleil probablement, est appuyé, retourné, contre la muraille, par terre, avec un piton brisé ; à sa place sont suspendues quelques guirlandes de gros oignons. Vis-à-vis, dressé sur un piédestal, un faune en plâtre danse la tarentelle, les bras étendus comme un Napolitain. Une araignée a tissé sa toile entre ses doigts, d'un de ses bras à l'autre ; comme cela il a l'air de lui tenir le tissu auquel elle travaille assidûment.

La poussière a revêtu une autre statuette d'une couche floconneuse qui forme comme une tunique jetée sur son corps nu, et

qui lui donne l'air d'un saint Jean-Baptiste. Un arbre fruitier tend son rameau brun dans la chambre par le carreau cassé d'une fenêtre, et y fait pleuvoir des feuilles rouges et jaunes. Au plafond, entre le mur et le fil de la sonnette, est collé un nid d'hirondelles abandonné.

Je traverse le long du corridor pavé de mosaïque, et redescends dans le jardin, de l'autre côté de la maison. Partout les mêmes traces de vétusté : les plates-bandes envahies de mauvaises herbes, la pelouse zébrée d'amas de hauts foins et de places nues, foulées, sans végétation.

Les haies et les arbres, taillés dans le style de Versailles, ont jadis bordé les allées sablées comme de véritables murs, coupés par place de niches qu'occupent des statues. Elles sont toutes mutilées aujourd'hui. Un Neptune a perdu son trident, une Minerve repose dans l'herbe, une Vénus se dresse, les bras brisés, une corde au cou, à laquelle est attaché un rosier desséché. Des pièces de linge sont étendues à sécher. Dans l'énorme bassin du jet d'eau il y a une flaque mousseuse habitée par des grenouilles. Le dauphin qui jadis crachait l'eau, a la gueule remplie de fleurs sèches qu'il semble mâcher d'un air lamentable.

L'herbe, qui tapisse toutes les allées, envahit effrontément les marches de l'escalier et s'étend jusque dans le péristyle aux dalles de marbre.

Je m'assieds, complètement résigné, sur un banc de bois, qui geint et crie sous mon poids comme une mendiante pleurnicheuse, et je regarde autour de moi.

Àquelques pas, sur une plate-bande dévastée, est étendu le cadavre d'un petit chat noir et blanc.

Personne ne s'est donné la peine de l'enterrer.

Soudain, un scarabée vole et traverse l'air ; il paraît venir de loin et être très pressé. Il se pose sans façon sur le chat mort, puis descend gravement par terre. Il en fait le tour, comme pour mesurer exactement les dimensions : tout cela, très-calme, avec le grand sérieux qu'exige son emploi. Le brave petit animal est un frère de charité de la nature. C'est un Todtengraeber.

Il est revêtu du costume de cérémonie : tout en noir, avec deux taches d'un jaune rouge sur sa carapace courte qui ne recouvre pas tout à fait sa partie postérieure. Il n'est ni petit ni grand. Il porte constamment sur lui ses outils : deux vigoureuses paires de pattes et de petites antennes claviformes ; il sent le musc, le parfum traditionnel.

Maintenant, il paraît prendre une décision. Il déploie ses ailes et s'envole pour aller chercher le renfort nécessaire, le nombre exact d'individus exigé pour l'ensevelissement du cadavre, ni plus ni moins. Il se passera bien un moment avant qu'il revienne.

Tout à coup, un domestique paraît sur l'escalier qui descend dans le jardin.

— Holà ! mon ami, lui criai-je de loin.

Son costume me fait rire. Il cadre à merveille avec tout ce qui nous entoure.

Le petit jeune homme porte sa livrée chamois à revers rouge et à boutons d'argent armoriés sur sa chemise grossière et sa veste de toile, d'où pend un long cordon sale. Il a aux pieds des chaussures en feutre impossible, raccommodées avec des morceaux d'étoffe de toutes les couleurs, qui ressemblent à de petites

barques et dans lesquelles il navigue sans bruit, comme à la surface d'un lac, à travers les vastes corridors de la seigneurie.

Au moment où il m'aperçoit, il s'arrête et se cure les dents pour cacher son embarras.

— Madame est-elle chez elle ? demandai-je.

Il se cure les dents, sans répondre.

— N'entends-tu pas ?

Il hausse les épaules.

— C'est difficile à dire, répond-il. Personne ne sait où elle est.

— Elle est sortie à cheval ?

— Non.

— En voiture ?

— Non.

— À pied ?

— Non.

— Elle est à la maison, alors ?

— Non.

— Où est-elle ?

— Oui… où est-elle ? répète le laquais, d'un ton calme, en haussant les épaules. Elle doit bien être quelque part, ajouta-t-il après un instant.

Je m'éloignai, et retraversai le jardin. Lorsque je repassai à l'endroit où était étendu le chat mort, un spectacle merveilleux m'arrêta ; le cadavre se mouvait lentement, presque imperceptiblement, du côté de la plate-bande voisine. Je n'en pouvais croire mes yeux, mais c'était réellement ainsi, et, en posant ma main sur le corps mort, je sentis la trépidation. Je découvris alors la force mystérieuse qui était en jeu. La terre était, à la place où reposait le petit cadavre, sûrement trop dure et trop pierreuse pour y creuser une tombe ; les fossoyeurs, qui s'étaient réunis en grand nombre, avaient rampé sous le cadavre et le transportaient ainsi, lentement, sur le bon terrain. Quelques moments se passèrent avant qu'ils eussent atteint leur but, mais ils ne se découragèrent pas, et enfin y arrivèrent. Je ne pouvais vraiment me séparer de cette association de travailleurs, dont l'œuvre m'intéressait au possible. Bientôt les braves petites bêtes commencèrent à creuser la terre sous le cadavre. Il n'y avait pas de doute que ce travail ne se fit d'après quelque système que j'eusse bien voulu pouvoir étudier.

Cependant, je me mis à la recherche de mon cheval. Il était resté à la place où je l'avais laissé. Il dressa les oreilles à mon approche, et agita la queue. Je sautai en selle et me rendis à Tudiow, où je passai quelques heures dans l'auberge à écouter parler les paysans. Puis je me décidai de nouveau à tenter fortune. Lorsque j'atteignis le jardin seigneurial, j'arrêtai mon cheval et j'examinai l'œuvre des fossoyeurs. Il ne restait plus que peu de chose du bon chat. La moitié de son corps était enterré. Avant la nuit, son ensevelissement sera consommé, me dis-je, puis ces braves petits scarabées viendront déposer leurs œufs dans le cadavre, et leurs larves y vivront jusqu'à leur éclosion. C'est ainsi que partout la mort contribue à une nouvelle création. Au mo-

ment où cette pensée, à la fois sombre et douce, s'emparait de moi, une ombre prolongée se dessina sur l'allée sablée. Mon cœur se mit à battre jusque dans le cou. C'était elle, sans doute. Une robe de femme fit entendre son bruissement… Je n'avais encore nulle certitude, mais les vers de Pouschkine me revinrent à la mémoire, et je murmurai dans le crépuscule :

Je t'aimai ; peut-être que cette flamme
Que j'ai cru éteinte brûle encore dans mon cœur.

Ma voix résonna, claire et distincte, dans le calme du soir. J'entendis des pas pressés se précipiter sur le gravier, qui grinça à mes oreilles.

Une femme svelte, de grandeur moyenne, s'avança vers moi avec une grâce sauvage. Je la reconnus : c'était mon apparition de la forêt. Elle aussi se rappela m'avoir déjà vu quelque part.

— Que voulez-vous ? Pourquoi me poursuivez-vous avec ces vers qui me font mal ? s'écria-t-elle, laissant quelques pas entre nous ; elle s'arrêta.

— Une circonstance m'amène auprès de vous, répondis-je.

— Une circonstance ?

Je me nommai. Elle me regarda d'un air hostile.

— Dans ce cas, venez, me dit-elle d'un ton bref et sifflant.

Elle rejeta la tête en arrière, et se dirigea vers la maison en longeant la haie, tandis que je la suivais à cheval, au pas. Nous gardions tous deux le silence. Je pus l'examiner à mon aise. Elle me parut tout autre, cette fois. Je trouvai en elle ce mélange de

beauté et de désordre que respirait tout le château : « Une Vénus, elle aussi, me disais-je, les bras brisés, une corde au cou ! »

Elle était poitrinaire, cela ne faisait aucun doute. Les belles lignes de sa taille avaient des contours anguleux. Le cou et la poitrine étaient légèrement enfoncés. Sur ses joues pâles flottait une rougeur fiévreuse et fugitive ; sa démarche craintive laissait deviner une énorme lassitude. Elle toussait par moments, d'une toux sèche.

Malgré cela, elle était encore belle. Sa beauté était celle d'un vampire. Son profil pur était empreint d'un cachet de dureté extraordinaire ; son nez transparent, aux narines mobiles et voluptueuses, était d'une perfection que l'on ne rencontre que rarement, même sur les camées antiques ; sa petite bouche, à demi ouverte, aux lèvres frémissantes, ses yeux bruns, pas grands, mais brillant d'une lueur étrange et comme phosphorescente, étaient entourés d'ombres profondes ; les paupières, en se fermant brusquement, lui donnaient quelque chose de sournois. Tout en elle respirait un égoïsme profond ; elle avait cependant quelque chose de voluptueux et de très doux.

Elle portait une robe de soie épaisse, couleur or bruni, dont la traîne courte bruissait en caressant les herbes ; une kasabaïka décolletée de velours pensée, bordée de petit-gris, vêtement splendide, avec des places grasses et luisantes aux coudes et sur le dos, et des endroits où la fourrure manquait. Ses cheveux étaient hérissés en papillotes tordues dans des papiers de toutes les couleurs.

Je mis pied à terre devant la porte, et la rejoignis dans le péristyle. Notre affaire fut vite terminée. M de Kossow me déclara

qu'elle ne haïssait rien tant que la politique et que cela lui était parfaitement égal que celui-ci fût élu ou celui-là. Elle s'assit cependant à son élégant secrétaire, et écrivit ce que je lui demandais.

— Il faut que je vous fasse un aveu, commençai-je.

— Eh bien ?

— Le désir de gagner votre voix n'était qu'un prétexte favorable pour faire votre connaissance.

Mde Kossow fronça ses fins sourcils et sourit.

J'avais une envie indicible de vous connaître.

— Moi ? Vous plaisantez !

— Je ne plaisante pas. Vous avez la réputation d'une femme extraordinaire, au-dessus des préjugés du monde, vivant à votre guise.

Mde Kossow eut un sourire sombre.

— Oui… ma position aussi m'y autorise. Je suis à peu près libre comme l'air, comme on dit.

— Et comme vous êtes belle !…

Elle releva brusquement la tête.

— J'ai été belle, dit-elle en me regardant fixement.

Elle plia le papier avec lenteur, me le tendit avec un léger signe de tête, et parut m'inspecter d'un œil froid, qui pour un moment glaça entièrement mon enthousiasme.

— Vous voulez faire ma connaissance ? dit-elle d'une voix sympathique, quoique un peu rude. Eh bien, je vous invite à venir me voir, à venir me voir souvent.

De ce jour, je rendis fréquemment visite à M de Kossow. Bientôt je me mis à l'aller voir chaque jour. Nous parlions littérature et musique, peinture, questions sociales ; nous sortions, nous montions à cheval ensemble ; nous devînmes intimes, et pourtant ce voile mystérieux qui semblait envelopper toute son existence et influer sur son être, ce voile ne se soulevait pas. Des semaines s'étaient écoulées. Une circonstance m'appela dans la capitale. Mes affaires terminées, j'entrai dans un café pour lire les journaux. Le billard et les tables étaient solitaires. Dans un coin sombre était assis un étudiant tout jeune, absorbé par la lecture d'un journal français.

Il leva les yeux, quitta sa place et me tendit les mains.

Je vis des traits connus et cependant j'hésitai.

— Ne me reconnaissez-vous pas ? dit en riant l'étudiant.

Je lui pris les mains et les portai à mes lèvres.

C'était M de Kossow.

— Que faites-vous ici, dans ce costume ?

Mde Kossow, d'un gracieux mouvement, fit tomber son manteau et se redressa fièrement, les poings campés sur les hanches.

— Eh bien ! comment me trouvez-vous ? C'est ainsi que je cherche des aventures.

La classique beauté de son corps svelte se dessinait sous l'ampleur de son large pantalon russe, de sa blouse de drap serrée par une ceinture de cuir, et de ses hautes bottes de maroquin ; les boucles brunes de ses cheveux se déroulaient sur ses épaules, s'échappant du bonnet rond en astrakan qu'elle portait un peu sur le côté.

— Vous me voyez indignée ; mon sang bouillonne, continua-t-elle sans me laisser le temps de lui répondre. Lisez cette note… Là, qu'en pensez-vous ?

C'était la piquante annonce du mariage d'une actrice célèbre par sa beauté et ses aventures galantes avec un comte extrêmement riche.

— Ô société injuste ! s'écria M de Kossow.

— N'est-ce pas révoltant, dites, de voir cette même société qui repousse la jeune fille, la femme qui s'est laissé séduire par elle, n'est-ce pas révoltant de la voir souhaiter la bienvenue à une Messaline de coulisses, parce qu'elle est l'épouse d'un comte ? Est-ce moral, ça ? Est-ce juste ?

Mde Kossow arpenta fiévreusement la salle.

— Comment pouvez-vous exiger de la justice, répondis-je, là où la mesure du juste et de l'injuste n'existe plus ? Les liens du mariage, la famille, menacent chaque jour de sombrer, et cependant personne ne peut prévoir ce qui les remplacera. Ce qu'il y a de triste, c'est que nous vivons précisément dans une époque de transition où les rapports existants ne nous contentent plus, mais cependant ont conservé assez de puissance, si quelque infortuné cherche à les rompre, pour l'anéantir et l'écraser.

— Oui, l'écraser ! C'est le mot, répéta M de Kossow en grinçant des dents, l'écraser ! Moi, savez-vous ? j'ai aussi été écrasée.

La jolie femme s'arrêta et me regarda à travers les larmes de rage qui formaient sur ses yeux comme un voile. Puis elle s'assit et baissa la tête. Elle parut attendre mes questions sur son sort et sur sa vie agitée. Mais je n'osai parler, craignant d'interrompre la douleur muette où elle s'était abîmée.

L'après-midi du même jour, nous nous promenions dans la carrière de Tudiow ; elle était encore toute frémissante de l'émotion qu'elle avait ressentie dans la matinée.

Je l'avais rencontrée dans la prairie, où, tout en fumant un papyros, elle assistait aux ébats des jeunes chevaux qui gambadaient dans les pâturages, comme des enfants étourdis. Elle prit mon bras sans façon, et me conduisit au pied d'une colline boisée qui limitait ses possessions, et dont les rochers calcaires renfermaient un grand nombre de pétrifications, des membres d'animaux, des coquillages et des écrevisses, parfois fort curieux.

Mde Kossow monta sur un énorme bloc de rocher grisâtre, que les ouvriers avaient récemment détaché, et regarda devant elle, dans l'immensité bleue et sereine. Et quand je la vis là, devant moi, avec sa magnifique robe de soie, sa kasabaïka fanée, ses joues rosées par la fièvre, et son regard rêveur, elle me fit pitié ; il me sembla que j'eusse voulu faire tout au monde pour lui rendre une parcelle du bonheur qu'elle avait perdu.

Au bout d'un moment, elle se baissa, ramassa une pétrification et la regarda avec attention.

— Devenons-nous jamais ainsi ? demanda-t-elle à voix basse.

— Sûrement. Nous avons aussi notre « déluge ». Nous traversons aussi nos périodes géologiques. Il vient toujours un temps pour nous où nous voguons en pleine mer, baignés par les chauds rayons du soleil. Puis, notre cœur se refroidit, s'éteint, et nous en arrivons à douter qu'il ait jamais vécu.

Mde Kossow me jeta un regard ironique.

— Des phrases !

— Non. Ce ne sont pas des phrases, dis-je.

— Dans ce cas, reprit-elle d'une voix forte, chez moi ce triste procès humain n'a pas encore pris fin. Mon cœur souffre souvent, et tressaille, et saigne. Puis, mon ami, songez qu'il y a d'autres cœurs qui restent toujours jeunes, toujours bons et chauds.

— Croyez-vous à l'idéalisme ? lui dis-je.

— Il le faut bien, mais vous n'ignorez pas qu'il y a deux sortes d'idéalisme, de même qu'il y a deux espèces d'hermine, une vraie et une fausse.

Elle jeta la pétrification qu'elle avait à la main, sauta à bas de son piédestal improvisé, et s'assit toute songeuse sur un tas de pierres peu élevé.

— J'ai connu autrefois un véritable idéaliste, continua-t-elle après une longue pause. Il aurait pu servir de frère à Don Quichotte.

— Trouvez-vous que les idéalistes sont ridicules ?

— Trouvez-vous Don Quichotte comique ? repartit-elle brusquement. Moi, pas. Je vais essayer de vous répéter ce que me dit

un jour à ce sujet un homme remarquable, un être que j'ai aimé plus que ma vie, que j'ai haï d'une haine féroce, aussi. Maintenant, je ne possède plus que des larmes pour lui.

Une expression dure se répandit sur son visage, mais sa voix était douce, et je remarquai qu'elle devenait de plus en plus tendre à mesure qu'elle m'ouvrait son cœur. Je me gardai de la déranger, et je m'assis sur l'herbe sèche, à quelque distance.

— J'avais fait sa connaissance par hasard, dans la rue, continua-t-elle comme absorbée dans ses souvenirs.

Puis elle se tut, en baissant la tête.

— C'est-à-dire, continua-t-elle en se tournant tout à coup vers moi, pour que vous compreniez bien toute la portée de ces paroles, il faut que je vous raconte un peu de ma vie. Vous voulez me connaître, ajouta-t-elle, tandis qu'un fin sourire éclairait son visage d'une de ses oreilles à l'autre ; ainsi cela vous intéressera ?

— Je brûle de curiosité.

— Eh bien, écoutez ! Enfant, j'étais ce qu'on appelle une petite merveille ; on me trouvait spirituelle. Je vécus dans un luxe princier, mon père était seigneur de Tudiow. Nous habitions à Lwow. Ce qui fit mon malheur, c'est que ma mère mourut de bonne heure.

Ma beauté me corrompit jeune et étouffa tous les germes de bonté que je possédais. Mon père négligea mon éducation. Son plus grand plaisir était de m'attifer de vêtements somptueux, comme une poupée de modiste. Chaque jour, je recevais une nouvelle toilette. Comme nous passions ordinairement l'hiver en ville et l'été sur nos terres, il arriva que j'oubliais régulièrement

au second semestre tout ce que j'avais appris pendant le premier semestre. J'eus un professeur d'histoire, de géographie et d'arithmétique ; un autre pour la musique, un troisième pour le dessin ; j'eus une institutrice française, une anglaise, une allemande, et cependant, lorsque j'atteignis mes seize ans, que je commençai à porter des traînes de soie et que mes épaules s'arrondirent, je n'étais encore qu'une enfant terrible, un gamin vaniteux, oisif et ignorant, en vêtements de femme. Comment voulez-vous aussi, dans ma position, qu'il me fût possible de rester modeste et laborieuse ?

J'avais à peine quinze ans qu'un peintre célèbre supplia mon père de me laisser poser pour lui en costume antique. Durant les séances, il compara ma tête à celles de plusieurs statues remarquables, à celles des déesses grecques et des impératrices romaines. Au théâtre, notre loge était le point de mire de toutes les lorgnettes.

Mon premier bal fut un véritable vertige. Jamais on ne vit pareil triomphe.

Étonnez-vous maintenant si tout cela eut des suites graves !

Bientôt je me considérai, avec ma beauté, comme indispensable dans le monde ; à peu près comme la lumière du soleil ; je fronçais les sourcils si quelqu'un passait près de moi sans me regarder ou avec indifférence. Je n'avais qu'un désir, qu'un rêve : devenir femme ; être libre, noble, riche, éblouir mes rivales par l'éclat de mes toilettes, les anéantir par mon prestige.

Il arriva que ma sœur aînée se fiança.

Vous savez, n'est-ce pas ? ce qui arrive en pareil cas.

Lorsqu'une jeune fille est témoin des rapports de sa sœur avec son fiancé, son cerveau se trouble ; son imagination travaille, elle devient inquiète, triste, elle se croit bientôt amoureuse, elle aussi, et se jette souvent dans les bras du premier venu.

C'est ridicule, mais c'est vrai. Lorsque ma sœur nous rendit visite, immédiatement après son mariage, que devant moi son époux la choya, la caressa et l'embrassa, je me sentis envahie par une envie féroce. Le jour suivant, je parus à table les yeux rouges et gonflés.

Parmi mes adorateurs, il y en avait un d'une quarantaine d'années, Thomas de Kossow. Il avait un extérieur agréable, de bonnes manières, savait se rendre aimable en société, et s'entendait admirablement à l'arrangement de parties de jeu, de danses, etc.

C'est à son adresse, plutôt qu'à ses talents, qu'il devait d'avoir été appelé à un poste élevé. Il passait, en outre, pour avoir de la fortune. Cela m'amusait de savoir épris de moi un homme qui avait plus du double de mon âge. Mon orgueil aussi était satisfait à l'idée de courber sous le joug un être connu pour ses bonnes fortunes et qui passait pour un redoutable don Juan aux yeux de toutes les femmes.

C'est ainsi que je devins sa femme, à dix-sept ans.

Mde Kossow se tut. Puis, elle eut un sourire singulier.

— Je crois, continua-t-elle, que je n'ai jamais eu d'idéal ; avant mon mariage, du moins cela est certain.

C'est pourquoi je ne peux pas dire que le mariage m'ait désillusionnée. Seulement, en moi il se fit comme une grande ré-

volte. Mon sentiment naturel, mon innocente fierté s'indignèrent. Avant les noces, je n'aimais pas mon mari ; — après les noces, je me pris à le détester. J'éprouvais une sorte de félicité à l'idée de le faire souffrir, de lui préparer des tourments. Cela m'était facile. Je restais froide auprès de lui.

Il m'aimait à sa manière, d'une façon brutale, comme la plupart des hommes du monde.

Avec cela, il eut le défaut de mon père. Il voulait, avec moi, faire de l'effet ; durant les premières années de notre union, il commandait lui-même mes toilettes, il en dessinait les modèles sur du papier, il en indiquait les couleurs ; il m'habillait souvent lui-même des pieds à la tête.

Croyez-vous donc que, dans de telles conditions, la poésie subsiste chez la femme ? Et croyez-vous que la femme puisse rester bonne lorsqu'elle n'est occupée que de sa beauté, de ses avantages extérieurs, lorsqu'elle ne songe qu'à les faire valoir ?

Mon mari se servait de moi comme d'une sorte d'appât. Il ne réfléchissait pas qu'ainsi il me poussait vers l'abîme.

J'étais constamment entourée de l'élite de la société. Un seul de mes adorateurs eût éclairé la vie entière d'une autre femme ; mais je ne recherchais que le plaisir. Je ne songeais qu'à me divertir. Cela finit par me lasser au bout d'un certain temps.

Je ne sentis le prix du luxe dans lequel j'avais été élevée que lorsque je fus sur le point de le perdre. Mon mari ne s'entendait guère aux affaires. Des spéculations fâcheuses ébranlèrent la solidité de sa fortune. Nous passâmes l'été aux bains. Il y construisit avec son argent et le mien une villa princière, beaucoup trop fas-

tueuse pour un aussi petit endroit, et qui, au lieu de produire, comme il l'espérait, un gain considérable, amena la faillite.

Des économies, une vie simple eussent pu nous sauver ; une bonne épouse aurait pu, à force de soins et de calculs, mettre de l'ordre dans le ménage. Mais je vous l'ai déjà dit, je ne m'entendais qu'à dépenser l'argent. Lorsque mon mari m'apprit sa situation, je fondis en larmes, je criai, je frappai du pied, j'eus une attaque de nerfs. Il renonça donc à l'idée qu'il avait eue tout d'abord de diminuer notre train de maison, et, pour me calmer, il me fit des cadeaux et satisfit toutes mes fantaisies. Bientôt, nous eûmes une abondance d'argent à la maison. Mon mari se fit prêter d'énormes sommes, hypothéquées sur notre villa, premièrement, ensuite sous forme de traites. Je ne lui demandais jamais d'où il tenait cet argent. Je l'acceptais comme une chose toute naturelle, sans reconnaissance. Quand je l'avais dissipé, j'en exigeais encore. Le visage soucieux de mon mari, dans certaines occasions, ne me troublait pas le moins du monde.

La vie des eaux m'avait mise en rapport avec toute la noblesse de la contrée ; dans mon salon, à Lwow, où nous passions l'hiver, les modestes amis de mon mari étaient effacés par mes princes et mes comtes, mes comtesses et mes baronnes ; j'acquis bientôt la réputation de la plus grande beauté de la capitale, et même de tout le pays. On fit mon portrait en Judith, en Hélène, en madone et en Vénus. Les poètes me célébraient, et je tenais, dans les tableaux vivants que donnait l'aristocratie, les rôles de Rébekka et de la reine Wanda.

J'étais devenue mère de deux jolies petites filles. Mais je n'avais pas le temps de m'en occuper. Oui, vous avez beau me regarder, j'ai été une mauvaise mère…

— Ce n'est pas pour cela que je vous regarde.

— Eh bien, pourquoi alors ?

— Parce que… Non, je ne veux pas vous rendre plus vaniteuse que vous ne l'êtes.

Réellement, je ne pouvais me rassasier de contempler cette petite tête, modelée comme celle d'une statue grecque, ce profil admirable, d'une pureté étonnante.

— Comme je vous l'ai dit, je m'amusais, continua-t-elle. Mais bientôt je sentis en moi un grand vide ; tous mes désirs étaient accomplis, et néanmoins je n'étais pas heureuse.

Après cinq ans d'une vie dissipée, un grand jour se fit dans mon cerveau, et je découvris que le véritable bonheur m'était inconnu.

Comme d'autres, que l'évanouissement de leurs illusions pousse à l'égoïsme, un sentiment inconnu s'éveilla en moi. Je ressentis un besoin d'idéal et un besoin d'amour.

On ne m'avait pas appris à remplir ou seulement à connaître mes devoirs. Ce qui, jusque-là, m'avait empêchée d'y manquer, c'était mon orgueil insurmontable. Dans la foule de mes adorateurs, il n'y en avait pas un, fût-il bon et noble, qui eût trouvé grâce à mes yeux. Tous les hommes qui me voyaient s'éprenaient de moi. Il ne m'était jamais venu à l'idée de faire un heureux.

On me trouvait sévère, froide, dépourvue de cœur. Ma vertu enthousiasmait les femmes, qui ne voyaient pas en moi une concurrente redoutable. Souvent, la nuit, lorsque tout dormait dans la maison, lorsque je me sentais bien seule, je sautais bas du

lit, j'allumais toutes les bougies des candélabres à cinq branches accrochés dans la muraille et qui se reflétaient dans mon immense miroir. Puis, je me débarrassais de mon vêtement de nuit, et je me contemplais avec une extase qu'il eût à peine été possible de rencontrer chez l'amant le plus passionné. Je regardais mes formes, je les comparais à celles des Vénus du Titien, de la Danaé de Van Dyck, et je me disais que moi, j'étais encore plus belle que les créatures idéales de nos grands peintres.

Je couvrais de baisers mes épaules, mes bras, mes genoux avec une sorte d'adoration. Je dénouais mes cheveux dont les ondes brillantes se déroulaient et m'enveloppaient comme un manteau sombre, sous lequel se relevait l'éclat rosé de mon corps, pour le moins aussi avantageusement que celui d'Hélène Forman sous ses célèbres fourrures. Je pleurais de rage, à l'idée qu'il ne m'était pas accordé, comme à la femme de Rubens, de m'éterniser par la toile d'un grand artiste, dans ma beauté complète et dénuée de tous voiles. J'aurais voulu me sentir immortelle dans l'avenir, comme la Vénus de Milo.

Aussi, je vous assure que, de tous ceux qui m'adoraient, je n'en aurais pas rencontré un seul qui m'admirât comme je le faisais moi-même. C'est pourquoi je trouvais tous les hommes indignes d'un tel bonheur. Malheureusement, le fruit était assez mûr pour tomber de lui-même dans la main du premier qui le toucherait.

Voyez-vous, mon cher Sacher-Masoch, tout le danger de notre société, de notre vie de famille, vient de ce que la femme a essentiellement pour vocation l'amour.

— C'est vrai.

— Ne m'interrompez pas ! s'écria M de Kossow. La femme, antérieurement, n'a été créée que pour aimer, pour mettre au monde et élever des enfants. L'amour, par conséquent, ne doit-il pas tenir dans sa vie une place bien plus importante que dans celle de l'homme ? Chaque événement qui se rapporte à cet amour l'intéresse, tient une place dans ses souvenirs.

Pour l'homme, au contraire, l'amour ne tient qu'une place insignifiante à côté des fonctions qu'il est appelé à remplir dans l'État, dans la société ; ce n'est que rarement et pour un court espace de temps qu'il se laisse entièrement dominer par lui. Dans ce dernier cas, il s'y adonne plus complètement que la femme, qui en fait son esclave, sa chose, et profite de cette impuissance pour le subjuguer.

Qu'elle ne s'imagine pas cependant que ce revirement de choses est durable !

L'homme retombe en peu de temps dans le juste milieu, et bientôt la femme s'aperçoit qu'il n'est plus lié à elle que par son devoir et par ses enfants, mais qu'il se sent entraîné vers d'autres femmes par une puissance essentiellement sensuelle.

Plus la femme a été subjuguée par cet amour, plus elle en supportera difficilement la perte, et plus, lorsqu'il sera éteint, elle étouffera sous la lourde cendre de la vie et de ses devoirs.

Maintenant, comme elle ne vit que pour et par l'amour, que l'atmosphère chaude de la passion est en quelque sorte indispensable à sa constitution, il arrive que — lorsque l'amour de son mari ne lui paraît plus assez grand — elle sent le besoin de chercher un remède dans un autre amour, et se jette dans une ère de

lutte entre l'assouvissement de sa passion et son devoir de se conserver pure pour ses enfants.

Elle se montre, en cela, plus morale que l'homme, puisqu'elle n'est pas séduite par ses sens, mais ne réclame un autre amour que lorsque celui qui l'a contentée jusqu'alors ne lui suffit plus. D'un autre côté, il ne lui sera pas, comme à l'homme, possible de résister à la passion qui la dévore, par la raison, par le sentiment de son devoir ou la force de son caractère.

La femme ne connaît pas d'autres liens que l'amour. C'est l'amour qui l'enchaîne, c'est l'amour qui la détache de ses devoirs. Dans ce cas, rien ne la ramène dans le bon chemin ; ses enfants moins que toute autre chose, parce qu'ils sont les tristes témoins de sa félicité perdue.

Le mariage et l'adultère marcheront la main dans la main, aussi longtemps que la femme n'aura pas, à part l'amour, une autre vocation sur la terre comme l'homme.

Aujourd'hui, elle se sent forcée de tromper, et, lorsqu'elle a trompé une fois, elle sera, comme un banqueroutier ou un faussaire, obligée de continuer à tromper pour se maintenir sur l'eau. Puis elle sombre. Le monde, la société, la poussent amicalement dans l'abîme. On la juge, on la condamne aussi longtemps qu'il y aurait encore de l'espoir pour elle, et ainsi elle s'enfonce peu à peu dans la fange, entraînée par l'ironie du monde. Et les vagues se referment sur elle.

Mde Kossow s'appuya sur sa main et me déroba son visage.

— Maintenant, attendez-vous à une confession bien horrible !

Elle se mit à rire, d'un rire âpre, et fut prise d'un accès de toux sifflante. Un moment de silence s'écoula.

Le soleil était bas à l'horizon, entouré de traînées de nuées blanches. Par moments, un vent frais s'élevait, courant sur les champs de vaine pâture.

— Le frère de mon mari vint nous voir. Il me vit, s'éprit de moi, et, un jour, me surprit dans mon boudoir.

Tenez, la honte m'étranglait presque. Mais c'est justement cela, cette honte, ce repentir, cette crainte d'autres humiliations plus grandes encore, qui me jetèrent en son pouvoir. Une liaison durable naquit de cette surprise lâche et vile. Mon beau-frère nous quitta, puis il revint, et revint encore. Je m'efforçai d'aimer cet être qui m'avait fait perdre tout respect pour moi-même. Oui, j'essayai de l'adorer pour ne pas tomber plus bas encore. Mais tous mes efforts furent vains, malgré les prières que j'adressai à genoux à Dieu en pleurant.

Lorsqu'il me tenait dans ses bras, en extase, qu'il jouait avec les boucles de cheveux qui couvraient mon front, je réfléchissais, et me demandais, calme et sombre, comment je pourrais bien lui briser le cœur, à cet homme, et me venger de lui, de son attentat consommé pendant un moment de faiblesse, et mon orgueil s'enflammait comme une plaie et je me disais souvent que je pourrais le tuer.

Le jour de la vengeance arriva enfin, plus terrible que je ne l'avais rêvé. Ce jour-là, je fis saigner son cœur goutte à goutte, je le vis baigner mes pieds de ses larmes ; il voulut me tuer, et s'ôter la vie après.

J'avais, avec une raffinerie de cruauté sans exemple, attendu le moment où il allait me revoir après une longue et pénible absence. Enivré par la félicité, il était tombé à genoux, tout tremblant, et cachait sa tête contre ma poitrine.

— Je ne t'aime pas, dis-je tout à coup, en le rejetant en arrière. Va-t'en !

— Tu ne m'aimes plus ? dit-il, épouvanté.

Je lui répondis par un grand éclat de rire, qui le fit pâlir jusqu'aux lèvres.

— Je ne t'ai jamais aimé, m'écriai-je ; — son abattement me donnait du courage ; — je te méprise, laisse-moi, et ne t'avise pas de reparaître jamais à mes yeux, sans quoi…

Je fis un geste dont je me souviens, le geste que j'avais sur un de mes portraits, là où j'étais en Judith et où j'allais attaquer Holopherne.

Les lèvres blêmes, le regard troublé, il saisit les pistolets de mon mari, accrochés à la muraille.

— Tue-toi, m'écriai-je, sans faire un mouvement, car tu as détruit la fidélité, la foi que je possédais en moi-même ; tue-toi, expie ton crime, et je te pardonnerai.

Il se frappa le front contre la muraille, se jeta à mes pieds, me nomma son Dieu, se traîna par terre.

Je le regardai curieusement, puis je lui dis :

— Ma parole, tu es ridicule !

Et je me mis à rire si fort, que mes joues étaient mouillées de larmes.

— Où croyez-vous que je pris alors la force de brutaliser ainsi cet homme ?

— Dans la rancune que vous lui gardiez de ce qu'il vous avait fait violence, dis-je en hésitant.

— Non, mon ami, mais bien dans une nouvelle passion.

Il y avait depuis quelque temps dans notre société un comte allemand, dont le prestige enchantait toutes les femmes. Il avait beaucoup vu, beaucoup voyagé ; il avait un peu vécu dans tous les mondes, et en avait rapporté ce vernis si séduisant où se mêlent l'art, la galanterie et la littérature, et qui souvent rend irrésistible. Un bel homme, au front rêveur, aux manières aristocratiques, un vrai Lovelace enfin.

Sa tristesse, sa mélancolie éveillèrent mon intérêt. Je fis sa connaissance, et je l'aimai. Il était marié à une femme qu'il avait adorée. Elle l'avait trompé, puis elle s'était enfuie. Il n'en parlait guère et ne confiait à personne ses soucis. Je m'efforçai de le distraire, de l'égayer ; il se lia étroitement à moi, je devins sa maîtresse.

Nos rapports furent des plus étranges. Je vécus avec lui un roman complet, du premier chapitre au dernier, un roman de plusieurs volumes, mais un roman comme ceux que l'on écrit en France, riche en aventures, en intrigues, captivant, curieux et toujours amusant. Au commencement de nos relations, mon mari avait accueilli le comte à bras ouverts, comme chacun de

mes adorateurs ; cependant, peu à peu, il se montra méfiant et désagréable et enfin commença à me soupçonner sérieusement.

Un jour que nous prenions le thé ensemble, mon mari sortit et se rendit à la cuisine, sous prétexte d'y donner des ordres. Il revint bientôt par le couloir opposé, ôta ses bottes, se glissa sur la pointe des pieds jusqu'à la porte du réfectoire et regarda par le trou de la serrure. C'est du moins ce qu'il m'avoua par la suite. Cependant le comte m'avait dit :

— Anna…

— Vous vous nommez Anna ? demandai-je précipitamment.

— Oui, pourquoi ne m'appellerais-je pas ainsi ?

— Pardon ! je vous ai interrompue.

— Donc, le comte me dit : Anna, ne bougez pas. Je crois que votre mari nous épie. Et, vraiment, lorsque celui-ci nous examina par le trou de la serrure, il nous vit, assis l'un en face de l'autre, impassibles, et nous entretenant de modes nouvelles.

Dans le monde, le comte passait pour mon chevalier, pas davantage. Il se comportait d'une façon si délicate que personne ne crut jamais à des rapports sérieux entre nous.

Mon mari, en ce temps-là, entra en rapport avec un dentiste qui se nommait Aaron Moscheles.

Un drôle d'homme, et qui a joué dans ma vie un rôle si important que vous me pardonnerez de vous le faire connaître.

Il était né à Lwow, de parents juifs, et destiné à continuer le petit commerce de son père. Mais, de bonne heure, l'ambition,

les rêves et les projets commencèrent, semblables à un essaim d'abeilles, à bourdonner dans son cerveau.

Un soir, Aaron déclara à ses parents qu'il renonçait au commerce, qu'il voulait étudier et devenir quelque chose. Leurs larmes, leurs représentations furent vaines.

Il fit ses classes, entra à l'école de chirurgie, et en sortit, après l'examen, médecin-adjoint de l'armée.

Dix ans plus tard, il reparut ; son capital n'avait guère augmenté, mais ses connaissances humaines s'étaient accrues ; une idée fixe, qui pesait sur son cœur comme une lourde pierre, le poussait en avant, lui promettant position, richesses, honneurs, considération. Il marchait droit devant lui, il voulait arriver, coûte que coûte.

Ses parents étaient morts. Avant tout, il se fit baptiser, s'établit dentiste, et accrocha au-dessus de l'armoire où il tenait ses instruments, une petite vierge en pierre achetée dans un encan. Puis, il fournit ses preuves, et montra qu'il n'avait pas étudié en vain les hommes et la société.

Il commença ses affaires dans notre pays encore barbare avec un prestige ! et quel prestige ! Comme un charlatan. Le mot qui exprimerait cela n'est pas encore trouvé.

C'est inouï, le tapage qu'il fit pour attirer l'attention du monde sur son talent fabuleux.

Il fit jouer de la trompette devant sa maison, du matin au soir. Vous jugez si cela fit de l'effet et attira les imbéciles !

Du reste, notre contrée était alors vraiment très en retard pour tout ce qui concerne les dents et leurs différentes affections.

Il se précipitait comme un loup affamé sur les diverses découvertes qui avaient lieu dans la capitale. C'est lui qui le premier fit chez nous usage du chloroforme.

Aujourd'hui, il annonçait des « dentaires absolument perfectionnées, » demain « des opérations sans douleur » :

« Le patient éprouve, après l'extirpation de la dent, une impression délicieuse. Toute garantie. Dix mille cures merveilleuses. »

Il se faisait payer horriblement cher, recevait ses clients dans un salon tendu de velours et faisait des scènes à son domestique lorsqu'une vieille galette sèche manquait. C'est ainsi qu'on arrive à la fortune. C'est ainsi qu'Aaron Moscheles devint riche. Dès qu'il put en quelque sorte se retourner, il commença à jouer à la Bourse, de petites sommes pour commencer, puis des grandes ; prêta secrètement sur gages ou sur des valeurs, préleva des intérêts d'un taux inouï, dépouilla les malheureux qui se livraient à lui ; fut cause du suicide de plus d'un honnête homme et plongea des familles entières dans le deuil et dans la désolation. On le haïssait, on le méprisait. À tout moment, le nombre de ses ennemis s'augmentait, comme des champignons après les pluies. Il ne s'en occupait guère. Il devint riche.

Au second de ses projets, maintenant : — une position dans la société. Un titre peut toujours servir d'appât auprès des gens. Ce précepte de son maître occupait surtout ce fidèle disciple de Méphistophélès.

Il lui était impossible de recommencer ses classes et de suivre les cours de la Faculté de médecine, qu'il avait négligés. Il eut une idée hardie, alors : il acquerrait le diplôme de docteur en philosophie. Car, au bout du compte, un diplôme est un diplôme, et un docteur est un docteur, et personne ne s'inquiète à quelle branche de la Faculté on appartient.

Et cependant, pour obtenir le diplôme de la Faculté de philosophie, il faut être élève de cette Faculté durant trois années ; pour s'y faire recevoir, il faut pouvoir présenter un certificat attestant qu'on a terminé les classes du gymnase.

Bref, un amas de difficultés, qui pour un Moscheles ne sont qu'autant de plaisanteries.

Il songea à un professeur de ses amis, dont la position pécuniaire était des plus lamentables. Il se lia avec lui intimement, lui prêta de l'argent, beaucoup d'argent, et bientôt, lorsqu'il devint impossible au malheureux de payer ses traites, il était justement Dekan. Je ne dis pas qu'il était préposé à Lwow, mais dans une Faculté de philosophie quelconque de l'Europe. Moscheles vint le trouver dans son bureau et se fit inscrire comme auditeur.

— Vous demanderez, n'est-ce pas, en vertu de quel certificat ? Probablement en vertu du certificat parfaitement en règle que Moscheles présenta au Dekan, — c'est du moins ce que portait le protocole.

Comme Moscheles n'avait guère le temps de fréquenter les cours, il se lia avec un grand nombre d'autres professeurs, et comment tout s'arrangea, sans certificat, sans fréquenter les cours, sans étudier la moindre des choses, je ne saurais vraiment vous le dire. Bref, il reçut, après « quatre sévères examens », le

diplôme de docteur en philosophie, et le matin suivant, on put lire sur sa porte un large écriteau portant ces mots :

LE DOCTEUR AARON MOSCHELES.

Une fois docteur, — les autres dentistes n'avaient pas, comme lui, le privilège d'être docteurs en philosophie, — Moscheles s'introduisit facilement dans la bonne société, où il fit la connaissance d'une vieille régente, toute paralysée. Un temps fort court s'écoula, et l'écriteau de sa porte fut décroché pour faire place à une nouvelle pancarte :

LE DOCTEUR AARON MOSCHELES
DENTISTE DUCAL.

Tout allait à merveille. Un matin aussi un ruban rouge s'étala à sa boutonnière comme une rose éclose pendant la nuit. Le troisième point de son programme, la « considération », seul, était long à être résolu.

Au contraire. La haine, le mépris que lui vouaient les gens s'accroissaient tous les jours. Ce petit homme couvert d'ordres, de décorations, marchait courbé sous le poids de l'opinion publique, et sa peau d'acier, accoutumé à résister aux larmes, aux prières, aux menaces, ne pouvait supporter les flèches ironiques qu'on lui lançait de toutes parts. Ce qui le blessait le plus vivement, c'était qu'on le nommât docteur de la « science humaine ». Et cependant ce sobriquet était comme fabriqué pour lui, attendu qu'il possédait cette « science humaine » comme personne.

Maintenant, il cherchait à acquérir des amis, de l'estime, une bonne réputation, des connaissances haut placées, à l'ombre des-

quelles il pût se tenir. Il aurait sacrifié des millions pour la réputation d'un « homme d'honneur. »

Lorsqu'il rencontrait un homme du monde qui n'avait pas honte de se montrer avec lui dans la rue, il s'accrochait à son bras et regardait effrontément les passants comme pour leur dire : « Regarde comme je suis honorable. »

C'est ainsi qu'il s'accrocha fiévreusement à mon mari, lui prêta de l'argent, trinqua avec lui, me suivit pas à pas, m'accompagna de ma loge à ma voiture, apporta à mes petites filles des friandises, les appelant ses « petites femmes » ; bref, il se conduisit d'une telle manière, que plusieurs…

Mde Kossow éclata de rire.

— Lui, du moins, me faisait la cour à sa manière, mais dans les meilleures intentions du monde. À peu près ainsi : « Ma gracieuse, je pars pour Paris un de ces jours, permettez-moi de vous rapporter quelques soieries et une pièce de dentelles. »

Et un an plus tard : « Chère Kossow, quelles fourrures avez-vous là ? De vraies peaux de rats ! Je viens justement de recevoir deux sacs de zibeline de la duchesse. Je me ferai l'honneur de venir en déposer moi-même un à vos pieds. »

Avec cela, prêtant de l'argent à mon mari, à tort et à travers, jusqu'à ce qu'il se ruinât, possédé de l'idée que les traites que le mari ne peut payer, la femme les acquittera de sa personne, et que lui, Moscheles, aura aussi l'occasion de jouer le tendre Salomon du Cantique.

Maintenant, sachez que toutes ces belles idées étaient écloses sous une perruque, que notre « savant humain », tourmenté par

des cors, boitait des deux pieds, que son large visage toujours souriant, percé d'yeux en boule de loto, était d'une pâleur qui le faisait prendre pour un Pierrot, et que toutes ses dents étaient fausses.

Mon mari, du reste, était persuadé qu'il n'avait pas au monde d'ami plus dévoué qu'Aaron Moscheles. Ce qui le persuada encore davantage, c'est que, sans motifs, on le priva de sa place, et qu'Aaron boita de l'un à l'autre de ses amis haut placés pour essayer de le faire réintégrer dans ses fonctions.

Tout échoua, et des années s'écoulèrent durant lesquelles le comte nous visita fréquemment à Lwow, et Aaron resserra de plus en plus ses filets autour de nous.

— Et étiez-vous heureuse alors ? demandai-je avec intérêt.

Mde Kossow secoua la tête.

— Je ressemblais, savez-vous, à cette princesse de la fable qui, ensorcelée par un mauvais sort, dort de longues années sur un lit d'or, dans un château de marbre perdu dans une forêt sombre, jusqu'à ce que le héros vienne, pour qui le sentier se trace, les serrures se brisent, et dont la voix ressuscite les engourdis.

— Et il vint !

Les yeux de la pauvre malade s'allumèrent d'une douce lueur, qui se répandit lentement sur son visage et l'éclaira joyeusement.

— Nous venions d'établir notre Constitution et les votes se préparaient ; le pays respirait, content d'être libre, après une guerre néfaste ; tous se réjouissaient, et mon mari plus que tout le monde, car mon père avait été présenté comme candidat, et s'il

était nommé, mon mari rentrait en possession de sa charge. Cependant, la popularité de mon père était légèrement ébranlée par ses nombreux enfantillages. Il n'avait qu'un désir, couler ses jours paisiblement ; il évitait tout bruit, tout conflit, et avait une sainte terreur de tout ce qui pouvait troubler sa tranquillité.

Il arriva qu'à force de vouloir éviter toute espèce de contrariétés, toute « scène » ou « catastrophe », il se trouva soudain dans une position des plus désagréables.

Ses possessions perdirent beaucoup de leur valeur, sa fortune diminua de beaucoup, et, par dessus, il épousa sa maîtresse.

Elle l'avait menacé, après une liaison de plus de dix années, de mettre fin à ses jours s'il ne lui rendait immédiatement « l'honneur dérobé. »

Ce fut plus qu'une « scène ». Ce fut « toute une pièce », comme dit mon père. Enfin, il prit une prise, et se rendit.

L'ignoble créature qu'il me donna pour marâtre, fut, dès ce jour, comme une tache de rouille dans la réputation jusqu'alors intacte de mon père. Ses ennemis en profitèrent pour l'accabler.

Parmi ses adversaires, un jeune écrivain se faisait remarquer. Il s'appelait Julian de Romaschkan.

La nomination de mon père, la rentrée de mon mari dans ses fonctions dépendaient en quelque sorte de lui. Il jouissait d'une énorme influence dans le parti républicain.

Chez nous, on n'en parlait pas d'une façon flatteuse ; Moscheles, seul, qui le connaissait, défendait son caractère et vantait son talent.

— C'est un homme de marbre, me dit-il. De marbre ! que dis-je ? un homme d'or, d'or fin. S'il le veut, votre père sera nommé ; s'il ne le veut pas, votre père échouera.

— C'est qu'il ne veut pas, justement ! répondis-je.

— Il ne veut pas ! s'écria Moscheles. N'importe, ça ne l'empêche pas d'être un homme d'or fin, un grand esprit, un diamant !

Pâques approchait. J'étais sortie, avec mon mari, faire des achats pour les fêtes, lorsque Moscheles vint à notre rencontre sur le trottoir, cramponné convulsivement au bras d'un jeune homme, et nazillant comme un rabbin juif. Nous voir, entraîner vers nous son compagnon, et nous présenter mutuellement, fut pour lui l'affaire d'un instant : — Mme de Kossow… — M. Julian de Romaschkan… — M. de Kossow… Nous nous arrêtâmes. Mon mari, très embarrassé, commença à parler vivement à Moscheles. Julian et moi, nous nous regardâmes.

Ce fut un long, un bien long regard.

Il décida de deux existences. N'oubliez pas ce que j'étais à cette époque. Le monde, l'homme, en un mot, étaient nus à mes yeux et peu séduisants ; j'étais une orgueilleuse et frivole créature à qui tout ce qu'il y a de sacré ici-bas semblait ridicule, qui ne croyait qu'à ce qu'elle pouvait toucher de la main, qui n'estimait nullement le pouvoir qui pesait sur elle, une femme qui ne croyait à rien, qui n'aimait rien, qui n'espérait rien.

Lorsqu'il parut pour la première fois en ma présence, il me fit l'effet d'un des martyrs chrétiens devant une de ces impératrices romaines qui ne connaissaient que le jeu, l'amour des sens et les

orgies, — d'un martyr condamné à être crucifié ou jeté en pâture aux lions du cirque. Et moi…

— Vous avez, sans doute, fini aussi par le crucifier ? dis-je sèchement.

— À peu près, repartit-elle aigrement. Mais, à cette heure, son regard luisit comme un rayon de soleil dans mon âme et y éclaira tout un printemps.

Je relevais d'une grave maladie durant laquelle le comte m'avait abandonnée sans adieu et sans motifs. Il ne m'avait ni dit un mot, ni laissé une ligne. Un abattement immense, une douce mélancolie s'étaient emparés de moi — et lorsque, toute tremblante, je rougis et baissai involontairement les yeux sous son regard, j'apparus à Julian pure et innocente. Et réellement, j'étais encore pure ; mon cœur n'était pas plus instruit de l'amour que le cœur de mon enfant. Toutefois, lorsque Julian vint nous voir dans la même après-midi avec Aaron, il me trouva si changée qu'il ne sut plus à quoi s'en tenir à mon égard. Les « deux âmes » dont parle Faust étaient en continuelle contradiction chez moi.

Il voyait maintenant la seconde âme, l'âme de la femme qui s'adore elle-même comme le roi Nabuchodonosor. Après ma maladie on m'avait coupé mes cheveux, qui encadraient mon visage, maintenant, de leurs mèches lisses comme celles d'une nihiliste, et me donnaient quelque chose de masculin. Ma tête y gagnait une expression hardie, impérieuse et dure. Ma taille, rendue svelte par les souffrances, s'élançait dans ma robe de soie noire fermée sous le menton.

Moscheles m'avait apporté de l'éther pour frictionner mes pieds, que j'avais constamment glacés.

En m'expliquant comment j'avais à m'en servir, il me toucha sans façon le genou, à diverses reprises. Cette marque d'intimité blessa Julian au cœur. Le portrait de la « femme virginale » fut remplacé en lui par celui de la « femme diabolique », qui existait chez moi aussi peu que la première. Moscheles entraîna mon mari pour lui parler élection, car il ne m'avait amené Julian de Romaschkan que pour que je tue les préjugés qu'il avait contre mon père ; nous restâmes seuls, par conséquent.

Ce fut alors, dans ce jour qui devint un des plus sérieux de ma vie, que Julian me dit ces paroles remarquables, touchant l'idéalisme, qui me firent une impression si vive, et que je tiens à vous répéter.

Je lui parlais de ses œuvres — deux nouvelles que j'avais lues — et je reprochais en général à la poésie de nous tromper, à notre détriment souvent, sur les hommes et sur les choses.

— Elle a tort, dans ce cas, dit-il vivement ; la poésie qui trompe ne remplit pas son but. Il y a de vrais et de faux prophètes. Le vrai prophète est un prophète de vérité ; il montre la vie aussi misérable, aussi triste qu'elle l'est réellement : les hommes, sans cacher leur égoïsme, leur folie et leur bassesse. Seulement, la poésie nous indique aussi la route qui nous éloigne de cette « vallée de larmes », elle nous attache des ailes, qui nous permettent de planer, de nous élever au-dessus de cette corruption, qui nous en délie en quelque sorte.

— Vous croyez donc à vos écrits ? dis-je, non sans une pointe d'ironie.

— Sans doute, répondit-il.

— Vous croyez donc qu'il y a des êtres parfaits qui vivent parmi nous, créatures d'argile ?

— Je n'y ai jamais songé, répondit-il ; mais qu'il y ait des hommes qui portent en eux un idéal, qui préservent cet idéal de toutes les désillusions, qui s'entêtent à la recherche de la vérité, et qui, une fois qu'ils l'ont trouvée, vivent dans le but de la propager, poussés par leur idéal, — pour cela, je n'en doute pas.

— Et croyez-vous, dis-je, légèrement interdite, que ces hommes à qui la vie apparaît comme la décrivent les livres, croyez-vous qu'ils soient heureux ?

— Certainement, s'écria-t-il avec un enthousiasme qui me toucha extrêmement. Je dirai plus. Eux seuls connaissent le bonheur ici-bas. Mais n'oubliez pas qu'il y a deux sortes d'idéalisme et deux sortes d'idéalistes : le premier, tout extérieur, suppose un monde parfait où tout va comme sur des roulettes, et dont il se croit destiné à être le maître ; aussitôt qu'il constate par l'expérience qu'il n'est, en réalité, ni caressé par des mains de velours ni éventé par des plumes de paon, mais que sa route est entravée de difficultés, comme de pierres aiguës, que tous ceux qui l'entourent ne cherchent qu'à lui nuire, à le dépouiller ou à l'atteler à leur char comme un animal, il est saisi d'une haine immense contre le monde, contre son prochain, et succombe enfin à un dégoût insurmontable pour tout ce qui l'environne et pour lui-même. Cet idéalisme n'est qu'un raffinement d'égoïsme.

Je frissonnais aux paroles de Julian comme un patient sous le couteau du médecin. Il me semblait qu'on tenait un miroir devant moi et que je m'y contemplais avec tous mes égarements. À ce moment, je ressentis une sorte de terreur en présence du vide

de mon existence, et je me sentis rougir sous le regard de l'être noble qui me parlait.

— Et l'autre, le vrai idéalisme ? dis-je après un instant de silence.

— Le vrai idéalisme, dit Julian, réchauffant de plus en plus mon âme sous la lueur douce de son regard honnête, le véritable idéalisme éclaire le monde et le fortifie. Le vrai idéaliste cherche surtout à agir d'une façon idéale. Comme il se sent faible, enclin au mal et incapable d'y résister, il considère les manquements des autres sans colère, sans mépris ; oui, il leur pardonne, il cherche à leur venir en aide, et se réjouit de la plus petite qualité qu'il découvre en eux. Il est comme Jésus, dans cette parabole orientale, qui va se promener avec ses disciples et trouve un chien mort sur la route. Et comme l'un trouve à redire à son poil, l'autre à sa couleur, l'autre à la forme de sa tête, il dit, avec un doux sourire : « Regardez, il a de belles dents ! »

— Le véritable idéaliste voit le monde aussi mauvais, les hommes aussi lâches que l'être le plus prudent et le plus expérimenté ; seulement, au lieu de tirer parti à son seul avantage des vices d'autrui, il les combat avec un saint zèle et de toutes ses forces, même lorsque son dévouement humain est aussi inutile que celui du pauvre don Quichotte.

— Don Quichotte ! m'écriai-je. Comment l'entendez-vous ?

— Dans le sens, repartit Julian, de la trilogie qu'il forme avec Hamlet et Faust.

— Don Quichotte ! répétai-je surprise. Je me rappelle l'avoir lu, tout enfant, et m'en être bien amusée.

— Justement. De même que vous vous amusez aujourd'hui de moi et de mon idéalisme, dit Julian avec un bon sourire et en me regardant fixement.

— Non, non, m'écriai-je. Je ne me moque point de vous. Et je ne me moquerai plus de don Quichotte ; seulement, il faut que vous me l'expliquiez.

— Cela vous ennuiera, dit-il en secouant la tête.

— Cela m'intéressera, je le sais, m'écriai-je.

Je me sentais comme transformée : c'était la première fois de ma vie que je me trouvais en face d'un homme sans songer à le rendre amoureux de moi ou sans me soucier de ma toilette.

Cette noble nature m'étonnait et m'inspirait une véritable crainte. Je me sentais bonne, en ce moment, et je buvais ses paroles avidement.

— L'histoire de don Quichotte, commença Julian, non comme s'il voulait m'instruire, mais avec une charmante simplicité, est l'histoire de l'idéaliste. Sur cette misérable petite boule de terre glaise que Leibnitz appelle ironiquement « le meilleur des mondes, » c'est l'histoire d'un « être sec, maigre et rêveur », comme le dit lui-même Cervantes d'une manière si remarquable ; c'est l'histoire d'un homme qui est possédé de toutes sortes d'idées que personne n'a eues avant lui, tout à fait comme quelqu'un qui n'aurait jamais vécu qu'en prison. Dans son livre, Cervantes fait allusion au monde et au cachot, et dans ce livre passe un souffle puissant de l'éternité.

L'arrière-plan met en vue, comme une décoration de théâtre peinte à grands traits, le monde réel. Les tristesses et les tribula-

tions auxquelles l'homme est soumis sont décrites dans le récit, ainsi que ses vices, ses passions et ses égarements.

— Et don Quichotte, lui ? demandai-je, de plus en plus intriguée.

— Don Quichotte est un homme créé par l'imagination du poète, expliqua Julian ; un être qui prend sur lui d'accomplir tout ce qu'il a lu, qui sort de sa maison, un casque de papier mâché sur la tête, dans le but de tout régulariser, de venir en aide aux faibles, de venger ceux qui sont opprimés, d'anéantir l'injustice et d'améliorer les lois et les coutumes.

Il ne voit partout, en véritable idéaliste, que ce qu'il veut voir, et de cette manière il lui arrive de prendre des auberges pour des manoirs, des filles pour de grandes dames, des coquins pour des chevaliers errants, et un plat à barbe pour le casque de Mambrin ; d'un autre côté, il attaque d'innocentes brebis, des moulins à vent, il assomme de paisibles âniers, il casse la jambe d'un pauvre prêtre, blesse un paysan qui est en train d'administrer une correction à son vaurien de valet, et délivre des brigands, vrai gibier de galères.

De même que l'idéaliste ne recueille aucun remerciment, mais en est constamment pour ses frais, de même le noble chevalier de la Manche est trompé, raillé, battu et volé partout où il se montre, et risque finalement, en retour de ses grandes actions, d'être appréhendé au corps par la police et enfermé comme le plus vulgaire des vagabonds.

Mais l'idéaliste ne recherche aucun avantage. Il ne recherche non plus aucune jouissance, et ainsi les expériences les plus cruelles, les aventures les plus décevantes ne sont pas capables

de le décourager ou de le tromper, de lui ravir son bonheur ou de le garer de nouvelles illusions.

— Et Sancho Pança ? demandai-je.

— C'est l'antithèse, c'est la nature humaine dans toute sa vulgarité, c'est le bon sens. Au commandement de son maître, il le suit sans relâche, et, tandis que celui-ci ne recueille que des désillusions, il se fait la réputation d'un sage, d'un vrai Salomon, grâce aux conseils qu'il donne.

— Mais, autant que je me rappelle, don Quichotte finit par se guérir de ses hallucinations et de ses rêves.

— Oh ! oui, répondit Julian avec son merveilleux sourire, mais comme chaque idéaliste, sur son lit de mort seulement ! De même que don Quichotte, avant sa mort, revient à la raison, regrette d'y revenir si tard, met ses affaires en ordre, institue — quelle ironie ! — Sancho Pança son légataire universel, et dit au notaire chargé d'écrire son testament « qu'il n'a jamais lu qu'un chevalier errant meure tranquille et chrétiennement, au milieu des larmes des siens », c'est ainsi que chaque idéaliste, à son agonie, reconnaît le néant du rêve qu'il a poursuivi, pour la réalisation duquel il a travaillé, et meurt en se moquant, trop tard, de ses illusions dorées.

Lorsque Julian en arriva là, je le vis, sans le vouloir, lui aussi, sur son lit de mort, avec son tranquille sourire. Mon cœur se serra, mes yeux se remplirent de larmes, et, tandis que je considérais son visage pâle, aux traits amaigris, et ses grands yeux tristement rêveurs, il me sembla que c'était lui, tout à fait lui, le chevalier à la triste figure, et je me rappelai à ce moment tout ce qu'Aaron et d'autres personnes m'avaient raconté sur le compte de Ju-

lian. Il était pauvre, comme don Quichotte, — l'idéalisme ne fleurit pas dans l'opulence. Si le héros de Cervantes vendait ses champs pour se procurer des romans de chevalerie, Julian dépensait tout son avoir pour se procurer des livres. Oui, je le savais, il faisait des dettes, lisait jour et nuit, et se remplissait la tête de mille récits de batailles, de duels, de blessures, d'amour, de souffrance, et de mille autres folies.

Et lui aussi, comme il aurait aimé délivrer la société de l'injustice qui pèse sur elle ! Lorsqu'il savait quelqu'un opprimé, le sang lui montait aux joues, et il tremblait de tous ses membres lorsqu'il ne pouvait lui venir en aide.

Sa maison était des plus prosaïques, comme celle de don Quichotte. À la place d'une femme de charge et de sa nièce, Julian avait auprès de lui une vieille tante grondeuse, une tendre mère, et une fiancée aimante, trio qui tricotait des bas du matin au soir, et auprès desquelles il s'ennuyait indubitablement. Comme prêtre et barbier, quelques fonctionnaires stupides, quelques professeurs, des comédiens d'une maigreur transparente, et des journalistes sans journaux ; voilà tous ses amis. Vous jugez si cette société lui convenait ! Il rêvait des aventures, tout ce qui touchait à l'extraordinaire, et avant tout, — bien qu'il se fût déjà choisi une compagne, — il rêvait une femme de laquelle il pourrait s'éprendre, « car un chevalier errant sans amour », n'est-ce pas ? « c'est un corps sans âme. »

Comme don Quichotte, il avait, tout enfant, dévoré un grand nombre de légendes, de romans fantastiques, et il s'était créé un idéal.

Et plus sa fiancée lui semblait douce, vertueuse et bonne, plus il sentait le besoin de se donner une fois tout entier à une femme corrompue, à un être dont la beauté, l'esprit et la perversité le domineraient, et il cherchait cette femme qui lui était apparue si souvent lorsqu'il était très jeune, et qui le ravissait avec ses boucles soyeuses, ses yeux de flamme et l'hermine princière où elle était blottie.

Cet idéal était le plus dangereux de ses rêves. Il se racontait à lui-même des romans dont il était le héros, dont elle était l'héroïne, héroïne qui n'existait que dans son imagination, et qu'il faisait vivre, de temps en temps, par l'immortalité de ses poèmes.

Pour son malheur, pour le mien, Julian trouva son idéal incarné en moi.

— En vous ! interrompis-je M de Kossow, très agité.

Et je la regardai avec persistance. Mais non, elle n'avait pas la tête d'une Agrippine.

— En moi, répéta-t-elle avec un sourire. J'étais belle, je pouvais aussi être despote. Julian souffrait en ma présence ; il lui paraissait, par conséquent, tout simple que j'éprouvasse du plaisir à procurer aux hommes des tourments. J'avais un caractère orgueilleux, souvent étourdi, assez d'esprit et d'espièglerie, je devais donc réaliser la femme forte de son imagination. Il compara mon intelligence au génie d'une Catherine II, et il se prit à m'adorer de toute la force de son être.

Une erreur bien grave ! Nous la payâmes cher tous deux.

Ah ! si vous saviez comment, malgré mon maintien imposant, mes cheveux noirs et mes yeux aux reflets de flamme, malgré

l'hermine majestueuse dont j'aimais tant à me parer et qui m'allait si bien, si vous saviez quel être faible, lâche et bas je faisais ! Oui, toutes mes fautes, je les ai commises par faiblesse !

Lui ne vit pas ce que les autres voyaient. Il ne vit que ce qu'il voulait bien voir. Il aurait pu s'étonner, savez-vous, de ce que, durant ma toilette, je ne signais pas chaque jour un arrêt de mort.

— Et il vous aima à première vue ? dis-je.

— Oui, comme je l'aimais, répondit M de Kossow avec un élan d'enthousiasme. Il se mit presque tout de suite aussi à parler d'amour. Non pas qu'il me fit une déclaration ; je n'en avais pas besoin : je n'avais qu'à la lire dans ses regards.

— Il ne faut jamais pleurer l'amour qui meurt, disait-il souvent. C'est son sort d'être sans durée, comme c'est le sort de tout sentiment terrestre.

Vraiment, chacun finit par faire l'expérience que sa Dulcinée de Toboso n'est en somme qu'une grossière paysanne.

Mais les âmes qui sont destinées l'une à l'autre, n'est-ce pas ? il n'y a que la mort qui puisse les séparer.

Mde Kossow s'arrêta, et me regarda avec attention.

— Croyez-vous à un tel amour ? dit-elle après un silence.

— Oui, répondis-je.

Elle se détourna lentement et fixa ses prunelles de velours sur le sol très longtemps.

— Alors, j'ai été aimée de cet amour, murmura-t-elle comme à part soi ; et cet amour, je l'ai raillé et anéanti honteusement.

Elle se leva avec nonchalance et regarda le soleil, qui descendait à l'horizon, dans une fournaise ardente. De longs nuages planaient, semblant se détacher d'une aurore boréale gigantesque, et étalaient dans l'air bleu leurs dentelures de pourpre. Sur la cime des forêts, sur les champs fraîchement coupés, reposait une lueur mate. Les colonnes de fumée du village voisin se teignaient en rose, les fenêtres de la seigneurie semblaient de braise.

Et, comme si elles tenaient à prendre congé de ce beau jour, toutes les voix des champs et des bois s'élevèrent avec une sorte de hâte, de précipitation. Des centaines de grillons se mirent à susurrer. Un merle, perché sur le toit du château, sifflait de temps en temps en agitant ses ailes noires, tandis que sa gorge se moirait aux derniers rayons du soleil, et que son long bec jaune paraissait d'or fin.

— Je crois qu'il est abandonné, dit M de Kossow à voix basse ; — elle tremblait ; — il vient se poser là tous les soirs au crépuscule, et chante son chant du soir.

L'obscurité s'abattait autour de nous, couvrant la campagne ; à la place où le soleil avait disparu, il y avait encore une lueur douce et claire.

L'étoile du berger scintillait au-dessus de nos têtes.

— Votre récit n'est pas terminé ? commençai-je.

— Non, répondit Anna de Kossow. Mais, vous le connaissez sans doute ?

— Comment voulez-vous que je le connaisse ?

Elle se tut.

Je la regardai et je commençai doucement ces vers de Pouschkine :

Je t'aimai ; peut-être la flamme
Qui brûla dans mon cœur n'est-elle pas encore éteinte.

— Oh ! assez de cendres pour étouffer un amas de braise, s'écria M de Kossow avec une violence qui m'effraya, et cependant quelques étincelles dévorantes encore ; la paix seulement après la mort !

Elle me regarda.

Son regard était doux et confiant.

— Vous possédez la puissance magnétique qui m'oblige à raconter mes secrets. Eh bien, tant mieux ! Venez, mon histoire brisera le sort que j'exerce sur vous, — contre ma volonté, croyez-le bien. Oh ! vous me mépriserez quand vous saurez ! Car je vous dirai tout, oui, tout, bien que ce soit terrible, bien que cela me coûte un grand effort, mon ami.

Il y a des années de cela. Je n'ai plus de haine. Une grande tristesse remplit mon cœur quand je songe au passé.

Mais venez, rentrons !

Un vent aigre s'élevait. Les premières chauves-souris tourbillonnaient dans le sentier.

Elle resserra sa kasabaïka autour de ses reins et partit en avant.

Nous ne dîmes pas un seul mot le long du chemin.

Arrivée à la seigneurie, M de Kossow y donna quelques ordres, puis me conduisit dans son boudoir, une élégante petite pièce parfumée des senteurs les plus exquises et qui rappelait la coquetterie des boudoirs du siècle dernier. De lourdes tentures d'un rouge fané, des rideaux de damas de la même couleur rendaient la chambre presque obscure. Un tapis de Turquie étouffait les pas. Un petit amour qui semblait planer dans l'air rassemblait dans un de ses bras les larges plis des rideaux de damas du lit, posant l'index de l'autre main sur ses lèvres. Un immense miroir, rayé dans sa largeur par une grosse fente, une ravissante table de toilette grise de poussière, sur laquelle était placée, au milieu d'un charmant pêle-mêle de flacons, de pommades, de brosses, de chiffons et de bouts de dentelles, une cassette de maroquin noir qui attira mon attention, remplissaient presque toute la pièce. Il s'y trouvait un siège aussi, un moelleux petit fauteuil capitonné, en velours grenat, très bas ; dans cette chambre, l'homme ne pouvait se tenir qu'aux genoux de la femme aimée, ou entre ses bras. M de Kossow alla chercher dans la chambre voisine une chaise qu'elle me tendit. Puis elle se jeta dans le fauteuil et poussa vivement une petite table entre elle et moi. Bientôt elle quitta sa place brusquement et commença, en me tournant le dos, à réparer avec un petit peigne le désordre de ses cheveux. Sur une mignonne petite jardinière en jonc, tapissée de lierre, était posée une cage de laiton, où un canari dormait sur une patte, la tête sous son aile, comme une petite boule tout hérissée. La porte de la cage était grande ouverte. Le bruit que nous fîmes éveilla l'oiseau. Il découvrit sa tête, cligna de l'œil avec impatience, poussa un faible gazouillement, secoua son plumage, et vint à tire d'aile se poser sur l'épaule de sa maîtresse, où il se mit

à chanter. Comme elle ne le remarquait pas, il voleta dans ses boucles soyeuses, et commença à lui becqueter les doigts avec une sorte de rage.

— Où en sommes-nous restés ? me dit M de Kossow la joue légèrement tendue vers moi. Oui, lors de mon premier entretien avec Julian de Romaschkan. Lorsqu'il me quitta, l'élection de mon père était assurée. Non que je l'eusse prié d'en arriver là : je n'en avais au contraire pas dit un mot, mais le pauvre idéaliste, enivré par la beauté de la fille, fut dès ce moment convaincu que le père était le plus honnête homme du monde, que les accusations qu'on portait contre lui étaient fausses, et qu'il était du devoir de tout électeur « neutre » de voter pour lui.

Mon père fut nommé.

Le même soir encore, Julian nous apporta, tout rayonnant, cette nouvelle, qui assurait notre existence, grâce au poste de mon mari. À partir de cette soirée, Julian vint nous voir tous les jours, et me trouva constamment seule. Une grande familiarité s'établit entre nous ; nous passions de longues soirées ensemble à nous raconter nos impressions, et la flamme de l'amour brûlait entre nous, claire et pure. Ni l'un ni l'autre de nous ne laissait percer ce qu'il éprouvait, et cependant nous nous comprenions à merveille, et chacun sentait qu'il se serait sacrifié pour l'autre avec joie.

Mde Kossow avait fini de réparer sa coiffure. Elle jeta un coup d'œil dans le miroir, puis, de la main, elle éloigna l'oiseau qui piaillait toujours, et vint vers moi, le bras appuyé sur le dossier de son siège.

— À ce moment, le comte devint plus séduisant, plus amoureux que jamais. Il justifia son silence et me fixa pour rendez-vous une ville d'eaux d'Allemagne où je comptais me rendre au printemps pour remettre entièrement ma santé. Je consentis.

Ce fut le même jour, dans la matinée, que j'appris que Julian avait une fiancée. Cela m'indigna. Je me crus trompée. Je m'imaginai qu'il se jouait de moi. Mon sang était comme en fusion. Ce fut dans cette agitation que me trouva Julian, lorsqu'il vint. Je me contins cependant, et lui montrai un visage aimable ; oui, et j'allai même jusqu'à lui parler de moi et de ma vie plus que je ne l'aurais voulu. Que voulez-vous ? lorsque quelqu'un m'était sympathique, je lui ouvrais mon cœur sans motif, et je me trahissais moi et mes amis. Je me plaignis donc de mon mari avec véhémence, je maudis mon sort, la bénédiction du prêtre qui s'était changée en malédiction en me liant à un être que je haïssais et que je méprisais.

Julian tressaillait à chacune de mes paroles ; il m'interrompit, et commença à parler contre le mariage chrétien ; il blâma avant tout l'impossibilité dans laquelle nous mettent les lois de nous séparer en n'instituant pas le divorce. Il accorda à la femme, en fait d'amour, le même droit que celui que la société accorde à l'homme. Il parla de la nullité de tout devoir aussitôt que l'amour est éteint. Il ne parla ni de moi ni de lui, mais ses regards expliquèrent ses paroles, et par moments je sentais son souffle, comme une braise, enflammer ma joue.

— Si vous n'êtes pas heureuse, s'écria-t-il enfin, vous êtes libre, et ce n'est pas un péché d'en aimer un autre ; réfléchissez, je vous prie, et dites-moi s'il est un plus grand péché contre la na-

ture que d'appartenir à un homme sans l'aimer ? Vous pouvez choisir entre des milliers ; car qui est capable de vous résister ?

En disant ces mots, et par mégarde je crois, il avait saisi ma main.

— Je ne pense pas d'une façon si générale, dis-je d'un ton glacé et bref, et je lui retirai ma main.

Il me regarda, effrayé. Mon œil supporta son regard avec calme, fièrement. Julian balbutia quelque chose que je ne compris pas, et baissa les yeux.

Ce fut la seule fois que je le vis rougir jusqu'à la racine des cheveux.

La situation était pénible. Heureusement mon mari entra dans la chambre. Julian alla à sa rencontre, échangea avec lui quelques propos indifférents, puis se retira.

Je sentis qu'il s'éloignait pour ne plus revenir. Et, de même que je m'étais réjouie un moment auparavant de l'humiliation à laquelle je l'avais soumis, une angoisse indescriptible s'empara de moi à l'idée de ne plus le revoir, à la perspective de le perdre. Le temps manquait pour une explication ; sans m'en rendre compte, je m'avançai vers lui, je lui tendis la main, et lorsqu'il la prit, je la lui serrai presque tendrement.

— Revenez-nous bientôt, n'est-ce pas ? bientôt ! suppliai-je. Ma voix tremblait, mon regard était humide.

Mon mari me considéra avec surprise.

Julian s'inclina sans répondre et sortit.

— Il est amoureux de toi, me dit mon mari au bout d'un moment.

— C'est possible.

— Et toi, tu l'aimes ?

— C'est encore possible, répondis-je avec un méchant sourire.

— Et vous avez eu une scène, continua mon mari.

— « Toute une pièce », comme dit mon père, repartis-je avec un rire forcé.

Durant ce récit, le canari s'était perché sur la tête bouclée du petit amour, et clignotait, de temps en temps, ses petits yeux noirs.

Mde Kossow le chercha du regard, et lorsqu'elle l'eut découvert, elle l'appela, en imitant son cri, du bout des lèvres. Il ne bougea pas. Cependant, lorsqu'elle ne fit plus attention à lui, et s'assit dans le petit fauteuil, en tournant la tête, il fondit sur la table comme un aigle, et se dirigea lentement, la tête baissée, comme un paysan qui gravit un sentier de montagne, de la main blanche de sa maîtresse, qui reposait sur la table, le long de son bras, s'arrêta sur son épaule, et recommença à tirailler ses cheveux et les soies de sa pelisse. Il ne se dérangea pas, quoiqu'elle cherchât à le saisir, mais se dirigea lentement jusqu'à la dentelle de sa chemisette, où il s'embarrassa les pattes. Avec une grâce sans pareille, M de Kossow le fit glisser dans sa kasabaïka. Il voleta, cria, et enfin disparut dans le petit-gris dont elle était doublée, le long de sa poitrine frémissante. Elle sourit, en se penchant vers le petit prisonnier, et me regarda de ses beaux yeux mutins et railleurs à la fois.

Àce moment, elle était vraiment l'orgueilleuse beauté rêvée par Julian, la coquette impitoyable aux lèvres de laquelle étaient attachés le bonheur et le désespoir, la mort et la vie.

— Julian revint-il ? demandai-je au bout d'un instant.

— Il ne revint pas, répondit M de Kossow. Je voulais lui écrire premièrement, mais j'y renonçai. Au printemps, je partis, selon mon plan, pour une villégiature allemande, où, dès mon arrivée, je dominai en souveraine. J'eus des audiences et je reçus le comte comme un sujet qui a failli envers Sa Majesté.

Sur ces entrefaites, Julian tomba malade. Il ne prenait plus aucune nourriture, il ne parlait plus, et ne répondait que brièvement aux questions qui lui étaient faites. Sa mère, très inquiète, appela un médecin. Il l'examina, le questionna, et dit enfin que c'était un dépérissement produit par une cause morale, et que sa science n'y pouvait rien.

L'été vint ; Julian erra des journées entières dans la campagne et dans les bois, aux environs de Lwow. Il rassemblait des minéraux et des plantes, il étudiait les mœurs des insectes. S'il voyait venir quelqu'un à sa rencontre, il l'évitait de cent pas, tout à fait comme don Quichotte dans les Montagnes-Noires, lorsqu'il fait pénitence parce qu'il se croit dédaigné par sa dame ; non pas que Julian se promenât nu, ou se frappât le front contre des troncs d'arbres. Non ! Mais lui aussi tailla des strophes dans les écorces et traça des élégies sur le sable. La nature opéra en lui une cure merveilleuse ; il se remit, et commença à écrire un nouveau livre. Le travail le guérit complètement. Lorsque vint l'automne et que je retournai à Lwow, je ne pensai à lui que trop souvent. Bientôt le comte recommença à me laisser sans nouvelles.

Je lui écrivis plusieurs fois sans obtenir de réponse. Enfin arriva une lettre, sèche et brève :

« Nous ne nous comprenons plus ; il vaut mieux cesser nos relations, pour quelque temps au moins. »

Je souffris horriblement ; j'espérais toujours ; chaque fois que la porte s'ouvrait, je croyais que c'était le comte. Ma vanité ne pouvait admettre un abandon de cette manière. Enfin, une apathie bienfaisante s'abattit sur moi.

Àla suite de ces événements, ma position était tout autre, lorsque je rencontrai Julian par hasard dans la rue d'Arménie.

Son maintien était fier, sa physionomie paisible, presque souriante ; je me sentais confuse et amaigrie ; j'aurais pu me mettre à pleurer.

Il accompagnait sa fiancée, qui faisait des emplettes. Il l'attendait à la porte d'un magasin. Il me salua respectueusement, mais se détourna. Je lui adressai la parole. Ce que je lui dis, ce qu'il me répliqua, je ne saurais vous le répéter ; je l'oubliai au même instant. Notre trouble était indescriptible. Julian oublia sa fiancée, les résolutions qu'il avait prises ; il me suivit sans le savoir, comme en rêve. Je l'invitai à venir me voir ; je l'en priai ardemment comme je n'avais encore prié personne.

— Tout a bien changé depuis notre séparation, dis-je timidement ; j'ai besoin d'un ami, d'un conseiller. Je n'ai confiance qu'en vous.

Mes yeux étaient mouillés de larmes tandis que je lui parlais.

— Je n'ai pas été privée seulement du plaisir de votre conversation ;… vous me témoigniez une vraie sympathie…

Il saisit ma main.

— Oui, une réelle sympathie, répétai-je.

— Je reviendrai, repartit Julian. Il pressa le bout de mes doigts et s'enfuit rapidement.

Il vint le soir même. Il était complètement transformé. Avec quelle énergie, quelle sûreté, il envisagea notre position ! Il m'imposa. Il semblait que j'avais perdu tout ascendant sur lui.

Pensez qu'il eut même le courage de revenir sur notre précédente conversation, après laquelle j'avais, en quelque sorte, et d'une façon indirecte, refusé son amour.

— Je vous dois une explication, commença-t-il. Mon absence a besoin d'être justifiée. Vous m'avez appliqué et vous vous êtes appliqué ce que je disais en général.

Maintenant, c'était à mon tour d'être humiliée, et au plus profond de mon être.

— Comment pouvez-vous penser ?… l'interrompis-je méchamment. Vous avez une fiancée !

— Oui, une fiancée que j'aime, continua-t-il d'un ton calme, et qui est digne de mon amour et de mon estime en tous points.

Pour le coup, j'étais anéantie. La colère me serra le cœur. Mes joues s'empourprèrent.

Julian vit l'effet de ses paroles, et sourit.

Le sentiment qui s'empara de moi, à ce moment, n'était ni délicat, ni mélancolique ; c'était celui d'une bête fauve qui voit sa proie lui échapper. Et je me jurai, folle de rage, que celui qui m'avait humiliée de la sorte se traînerait dans la poussière, à mes pieds, malade de passion.

Je balbutiai ensuite quelques phrases, machinalement. Et je priai Julian de me faire connaître l'être merveilleux qui avait su gagner son cœur et son estime.

— Ce doit être un idéal, ajoutai-je.

Et vraiment, quelques jours après, Julian nous amena sa fiancée. C'était sa cousine. Elle s'appelait Élisa. Une ravissante jeune fille, plutôt petite que grande, aux traits nobles et fins, aux longs yeux bleus et rêveurs, aux boucles blondes et soyeuses. Plus je fus forcée de m'avouer qu'elle était charmante et d'une amabilité exquise, plus elle se montra instruite et intelligente dans ses propos, plus aussi la fureur et la haine s'éveillèrent dans mon cœur et irritèrent mon insatiable coquetterie. Lorsque Julian revint, et que nous demeurâmes un moment seuls, je ne pus rester maîtresse de moi. Je louai les charmes et les qualités de sa fiancée avec enthousiasme. Seulement, je trouvai qu'elle était créée pour le bonheur de tout homme autre que lui.

— Pourquoi ne croyez-vous pas qu'elle puisse me rendre heureux ? demanda Julian, et il sourit de ce sourire qui me faisait rougir.

— Parce que vous n'êtes pas un homme ordinaire, m'écriai-je. Vous êtes un poète. Vous avez besoin d'une femme qui soit pour vous la poésie incarnée. Ce n'est que comme cela que votre génie

se développera. Avec cette « brave femme » à vos côtés, vous étoufferez votre talent.

— Mais Élisa me comprend parfaitement ! s'écria-t-il.

Chacune de ses paroles était un coup de cravache.

— C'est-à-dire qu'elle vous sert d'écho ! m'écriai-je avec une sorte de fureur. Vous vous entendez vous-même, et je comprends que ce doit être un plaisir sans pareil.

— Vous êtes cruelle, me dit Julian froidement.

— Mais aussi je suis très malheureuse ! m'écriai-je, en laissant échapper les larmes que je retenais depuis si longtemps.

Je couvris mon visage de mes deux mains, je me jetai sur le divan et commençai à sangloter.

Julian prit son chapeau et sortit.

Je ne le rappelai pas.

Le lendemain néanmoins je me vêtis avec la plus exquise élégance, et je fis, au bras de mon mari, ma visite à la famille de Romaschkan.

Nous fûmes reçus très amicalement, surtout par le père de Julian, qui était un vrai gentilhomme.

Sa mère, une femme à la constitution délicate, à l'intelligence vive et au caractère de fer, se montra également fort avenante, mais ne se départit pas un instant de sa raideur, et me gratifia, lorsque nous nous fûmes éloignés, de l'épithète de « madrée coquette ».

Elle aimait à s'expliquer clairement, à ce qu'il paraît.

— Mais elle est bien belle, dit Élisa, qui m'admirait sincèrement et sans un atome d'envie.

— Tant mieux pour son métier ! remarqua M de Romaschkan.

L'intimité entre les deux familles s'établit bientôt entièrement, d'autant plus que l'hiver arriva avec ses divertissements.

Mde Kossow hésita.

— Écoutez donc mon petit prisonnier.

Nous tendîmes tous deux l'oreille.

Le canari s'était endormi dans son corsage et gazouillait de temps à autre, en rêve, faiblement.

— L'entendez-vous à présent ? me dit-elle d'un air coquet.

J'approuvai de la tête.

Au dehors, le crépuscule s'était étendu dans la plaine. Sa chambre était sombre. Une ombre livide s'étendait entre moi et mon interlocutrice. On eût dit un nuage de plomb.

— Julian témoignait, dans sa manière d'être à mon égard, continua-t-elle, une certaine ironie envers moi, tellement que durant un certain temps je ne me départis pas d'une excitation maladive qui me fit grand mal. Ajoutons que je le voyais et lui parlais longuement chaque soir.

Tout le reste du jour, je le passais à me demander ce que je pourrais bien faire pour lui plaire. C'est-à-dire, non, lui plaire n'est pas le mot, je voulais le rendre fou, déchiqueter son cœur

avec des tenailles rougies. Dans ce but, je renonçai à mes toilettes extravagantes ; j'allai jusqu'à m'acheter une simple robe de laine. Lorsque je la revêtis pour la première fois, sans ornements, un velours noir noué autour de mon cou nu, mes cheveux courts, en boucles luisantes, et que j'allai ainsi à sa rencontre, je l'embarrassai plus que jamais. Il s'assit loin de moi, sur le bord d'une chaise.

— Venez près de moi, dis-je d'une voix douce, ou plutôt, non, je vais aller m'asseoir vers vous. Il faut que je vous fasse un aveu aujourd'hui. J'ai tant de confiance en vous !... Mais vous serez indulgent, mon ami, n'est-ce pas ?

— Vous voulez me dire que vous avez refusé mon amour, repartit Julian, parce que...

— Votre amour ? dis-je d'un air candide. Vous avez dit... pourtant...

— Je vous aimais alors, répondit-il avec une sûreté extraordinaire. Maintenant que je suis maître de ce sentiment, j'ose vous avouer qu'il a existé. Vous avez, avec l'instinct particulier aux femmes, compris le sens caché de chacune de mes paroles, et vous m'avez repoussé, parce que vous en aimiez un autre.

— Je ne l'aime plus ! m'écriai-je, et pourtant je ne sais pas, je ne me comprends plus moi-même.

Je regardai Julian, absolument découragée. Il se tut. Je m'assis près de lui, alors, et je lui racontai doucement, avec de nombreux soupirs et des larmes amères, mon enfance, mon mariage, ma liaison avec le comte. Je lui montrai la dernière lettre qu'il m'avait écrite et je le suppliai de me donner quelques bons conseils.

— Ce que vous me direz de faire, et cela seulement, je vous promets de l'accomplir, dis-je ; enfin, je remets mon sort entre vos mains.

Julian appuya la main sur son cœur avec force et ne me répondit pas. Je retenais mon haleine, tout inquiète.

Enfin il leva la tête et me regarda. Il y avait sur son visage tant de compassion, tant de pitié, que, sans me rendre compte de ce que je faisais, je m'emparai de sa main et je la portai à mes lèvres. Il la retira doucement, et la posa sur ma tête comme pour me bénir. Je sanglotais.

— Vous l'aimez, un secours est difficile, commença-t-il. Il vous a abandonnée, vous devriez l'oublier, si vous aviez un cœur altier. Mais, qu'est-ce que la fierté, lorsqu'on souffre ? Et vous souffrez réellement. Écrivez-lui encore une fois, mais sans orgueil, sans emportement et sans lui faire de reproche. Dites-lui que vous l'aimez toujours et comment vous l'aimez. Ne fardez pas vos paroles. Il faut qu'elles le touchent.

— Et c'est vous qui me donnez ce conseil, murmurai-je, très étonnée, vous ?

J'éprouvais encore un réel intérêt pour l'homme qui m'avait repoussée aussi cruellement, mais j'avais attendu, de la part de Julian, une tout autre consolation, et je cherchais vainement à m'expliquer tant de bonté, tant de générosité, si peu d'envie.

— Je n'ai pas encore tout dit, reprit Julian. Depuis que je pense et depuis que j'étudie les sentiments, rien ne m'a paru plus méprisable et plus horrible que la tromperie, la tromperie calculée et exécutée journellement. Non pas que je me permette de ju-

ger votre passé ; mais, croyez-moi, prenez une bonne résolution, et ne reculez pas devant une séparation en règle. Vous savez que chez nous la « femme séparée » est estimée bien autrement que l' « adultère. »

Ces paroles m'anéantirent ; lorsqu'il fut sorti, je restai assise à la place où il m'avait quittée, et je réfléchis, je réfléchis longuement sur ma situation. Je pensai aussi à Julian, et je ne parvins pas à le comprendre, ni à m'expliquer son manque d'égoïsme. Puis, je me mis à écrire au comte, et ce fut vraiment extraordinaire que je me décidasse à le faire.

Je ne reçus pas de réponse. J'attendis une semaine, deux semaines, un mois. Alors, je fus saisie d'un accès de rage immense. Comment, on me traitait ainsi, moi, la plus belle, la plus adorée des femmes ! la beauté la plus parfaite d'un pays célèbre par ses jolies femmes ! Oui, on me traitait ainsi, il n'y avait plus à en douter, comme une de ces femmes à la douzaine, ou bien encore comme une petite ouvrière dont on a assez et dont on se débarrasse. Je pleurai, je frappai du pied, je m'arrachai les cheveux, je me jetai par terre, et j'eus des crises de nerfs.

Plus tard, cependant, lorsque je revins à moi, je me sentis complètement libre, offensée, possédée d'un désir de vengeance, mais point malheureuse. Ma première pensée fut pour Julian, et je me pris à sourire de tout mon cœur. « Tout est heureusement fini, me dis-je, ou plutôt je suis au commencement d'une nouvelle vie. » J'ai reçu une leçon pour le moins aussi salutaire au bien-être de mon âme, que ma dernière maladie grave l'a été pour mon corps. Je sentis en moi comme un printemps où tout croit et où tout fleurit ; je me sentis heureuse, pleine d'espérance et de foi dans l'avenir. C'était à lui que je devais tout cela.

Quand il revint, je tendis mes deux mains à sa rencontre, sans autre intention que celle de le remercier. À cette époque déjà, il m'était plus cher que tout au monde ; c'était le premier homme que j'estimais ; je ne pensais plus à me venger de lui ; au contraire, je cherchais son approbation, ses louanges, et j'étais prête à sacrifier ma vie pour son amour. Julian, de son côté, me fit bientôt la confidence de tous ses secrets. Il m'apportait plusieurs chapitres d'une nouvelle, des scènes d'une comédie, des canevas de romans. Il me laissait entrevoir son rare talent, alors qu'il était encore en herbe ou qu'il commençait à bourgeonner, et je compris combien son entourage bourgeois et le milieu où il vivait retardaient son développement. Il me sembla que j'étais destinée à devenir sa muse et que je n'avais été créée que pour lui. Aussi, dans le but de remplir les vides de mon éducation, je me mis à lire les classiques anglais, allemands et français, même Dante et l'Arioste. Je me mis à fréquenter le théâtre, non pour coqueter, comme je le faisais jadis, mais pour exercer mon jugement. Lorsque mes critiques, mes remarques réjouissaient Julian, lorsqu'il les approuvait, et parfois modifiait à mon idée quelqu'un de ses poèmes, je ressentais une joie, une satisfaction qui m'étaient jusqu'alors restées inconnues. Cependant, et malgré nos relations journalières, Julian ne semblait éprouver pour moi qu'une douce amitié. L'estime qu'il me témoignait entretenait ma passion, et moi, qui jusqu'alors avais reçu l'adoration de tous comme une nourriture quotidienne, je vouai à Julian une sorte de culte, sans qu'il en parût touché le moins du monde.

Il m'apporta un jour le manuscrit d'une nouvelle, ou plutôt les premiers chapitres seulement. L'idée lui en était venue un soir que nous nous étions entretenus ensemble de toutes sortes de choses.

Je lus, je m'étonnai, et je continuai ma lecture.

Il me semblait que mon cœur allait se briser de joie. Cette œuvre était-elle vraiment l'écho de ses sentiments ? Elle était claire cependant, et m'expliquait son état sans réticences. La nouvelle avait pour titre : Wanda, C'était l'histoire vivement écrite d'une femme qui, trahie par son mari et par son amant, se consacre à la délivrance de son pays, joue un grand rôle politique, et est sauvée, au moment où elle court le plus grand danger, par un jeune homme. Il le nommait Anatole, mais je le reconnus sans peine : c'était lui, c'était Julian. Comme il dépeignait son amour pour Wanda avec une touchante vérité ! Combien je fus émue par son honnête et sincère amitié pour sa fiancée, par le combat terrible qui se fit dans son cœur, par sa lutte entre son devoir et sa passion !

La nouvelle n'était pas terminée, néanmoins. La fin en était incertaine. Mais je vis que Julian luttait péniblement et honnêtement, et j'en ressentis une joie immense. J'aurais pu chanter comme une alouette dans l'air bleu. La dernière page esquissait une scène avec Wanda, dans laquelle celle-ci essaye de l'attirer à elle à toutes forces. Elle lui parle de sa passion et cherche à le convaincre. Il lutte, il succombe, enfin elle le voit parterre, à ses pieds.

Ici finissait la nouvelle.

Il succombe, puis enfin il tombe à ses pieds.

— Toi aussi, tu seras bientôt à mes pieds ! m'écriai-je, et si haut, que je tressaillis et que mes paroles résonnèrent dans la chambre.

Wanda, c'était moi, mais mon portrait m'effraya. Il n'avait vu de moi que la taille et le visage, mes yeux foncés et mes boucles sombres. Pour le reste, il s'était servi comme modèle de son idéal, une amazone en bronze froid et dur, insensible des pieds à la tête. Et cependant j'étais sûre de ma victoire. Je n'étais pas capable d'être Wanda, mais son roman m'avait trahi l'idéal qu'il rêvait, et m'indiquait ce que j'avais à faire pour ressembler à Wanda. Je me décidai à monter à cheval, bien que j'eusse une crainte profonde de ces animaux capricieux, si nerveux et dont on n'est jamais sûr ; j'appris à tirer au pistolet, bien que cela agitât ma constitution, et à fumer ; avant tout, je me mis à porter une jaquette de fourrure, la même que portait Wanda, en velours violet, garnie de petit-gris.

Jusqu'à ce jour, je n'avais guère porté de fourrures, préférant, comme les Françaises, m'envelopper de moelleux et légers cachemires. Je me hâtai de sortir de mon armoire une lourde pelisse, un manteau magnifique que j'avais eu d'un héritage. Je le jetai sur mes épaules nues et je me rendis chez les Romaschkan, qui nous avaient invités à un bal.

Sans doute, vêtue ainsi, j'allais lui rappeler vaguement son idéal. En effet, lorsque j'entrai, en laissant tomber, d'un coup d'épaules majestueux, mon manteau de zibeline, je vis Julian pâlir. Il m'en débarrassa, avec le frisson que devait éprouver chaque nouveau favori lorsque la grande Catherine le fixait de son œil profond.

— Il hésite encore, pensai-je, mais il est déjà à mes pieds.

Bientôt, l'animation devint très grande, comme cela arrive dans une soirée restreinte. Jusqu'à minuit, les salons retentirent

du bruit de la musique, du pas élégant des danseurs de mazurka, des voix et des rires. Comme d'habitude, je fus la reine de la fête ; même les vieillards aux moustaches blanches me disaient des gentillesses, et le vieux Romaschkan, qui, au coup de minuit, m'offrit son bras pour m'accompagner à table, me fit des confidences telles que je fus souvent forcée de rougir.

Un joli major, qui, depuis plusieurs heures déjà, me faisait la cour sans désemparer, prit place à côté de moi. Julian s'assit beaucoup plus loin ; il m'évitait et était très silencieux ce soir-là. On parla d'une comédie nouvelle ; chacun dit son mot, et lui, qui était le seul capable de porter un jugement définitif, lui qui, par une de ses critiques, pouvait anéantir tous ces gens qui babillaient à tort et à travers, les beaux-esprits, lui se tut. Je cherchai à rencontrer son regard, je frappai sur le bord de mon assiette avec mon couteau, car j'étais fière de lui, et j'aurais voulu régaler mon major d'une petite humiliation ; tout fut en vain.

— Dites-nous donc votre avis là-dessus ? criai-je enfin pardessus la table.

Il haussa les épaules. C'était une de ses habitudes. Tous les invités me regardèrent d'un air surpris.

Lorsque nous nous levâmes de table, mon mari, qui avait beaucoup trop bu, me cria :

— Tu vas te mettre au piano, Anna… Joue-nous… le nocturne de Chopin, — tu sais ce que j'entends ?

Je refusai.

— Songe donc… du Chopin maintenant ! — cela ennuierait la société.

Mon mari me poussa grossièrement, et me dit d'une voix rude :

— Pas d'histoires… joue ; je le veux !

— Jouez, je vous en prie, dit Julian en me conduisant au piano.

— Oui, puisque vous le désirez, dis-je doucement.

Je m'assis au piano d'un air résigné, et je me mis à jouer, au milieu des acclamations de la compagnie et des commandements de mon mari, que son ivresse mettait hors de lui. Ce fut un pénible moment ! Julian me délivra de ce supplice, en donnant le signal d'une danse française.

C'était la première fois que nous dansions ensemble.

Julian était distrait, maladroit. Il faisait à chaque instant des fautes qui dérangeaient tout le quadrille.

Ma toilette était ravissante. Je me sentais bien mise, très décolletée, et plus séduisante que je ne l'avais encore été. Aussi n'en voulais-je pas à Julian de son trouble ; au contraire, il m'intéressait. J'avais pitié de cet homme ; il supportait contre ses principes un rude combat, et je le sentais près de tomber.

Àce moment, je me rappelai Wanda lorsqu'elle apparaît à son amant à l'improviste, et qu'elle lui avoue son amour librement. Et, poussée par une impulsion étrange, je dis à Julian durant le dernier tour, lorsque je pris son bras pour la promenade :

— Savez-vous ce que votre père m'a dit aujourd'hui ?

Le sang me monta aux joues.

— Probablement… selon son habitude… quelque chose de très libre, s'écria Julian.

— Non. Je lui en suis très obligée.

— Qu'est-ce que ça peut être ?

— Il m'a dit… — Je dus reprendre haleine avant de terminer la phrase. — Julian est amoureux de vous : peut-être arriverez-vous à le séduire. Savez-vous qu'aucune femme n'a réussi à se faire aimer de lui ?

Julian ne répondit rien, et baissa la tête. Mais il rougit vivement, avec un grand embarras. Je sus à quoi m'en tenir dès ce moment. Ma tête se perdit, et je le regardai avec amour.

— Est-ce vrai, dites, que vous êtes amoureux de moi ?

— Je ne sais pas, balbutia Julian.

— Mais moi, je le sais. Nierez-vous que vous avez été saisi d'un frisson lorsque vous m'avez débarrassée de mon manteau ?

Il pâlit jusqu'aux lèvres.

— Je ne mentirai pas, dit-il, mais, puisque vous le savez si bien, pourquoi m'interrogez-vous ?

Àce moment, le fatal major nous rejoignit. Je pressai vivement sur mon cœur la main de Julian, et je quittai son bras.

— Il faut que je vous parle ce soir encore, lui dis-je à voix basse.

Il s'inclina.

Les premiers accords d'une valse résonnèrent. Le major vint m'engager, je le suivis. Tandis que je voltigeais avec lui à travers la salle, ce n'était que mon corps qu'il tenait pressé contre le sien. Mon âme rêvait un doux rêve ; il me semblait que deux longues ailes blanches me croissaient, comme celles des chérubins, et m'enlevaient au ciel, alors que je tenais dans mes bras l'homme le plus noble et le meilleur qui ait jamais vécu ; c'est ainsi que les flots de la passion me forçaient d'avancer avec lui ; et nous ne savions où nous allions, ni l'un ni l'autre.

Elle s'arrêta. Le canari avait gazouillé faiblement.

— À ce bal, continua M de Kossow, se trouvait une ravissante jeune fille de seize ans, la fille d'un propriétaire des environs. Elle avait été élevée à Lwow, chez sa tante ; elle avait connu Julian deux ans auparavant, alors qu'elle jouait encore à la poupée et ne lisait guère de romans. Maintenant, elle était de retour chez son père ; on lui faisait voir le monde. Julian n'avait jamais fait attention à elle, bien qu'il fréquentât souvent la maison de la tante où elle avait vécu.

Le hasard voulut qu'ils se rencontrassent tous deux dans l'embrasure d'une fenêtre, tandis que les couples tourbillonnaient autour d'eux et que mon danseur me reconduisait tout près dans un fauteuil. Un mince rideau nous séparait. J'entendis ce que la naïve enfant disait à Julian. Elle lui ouvrait son cœur avec confiance, lui racontant ses impressions, avec un franc sourire. Elle s'arrêtait parfois, comme si un aveu lui brûlait les lèvres, et elle baissait la tête.

— Et vous ne m'avez pas regardée une seule fois, dit-elle enfin. Je le comprends. Que suis-je à vos yeux, moi, une petite fille insi-

gnifiante ; vous un écrivain en renom, un homme de génie ? Mais si vous saviez comme je me suis réjouie de vous retrouver ici ! Vous avez été mon idéal ; je puis bien vous l'avouer maintenant : lorsque vous rendiez visite à ma tante et que je portais des robes courtes et de longues tresses, comme je vous aimais alors, et comme j'écoutais avidement tout ce que vous racontiez ! Vos paroles avaient pour moi quelque chose de sacré, et j'y rêvais ensuite pendant des journées entières.

La colère m'étranglait. Je me levai et j'appelai Julian.

— J'ai entendu ce que vous a dit cette jeune fille, commençai-je toute frémissante.

— N'est-ce pas ? vous ne seriez pas capable de parler ainsi, vous ; vous ne sauriez jamais donner libre cours à vos sentiments comme cette enfant ? répliqua-t-il d'une voix aigre.

— Pourquoi pas ? m'écriai-je avec une sorte de violence.

Je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien ; il se tenait devant moi, tout pâle des tourments que je lui faisais endurer, sans le vouloir, hélas !

— Parce que vous êtes incapable d'éprouver des sentiments purs, répondit-il d'une voix dure. Pour vous, l'amour est un amusement comme un autre. Vous voulez plaire, vous voulez vous faire aimer, vous voulez vous faire adorer, mais sans vous donner. Or, l'amour vrai ne prend jamais garde à ce qu'il reçoit. Il se donne, parce qu'il lui est impossible de faire autrement.

— Qu'avez-vous dit ? m'écriai-je en fondant en larmes. Ne voyez-vous pas que je vous aime ?

Àce moment, tout eut le vertige à mes yeux. Le lustre s'éteignit, mes oreilles se remplirent d'eau, comme les oreilles d'un noyé, je tendis instinctivement mes mains à Julian en poussant un cri, et je tombai. Je m'évanouis.

Toute la salle s'alarma. Julian m'apporta de l'eau, tandis que mon mari et quelques dames me venaient en aide. Je revins lentement à moi. Mon premier regard fut pour Julian, qui était penché anxieusement vers moi. Sans me rendre compte, de l'endroit où j'étais, de ce que je faisais, je passai ma main sur son front, doucement.

Lorsque je repris mes couleurs, tout le monde se remit à danser.

Je restai dans mon fauteuil, enveloppée dans un châle. Je regardai en souriant le gai tourbillon ; Julian, assis à mes côtés, tint ma main serrée dans les siennes jusqu'au matin.

Mde Kossow s'arrêta. Pendant son récit, la nuit était tombée. Tout était sombre.

— Cette obscurité me fait mal, murmura-t-elle. Me voyez-vous ? Moi, je ne vous vois plus, et il me semble que les fantômes du passé se rassemblent auprès de moi et me font des signes de leurs mains blanches. De la lumière ! de la lumière !

La porte s'ouvrit. Un rayon pâle s'étendit sur le parquet jusqu'à ses pieds.

— De la lumière, du thé, des cigarettes ! dit-elle d'une voix brève.

Une longue pause suivit. J'entendais la respiration calme et profonde de M de Kossow. Enfin, un vieux domestique, aux sourcils blancs et emmêlés comme du chanvre frais, entra, et posa sur la table des candélabres d'argent repoussé, noircis par le temps, un service à thé, une petite boîte de cigarettes fabriquées à Pétersbourg, « Pheresli très-fort », et un majestueux samovar, une véritable petite usine au goulot fumant.

La vive lumière réveilla l'oiseau dans le corsage de sa maîtresse. Il se débattit violemment, avec un cri de colère. Elle ouvrit d'un mouvement brusque sa kasabaïka, et le laissa tomber sur ses genoux. Il vola, à moitié endormi, sur la table, secoua la tête, étira ses ailes d'or et les lissa, avec ses petits pieds ; lorsqu'il vit M de Kossow placer un morceau de sucre entre ses lèvres, il termina rapidement sa toilette, puis voltigea, et s'assit sur son épaule, d'où il becqueta avidement le brin de sucre, entre les lèvres roses de la jolie femme.

Quand elle se mit en devoir de servir le thé, il s'envola dans son petit ermitage de verdure, et commença un concert, de sa voix claire et retentissante.

Mde Kossow me tendit les cigarettes et en alluma une pour elle. Elle reprit son récit, au bout d'un moment, avec une sorte de gaieté, en suivant de l'œil les capricieuses arabesques de la fumée bleue dans l'air, et en avalant de temps à autre une gorgée de thé chaud et aromatisé.

— Vous allez voir maintenant combien je diffère des deux Sémiramis, de celle de l'Asie pour le moins autant que de celle du Nord. Oh ! je ne suis qu'une femme faible et méprisable.

Lorsque Julian, le lendemain du bal, vint me voir et voulut m'embrasser, je fis deux pas en arrière et je rétractai solennellement l'aveu que je lui avais fait ; je parlai de mon devoir, de mon amour pour mes enfants, des dangers de la passion !

Julian eut un sourire amer.

— À quoi tout cela conduira-t-il ? continuai-je. Je ne consentirai jamais à quitter ma maison, mon époux, mes enfants. Et pouvez-vous m'aimer dans les circonstances où nous sommes ? Non, certes !

— Qu'est-ce que toutes ces phrases signifient ? repartit Julian froidement. Ma mère avait raison lorsqu'elle vous qualifia de « madrée coquette ». Oui, vous n'êtes que cela, une coquette, une misérable coquette, sans cœur ni âme.

Grand Dieu ! je vous jure, ma cruauté n'était que la plus méprisable des faiblesses.

— Maudissez-moi ! m'écriai-je, je ne suis pas digne de vous !

Je lui avouai tout alors : les rapports honteux que j'avais eus avec le frère de mon mari, les humiliations, les souffrances que je m'étais imposées. Il lut au plus profond de mon âme, et il se couvrit le visage de ses deux mains sans parler.

— Et quant à ce qui concerne mon mari, dis-je pour terminer, ai-je le droit de l'abandonner ? N'est-ce pas assez de l'avoir trompé si longtemps, lui qui m'aime d'une affection si sincère, si fidèle, lui si honnête ?

Julian m'interrompit par un bruyant éclat de rire.

— Qu'avez-vous donc ? qu'y a-t-il ? demandai-je, très vexée.

— Ah ! rien ! cela se rapporte à la fidélité et à l'honnêteté de votre mari.

Il se remit à rire.

Je pâlis.

— Vous croyez ? murmurai-je.

— Je ne crois rien du tout, dit Julian avec mépris. Je sais que votre mari est l'amant de la petite Kaminska, vous savez, cette actrice blonde du Théâtre-Polonais. J'ai vu un cachemire splendide qu'il lui a donné, des boucles d'oreilles…

Je me jetai sur le divan, où je sanglotai à tout rompre.

— Oh ! de ravissantes boucles d'oreilles, continua Julian avec un grand sang-froid. Je crois que c'étaient des turquoises, c'est-à-dire… non, non, des saphirs.

— Pitié ! m'écriai-je, ayez donc pitié !

Bien que je n'eusse jamais aimé mon mari et que je l'eusse trahi et trompé de mille manières, je me sentis envahie par la plus dévorante jalousie dès que je sus qu'il m'était infidèle ; j'oubliai mes propres fautes, et je l'accusai avec véhémence en pleurant et en me tordant les mains.

— Et vous ignorez, continua Julian avec calme, que vous n'êtes que sa sultane favorite. Il en a une foule d'autres, — tout un harem…

— Oh ! vous êtes un démon ! criai-je affolée.

— Mais peut-être m'accuserez-vous de calomnier votre mari par égoïsme, continua Julian en s'apprêtant à sortir. Demandez à

qui vous voudrez, toute la ville peut vous renseigner.

Il quitta la chambre, me laissant en larmes, étendue sur le canapé.

J'attendis Julian quelques jours de suite, en proie à la fièvre. Puis je lui écrivis de venir me voir s'il éprouvait pour moi un peu de pitié. C'est à ce point que l'amour vrai, que la passion m'avaient anéantie.

Il vint.

Je n'osai le regarder en face.

— Je vous remercie, dis-je. Je suis heureuse de ce que vous êtes venu, mais, je vous en prie, ménagez-moi, non par amour, certes, mais par pitié. Je n'ai plus de force, plus de foi, plus d'espérance.

Julian alla vers la fenêtre et regarda au dehors, dans la nuit pleine d'étoiles. Il me fut facile alors d'examiner son visage de profil, sans qu'il s'en aperçût. Oh ! comme le chagrin l'avait transformé ! Comme il était livide et maigre ! Pour m'approcher de lui, je me glissai doucement vers le piano, et je promenai mes doigts sur les touches. Puis je m'assis sur un petit fauteuil bas, devant l'instrument, et je commençai à jouer du Chopin. Vous savez ? un de ces nocturnes à la mélodie pénétrante. Julian s'était retourné vers moi.

Je lui tournais le dos, et je restais là, immobile, l'électrisant par des flots de symphonie, retenant mon haleine.

Quand le dernier accord eut résonné, je me levai. Une force inconnue m'attirait vers lui. J'essayai d'y résister. Nous restâmes

quelques minutes debout, en face l'un de l'autre, confondant nos regards et nos pensées. Tout d'un coup, je ne sais comment, je me trouvai dans ses bras, attachant ardemment mes lèvres sur les siennes.

Nous passâmes un moment ainsi, aveuglés par notre félicité.

Mde Kossow baissa doucement la tête sur sa poitrine et se tut. Deux grosses larmes perlaient à ses paupières molles et soyeuses.

Je ne la dérangeai pas. Un calme solennel nous entourait. Je me sentais ému, moi aussi. Et il me semblait voir tourbillonner à mes yeux, comme dans une vision, mes rêves détruits et mes illusions éteintes…

— Et vous vous plaignez de votre destinée ! dis-je après une longue pause. N'étiez-vous pas heureuse alors ? Ou bien croyez-vous que le bonheur a quelque chose de terrestre, que c'est un sentiment, une jouissance produite par la nature ? Non, certes. Le bonheur est un éclair sacré, un rayon qui tombe et remplit un instant notre âme, une révélation.

— Une pensée, répéta la pauvre femme.

— Un de ces instants de félicité ne suffit-il pas à racheter les souffrances de toute une vie ?

— Hélas ! que nous en reste-t-il ?

— Le souvenir.

— Oui, vous avez raison, le souvenir.

Elle se remit à réfléchir, promenant au hasard ses longs doigts blancs dans la fourrure de sa jaquette. Tout à coup, elle s'aperçut

que je n'avais plus de thé. Elle remplit ma tasse avec rapidité, puis elle alluma une cigarette à la flamme de la bougie, et me regarda.

— Où en étions-nous ?

— Au moment où vous étiez heureuse.

— À propos, ne vous imaginez pas que la félicité de cet instant fût complète, dit subitement M de Kossow avec un ravissant sourire. Et n'oubliez pas que Julian était un don Quichotte dans toute l'acception du mot. Non. Son bonheur, à lui, consistait à rester à mes genoux, dévorant mes mains de baisers, pas davantage. Il ne demandait de moi que mon cœur, mes pensées et ne songeait nullement à trahir mon mari ou sa fiancée. Des mois s'écoulèrent sans qu'il eût émis le désir de me conquérir tout entière. Je l'aimais. Il n'en demandait pas davantage. Nous nous conduisions en vrais enfants, du reste. Nous plaisantions, nous riions, nous nous disputions, et nous nous boudions pour nous réconcilier ensuite solennellement. Et si par hasard mes baisers lui faisaient tourner la tête, il était effrayé et retenu par ma beauté, tout comme moi j'étais souvent intimidée par la supériorité de son caractère ; vraiment ! car il tremblait lorsque ma main l'effleurait. Et de cette manière, nous nous agacions l'un l'autre, moi par ma beauté et ma coquetterie, lui par son innocence et sa candeur.

Mon mari, grâce à la nomination de mon père, était réintégré dans ses fonctions.

L'été arriva. Nous nous rendîmes aux eaux comme d'habitude. La séparation agrandit la passion de Julian ; son imagination s'enflamma durant mon absence. Il m'écrivit des lettres ardentes,

et, quand je me rendis à Lwow, au bout de quelques semaines, pour y faire des achats, il faillit me serrer dans ses bras en présence de sa mère. Celle-ci, de son côté, se montra plus aimable que jamais. Elle m'invita à demeurer auprès d'elle, ce que j'acceptai de bien bon cœur.

Le soir, lorsque toutes mes emplettes furent terminées, je retournai chez les Romaschkan. Julian nous conduisit, pour la première fois, dans son cabinet de travail. Je demeurai presque intimidée devant les rayons de la haute bibliothèque, les grands bustes de marbre de Virgile et de Socrate, une mignonne petite tête de mort en ivoire, dont le fini étonnait, et un grand sablier ; mais mon sérieux se changea en une folle gaieté lorsque j'aperçus, parmi de ravissants bibelots pompéiens, une curieuse collection de petits hommes et de chevaux découpés dans du papier. La fiancée de Julian, Élisa, m'expliqua ce qu'ils signifiaient.

— C'est notre ménage futur, dit-elle joyeusement. Ça, c'est Julian, ça, c'est moi ; ça… — Elle hésita et devint toute rouge, car autour de la table se dressait toute une petite famille en carton. — Et voilà nos chevaux ! s'écria-t-elle vivement ; il y en a de toutes les dimensions. Et, maintenant, je vais vous découper, vous, avec votre fauteuil et votre cheval.

Elle prit des ciseaux et se mit à l'œuvre. Et nous rîmes aux larmes de mon nez grec, de ma silhouette de papier et de mon coursier, qu'elle n'avait pas fait plus gros qu'un bichon.

Un peu plus tard, quelques jolies jeunes filles et des amis de Julian étant réunis à part, Élisa pria celui-ci d'aller chercher un portefeuille contenant de grandes photographies qui reproduisaient les principaux chefs-d'œuvre des musées de Dresde et de

Vienne. Julian nous montra tout d'abord la « Sainte Nuit » du Corrège, puis « Une Marchande de soieries en Hollande », enfin la célèbre « Vénus couchée », du Titien. Je rougis jusqu'aux oreilles.

— Comment pouvez-vous nous montrer de pareilles choses ? balbutiai-je très embarrassée.

— Quoi ! ce portrait superbe vous blesse ? me dit Julian avec un sourire.

— Il blesse ma pudeur, répondis-je.

— Alors, c'est que votre pudeur n'est pas saine, s'écria Julian, dont le visage s'était revêtu d'un masque glacial. La beauté nue ne doit pas blesser, car elle n'est jamais immorale ou inconvenante. Ce qui est indécent, c'est le demi-nu ; tenez, par exemple, cette image. — Il me tendit le célèbre portrait d'Hélène Forman. — Voilà qui est immoral, et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que cela n'a été rendu tel que par un acte de pruderie. Savez-vous comment ? Le peintre d'abord, selon son intention, nous montra la belle femme nue, sortant du bain ; mais, depuis que Marie-Thérèse, la créatrice des « commissions de chasteté » et la mère de dix-neuf superbes enfants, scandalisée à la vue du portrait, fit peindre, sur les formes irréprochables et la chair rose de la femme de Rubens, un manteau de fourrures, la physionomie changea du tout au tout. La chaste et belle Forman est transformée en une cruelle coquette ; elle laisse tomber à demi un manteau qui servirait à la cacher tout entière, de manière à ce que la peau éblouissante soit relevée par le noir des fourrures. Elle veut être vue et elle veut plaire, et c'est ce qui rend le portrait indécent.

Je ne trouvai pas de réponse. Hélas ! me dis-je, entre nous il y a un gouffre béant. Mon amour parviendra-t-il à le combler ?

Julian parla peu le reste de la soirée, et se montra de très mauvaise humeur, surtout à mon égard.

Tandis que les invités s'en allaient accompagnés par Élisa et M de Romaschkan, je demeurai seule avec Julian, dans sa chambre. Je m'empressai de prendre sa tête entre mes deux bras, sur mon cœur, et de lui demander ce qu'il avait.

— Je suis triste, répondit-il, parce qu'un éclair inattendu m'a fait voir en vous ; j'ai regardé au fond de votre cœur. Oh ! comme la vie vous a gâtée, pauvre femme, et comme Élisa m'a paru radieuse et chaste dans ce moment-là !

— Je changerai, lui dis-je d'une voix douce, et par vous. Mais, je vous en conjure, ne m'abandonnez pas.

Julian me serra fiévreusement contre sa poitrine.

— Vous avez raison, dis-je, la tête appuyée contre son cœur : Élisa est un ange, comparée à moi ; sa bonté sans bornes, son peu de défiance me font mal souvent. J'ai honte en sa présence, parfois, quand je songe à sa candeur, à ses plans d'avenir. Hélas ! dans quelque temps sa petite famille de papier, ses chevaux, ne seront plus que le souvenir d'un rêve.

— Qu'entendez-vous par là ? répondit Julian, qui ne parut pas me comprendre.

Un frisson glacial me saisit et me courut par tous les membres. Comment ! Julian était honnête au point de n'avoir pas seulement le désir de me posséder ! Et il y renonçait sans

peine, sans luttes, se considérant lié pour la vie à Élisa. Une chose encore me serra le cœur et me l'écrasa comme sous un bloc de marbre : je devinai, avec cet instinct particulier qui ne nous trompe jamais, nous autres femmes, que son âme et sa personne étaient absorbées par Élisa et que moi je n'occupais que son imagination. Jusqu'à ce jour, Élisa m'avait inspiré de la compassion. Dès lors je la considérai avec envie ; elle me parut redoutable, et je me pris à la haïr : c'était une rivale.

Elle rentra. Il se faisait tard. Nous nous souhaitâmes une bonne nuit.

La distribution singulière des chambres dans la maison des Romaschkan — une collection choisie des originaux les plus intéressants que j'aie jamais vus — plaçait la chambre à coucher d'Élisa dans le voisinage immédiat de celle de son fiancé. Cela peut paraître invraisemblable, et c'est pourtant fort naturel. M de Romaschkan connaissait son fils et son honnêteté à toute épreuve. De cette manière, et comme je partageais la chambre d'Élisa, je me vis obligée de dormir près, tout près de lui. Une mince cloison nous permettait de nous entendre respirer, et cependant nous étions séparés par un monde.

Élisa tendit sa main à Julian, qui déposa un baiser sur le front de sa fiancée. À ce moment, je ressentis au cœur une piqûre profonde et douloureuse. Ensuite, il prit ma main et la porta respectueusement à ses lèvres. Nous fermâmes la porte qui nous séparait. Élisa en poussa les verrous avec la plus grande précaution, afin que Julian n'en entendît rien.

— Cela lui ferait de la peine, chuchota-t-elle ; moi, je ne ferme jamais ; sa présence est, au contraire, pour moi comme celle d'un

ange protecteur.

Tout d'abord, cette situation extraordinaire me fit peur. Puis je me réjouis du fond de mon âme, à la pensée des tortures que Julian endurerait sûrement durant cette nuit-là. Il me semblait que tout son être serait labouré comme un champ sous les entailles de la charrue : de profonds sillons déchireraient son âme, où seraient semés la passion et le désir. Lorsque nous eûmes éteint les bougies, je me figurai le voir à genoux, près de la porte, pressant son front brûlant sur le parquet, épiant mon souffle, surveillant mon sommeil. Cette pensée me tourmentait et me rendait heureuse.

— J'aimerais bien savoir ce que fait Julian, dis-je tout bas à Élisa.

— Julian ? il y a longtemps qu'il est endormi, répondit-elle avec un léger rire.

— C'est impossible. Il n'y a pas dix minutes que nous l'avons quitté.

— Cependant, je parie qu'il dort, repartit Élisa d'une voix ferme.

Je m'assis sur mon lit, droite, ne pouvant le croire.

— Nous allons voir.

Élisa se leva, tourna la clé avec mille précautions et entrebâilla la porte sans bruit. La chambre était dans l'obscurité complète. Nous nous approchâmes du lit de Julian. Et vraiment, il y dormait sur le dos, les bras croisés. On voyait sa poitrine se soulever régulièrement. Je le regardai, pétrifiée à la fois et ravie : ce doit

être ainsi que Psyché surveille le sommeil de l'Amour. Nous rentrâmes doucement dans notre chambre, je me jetai sur ma couche, fiévreuse, mordue au cœur par le doute, et je rêvai une vengeance.

Il faut qu'il m'appartienne, me dis-je. Oui, il le faut, et je lui couperai l'une après l'autre ses fières boucles de Samson ; oui, et sans pardon cette fois. Il m'appartiendra à moi seule, il m'adorera, il sera ma chose, et une fois que j'aurai réussi à poser mon pied sur sa nuque, il en sentira la pression, je le jure, aussi vrai que je suis belle et qu'il n'a pas plus d'âme qu'un morceau de bois.

Le jour suivant, je retournai à la maison. Julian recommença à m'écrire des épîtres enthousiastes. Je ne lui répondis pas une ligne. Deux mois s'écoulèrent de la sorte.

J'avais eu soin, cependant, de lui faire envoyer à temps par mon mari une invitation à un grand bal qui devait avoir lieu dans notre ville d'eaux. Et il arriva.

Je courus à sa rencontre, toute rayonnante, et je lui tendis les deux mains en le saluant.

Nous restâmes un instant sans témoins. Je l'attirai à moi et je l'embrassai.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ? me demanda-t-il d'une voix altérée.

— J'ai eu le temps de réfléchir, lui répondis-je. Et je ne veux pas charger ma conscience de la responsabilité de votre séparation d'avec Élisa. Vous pouvez vous imaginer combien j'ai souffert. Du reste, ça ne regarde personne.

L'arrivée de mon mari interrompit notre tête-à-tête. Julian nous avait amené un de ses amis, Paul de Turkul, un jeune homme charmant, dont j'avais fait la connaissance chez les Romaschkan. Je comptais sur lui pour m'aider dans mon projet. Il était spirituel, aimable, et avait un noble cœur ; mais, comme il était très jeune, il s'avançait dans le monde avec des bottes de sept lieues. Un mélange incroyable de bonté, de rudesse, d'égoïsme et d'immense générosité, que ce garçon. Pour quelqu'un qu'il honorait de son affection — et il en honorait très peu de gens — il était prêt à tout, il eût bravé l'eau et le feu. Fils d'un général et d'une mère nerveuse et aristocratique, il avait dû renoncer à sa vocation pour la carrière dramatique, où il aurait, du reste, montré un talent réel. Maintenant, sans le savoir, il jouait la comédie à travers la vie, et malheur à ceux à qui son imagination distribuait des rôles imaginaires ! Si ma liaison avec Julian ne finit pas par un drame, avec poison et coups de poignard, ce n'est pas à lui, certes, que nous le devons.

Julian ne me revit que dans la salle de bal. La salle était toute brillante de lustres et de femmes parées des plus beaux ornements. J'entrai, — j'avais tout calculé d'avance, — vêtue simplement, et comme une créature appartenant à un monde inconnu. Je portais une longue robe d'une pâleur laiteuse, aux plis tombants ; mes cheveux dénoués se répandaient sur mes épaules, entrelacés de larges fleurs blanches qui formaient un diadème sur ma tête.

— Vous n'êtes pas une femme, s'écria Julian en m'apercevant, vous êtes une maja !

— Je ne vous comprends pas, lui dis-je d'un ton glacial.

— Ce sont de ravissants êtres aériens qui habitent les lierres de la montagne. Leurs corps sont comme revêtus de blanches mousselines. Ils bâtissent des ponts d'argent sur un lac, d'une rive à l'autre. Puis ils se baignent dans ses ondes, se couronnent de fleurs et tourbillonnent au clair de la lune. Ils séduisent les humains, mais ils ne leur font aucun mal ; oh ! non, ils sont timides et doux. Seulement, dans leurs yeux qui brillent comme des étincelles, il n'y a pas d'expression, de sentiment.

— Croyez-vous ? dis-je d'un air digne. Dans ce cas, prenez garde de vous laisser séduire !

Je lui tournai le dos brusquement. Bien plus, lorsqu'il vint m'engager pour un quadrille, j'avais déjà, intentionnellement, disposé de toutes les danses. Il se retira sans parler dans un coin de la salle et resta là, la moitié de la nuit, songeur et me fixant de ses yeux tristes.

Je feignis de ne pas le remarquer. Je voltigeai à travers la salle avec un tel entrain, que les boucles de mes cheveux fouettaient ma nuque. Je ris beaucoup aussi avec mes danseurs, et me montrai très animée.

Je m'emparai de Turkul, qui me semblait de plus en plus le Sancho Pança de mon chevalier errant, et je lui confiai tous mes secrets et toutes mes appréhensions. Ma confiance lui monta à la tête comme une bouteille de champagne, et je le trouvai prêt à tout, surtout si je lui donnais un bon rôle.

Lorsque j'eus torturé Julian jusqu'au matin, je changeai de tactique. Une valse vint, où les dames avaient leurs cavaliers à choisir.

— Vous avez trouvé que ce n'était pas la peine de danser avec moi ? dis-je fièrement.

— Je me suis présenté trop tard, balbutia-t-il.

— C'est juste… répliquai-je d'un air dédaigneux. Et maintenant, c'est à mon tour de choisir, et je vous choisis.

Julian passa le bras autour de ma taille.

— N'avez-vous pas peur de moi ? murmurai-je.

— Pourquoi ?

— N'avez-vous pas peur que je vous fasse mourir en dansant ? dis-je, la main posée sur son épaule.

— Vous êtes une maja, s'écria-t-il, et non une willis !

Nous tourbillonnâmes ; ma poitrine était serrée contre la sienne ; mon souffle ardent, mes cheveux épars effleuraient ses joues. Quand nous nous arrêtâmes, il était étourdi.

— Va maintenant, et dors paisible, me dis-je avec un méchant sourire, en le suivant du regard.

Il passait la nuit à l'hôtel, dans la même chambre que Turkul.

— À propos ! commença ce dernier, le matin suivant, lorsque le soleil les réveilla. Sais-tu que je t'envie cette femme ?

— Quelle femme ? demanda Julian.

— Elle m'a tout raconté, continua Turkul.

— Elle t'a dit… s'écria Julian indigné.

— Comment le saurais-je sans cela ? repartit Turkul. Elle doit, du reste, en amour, être un vrai vampire.

— C'est possible.

— Comment, c'est possible ! On dirait que tu ne la connais pas.

— Non, je ne la connais pas !

— Elle, du moins, a déjà planté le drapeau blanc sur la forteresse prise, dit Turkul. Que dis-tu de cela, vertueux don Juan ?

— Moi ! — Julian se mit à rire. — Me croiras-tu, dis, si je te jure que je ne connais l'amour, et ses joies, et ses ivresses, que par les livres ?

Turkul s'élança hors de son lit et regarda son ami des pieds à la tête, comme s'il se fût agi d'un animal inconnu.

— Ah ! s'écria-t-il, je comprends maintenant ! Dans ce cas, je te conseille de jeter aujourd'hui même tes principes dans le premier fossé venu ; sans cela, tu perdras cette femme.

— Je la perdrai parce que ?... balbutia Julian, rouge de honte.

— Eh ! naturellement.

— Et tu trouves cela naturel, toi ! s'écria Julian. J'ai cru que...

— Quoi donc ? répondit Turkul très calme. Il est possible que tes poètes hallucinés le prétendent, ou bien, peut-être, n'aimes-tu pas M de Kossow ?

— Moi, je l'aime plus que ma vie.

Julian, cependant, était hors de lui. Il trouvait indigne que j'aie initié un tiers à notre secret, fût-ce son plus fidèle, son plus cher ami. Je lui apparus comme une femme du monde équivoque. De plus, il se défendait contre la faute qu'on voulait lui faire commettre. Ses sentiments se révoltaient à l'idée d'abandonner sa fiancée. Il voulait me posséder sans perdre Élisa ; il voulait être heureux et rester honnête ; mais je lui avais ravi sa force : boucle après boucle, sa chevelure était tombée de son front sous mes ciseaux. Il était faible. J'aurais pu le lier avec les fils d'une toile d'araignée.

Lorsque je le revis, il était tout autre. Il ne m'était plus nécessaire de l'envelopper dans mes lacs. Ce fut lui qui s'empara de moi, comme un janissaire qui emporte son butin à la queue de son coursier. Sa passion éclatait avec la furie d'un élément déchaîné, et menaçait de briser les digues que la morale lui avait imposées jusqu'alors. Et maintenant que je me sentais emportée dans un tourbillon, que le terrain manquait sous mes pieds, et qu'on m'enlevait à des hauteurs vertigineuses, une angoisse immense me saisit ; j'eus peur de cette force de la nature que mes coquetteries avaient éveillée et que je ne pouvais plus maîtriser ; je me vis, dans ses bras, planant au-dessus d'un abîme, j'étais inquiète, je ne m'appartenais plus, et je me laissais aller, avec un frisson d'extase.

— Tu es à moi, dit-il d'un air sombre. Tu seras à moi… aujourd'hui, sans retard.

Il me disait pour la première fois « tu ».

— Oui, certes, à toi pour toujours, murmurai-je. Je t'appartiens depuis de longs mois déjà ; je me considère comme ta pos-

session ; mais toi, tu m'as laissée errer sur ta route, comme un objet sans valeur.

— Et…

Il baissa la tête.

— Pas ici, à Lwow.

— Mais comment…

Il hésita, et me regarda d'un air candide. Je me mis à rire. Il comprit enfin, ce morceau de bois. Et il ne retourna pas à la maison. Il laissa repartir Turkul et resta plusieurs semaines auprès de moi. Comme cela, j'eus le temps et l'occasion de m'emparer entièrement de son imagination poétique. Tous les matins, je sautais en selle et je partais à cheval, escortée de Julian, à travers bois. Et lorsque nous étions bien loin, dans la verdure, que nous n'avions plus à craindre d'autres regards curieux que ceux d'un pic, tout au plus, qui sautillait aplati contre le tronc d'un arbre, nous mettions nos chevaux au pas, et il passait son bras autour de ma taille. Je me mis aussi à fumer, pour lui faire plaisir, à tirer à la cible, et même je lui demandai de m'apprendre à faire des armes lorsque nous serions à Lemberg. Comme vous le voyez, j'approchais rapidement de mon but. Toutefois, Wanda était loin d'être complète : il faisait trop chaud pour que je me vêtisse de fourrures.

Mon pauvre ami nageait dans une mer d'enthousiasme. Lui qui avait craint le monde autrefois, qui, en société, se conduisait gauchement, qui fuyait la foule, était devenu le héros de notre ville d'eaux. C'était lui qui organisait les soirées, les excursions, les petites représentations théâtrales, les danses en plein air.

Tout le monde, surtout les femmes, en était ravi, et il n'y avait rien d'étonnant, l'homme le plus spirituel de la société étant à la fois le plus aimable et le plus gai.

Deux dames, surtout, l'épouse du général comte Mnicheck, une femme un peu mûre, mais belle encore et intéressante, et une juive polonaise de Cracovie, la plus belle personne après moi, firent de vains efforts pour le rendre amoureux d'elles.

Il venait, au milieu du tourbillon des plaisirs où nous vivions, de terminer sa nouvelle. Il nous la lut. Anatole était vaincu : il aimait Wanda ; il lui avait fait l'aveu de sa passion, humblement et comme un pénitent devant une image sainte.

Mon triomphe était assuré.

On ne parlait dans la ville que du jeune poète et de son talent. On louait son amabilité et ses bonnes manières.

Wanda parut dans un grand journal et eut un immense succès. Des offres brillantes furent faites à Julian. L'argent arriva à foison. Ce qu'il y eut de drôle, ce fut la façon dont Julian sut évincer en un clin d'œil tous mes adorateurs. Comme dit Sancho Pança en parlant de son maître, il se jetait, pour un oui ou pour un non, sur des centaines d'individus plus forts que lui, comme un gamin gourmand qui se jette sur un cornet de dattes. Il était très fort à l'épée ; de plus, il se mit à s'exercer chaque jour au pistolet. Vous jugez si chacun se retira. Non point par lâcheté. Plus d'un héros prêt à mourir bravement sur le champ de bataille y regarde à deux fois avant de se faire brûler la cervelle pour une femme galante. Comme Julian cherchait querelle à chacun et provoquait tous ceux qui ne s'en tenaient pas à me saluer tout simplement,

on se mit à l'éviter, on lui présenta des excuses pour des offenses imaginaires, enfin on nous délaissa tout à fait.

Le jour où Julian repartit pour Lwow eut lieu une scène que je n'oublierai pas. Nous déjeunions en compagnie, dehors, sur la pelouse, lorsqu'une pluie d'orage tomba subitement, et nous dûmes nous réfugier en courant sous une vérandah. Il s'y trouvait une Hébé en pierre dont toute la toilette consistait en un diadème. Jamais la nudité de cette copie d'un antique superbe n'avait offusqué personne.

Les enfants jouaient à ses pieds. Sur les bancs qui l'entouraient, étaient tricotés les bas les plus vertueux qu'on puisse rêver.

Un jeune officier malicieux eut l'idée d'étendre sur les épaules de cette Hébé la mantille d'une dame, qui était mouillée ! Aussitôt, toute la société poussa les hauts cris, une jeune fille se voila la face ; l'épouse du général prit son lorgnon et le laissa retomber en s'écriant : « Fi donc ! » Tout ne rentra dans l'ordre que lorsque la mantille fut enlevée. Julian me regarda. Je lui fis signe de la tête. Nous nous étions compris.

Mde Kossow secoua légèrement la cendre de son cigare.

— La chute des feuilles, qui jusque-là m'avait toujours attristée, continua-t-elle au bout d'un moment, me remplit cette fois d'une douce joie. Il me semblait que tout bourgeonnait autour de moi, pour l'épanouissement de mon bonheur. Avant de repartir pour Lwow, avant que Julian lâchât la bride à sa passion qui grandissait de jour en jour, il eut une explication avec sa fiancée, et lui rendit sa parole avec une franchise digne de son grand caractère.

Quant à moi, j'étais tellement habituée à tromper mon mari, je trouvais cela si naturel, qu'il ne me vint même pas à l'idée de comparer sa conduite avec la mienne et d'en rougir.

Mais attendez : vous lirez cela vous-même dans son journal, je ne peux lire ces passages sans que les larmes me montent aux yeux, bien que je les sache presque par cœur.

Mde Kossow se leva, prit sur sa toilette le coffret noir, et en tira un petit manuscrit sur les pages jaunies duquel les caractères s'entrecroisaient, noirs comme des fourmis.

Elle le feuilleta, l'ouvrit tout à fait, et m'indiqua une page du doigt.

Je lus :

« Le 7 septembre. — Enfin, j'ai tranché ce nœud qu'il m'a paru si longtemps impossible de dénouer. Nous sommes séparés, Élisa et moi, pour jamais. J'ai perdu l'âme la plus chaste qui soit au monde. Comme elle s'était faite à mes idées, à mes habitudes, à mes rêves ! Nous nous comprenions comme peu d'êtres se comprennent. Nous éprouvions ensemble la joie, la douleur, la colère, l'extase et l'admiration. Tout est passé maintenant ! Nous nous sommes dit peu de chose. Qu'aurions-nous dit, hélas ! que m'aurait-elle répondu si je lui eusse beaucoup parlé ? Dans un tel moment, on n'a guère besoin de paroles. Nous avons vécu dans la même maison, porte à porte, comme mari et femme, sans l'être ; c'est ce qui a tout perdu. Nous devînmes amis avant de devenir époux, je lui dis tout cela, à cette chère petite. Je lui dis que nos âmes étaient sœurs et que ma nature se révoltait à l'idée d'épouser ma sœur, que j'entourais d'une amitié sainte.

» Je lui dis aussi que j'étais prêt à faire mon devoir si elle l'exigeait, que je l'épouserais, mais sans amour ; je lui dis combien j'avais lutté, souffert, combien ma force décroissait de jour en jour à la vue de cette femme que j'adore, et à laquelle je suis décidé d'appartenir à la vie et à la mort, quitte à être repoussé du pied lorsqu'elle ne me voudra plus.

» Je n'en puis plus, vraiment. Je suis comme anéanti. Nos yeux se remplirent de larmes… Je me détournai. Elle tâcha de me consoler.

» Puis nous nous séparâmes, sans un reproche.

» Je comprends l'histoire du comte de Gleichen, maintenant que les deux natures dont Derschawin parle dans son Ode à Dieu se sont réveillées au-dedans de moi et luttent ensemble, comme deux tigres dans une même cage, qui cherchent à se dévorer ; je comprends cet homme qui aimait deux femmes, une vierge allemande, sévère et chaste, et une houri du paradis de Mahomet. Nos aïeux les païens blancs avaient donc raison d'adorer deux divinités : une noire et une blanche. Heureux Gleichen ! Mon âme a perdu sa compagne pour toujours. Je suis comme un esclave aujourd'hui. Je me tiens prosterné devant mon idole. Je l'ai trouvé, mon idéal si longtemps cherché, ma déesse aux boucles noires et aux regards sombres.

» Cela suffit. »

Mde Kossow me prit le journal des mains et le ferma brusquement.

— Lorsque Julian m'annonça sa rupture avec Élisa, continua-t-elle, il ressemblait plus à un mourant qu'à un amant heureux. Il

s'assit devant moi, absolument anéanti, laissant pendre ses bras entre ses genoux, la tête basse. Pas un mot ne s'échappa de ses lèvres. Je respectai sa douleur.

Quand il vint me voir, je ne lui offris même pas ma bouche pour me baiser. Il ne m'embrassa pas non plus. Des semaines s'écoulèrent. Je proposai à Julian de lire Shakespeare avec lui. Nous lûmes Hamlet, puis le Roi Lear, enfin Othello.

Arrivés à ce passage : « Mieux vaut être crapaud et demeurer dans un cachot que de découvrir chez l'être aimé la moindre sympathie pour un autre », sa passion l'enflamma de nouveau. Il m'attira sur sa poitrine, serra ma tête sur son cœur et me demanda un rendez-vous.

— Demain, lui dis-je.

La voix me manqua. Je tremblais comme une fiancée, je ne songeais plus à lui plaire. J'avais peur de lui, peur de moi…

— Demain, répétai-je à voix basse.

— Demain.

La grotte de Didon, la scène où je devais mettre mon talent à l'épreuve, était terminée.

— Comment ! une scène ? Toute une pièce ! demandai-je en souriant.

— Vous allez voir, repartit M de Kossow en jetant son cigare. J'avais étudié soigneusement mon rôle ; mon costume aussi était terminé.

— Un costume ?

— Ne m'interrompez donc pas, s'écria-t-elle en me frappant sur les doigts, cela n'est pas convenable ! Ainsi, oui… où avez-vous rompu le fil, méchant ?

— Vous en étiez à votre costume de théâtre.

Mde Kossow se mit à rire.

— Vous vous imaginez sans doute un costume grec, n'est-ce pas ? couvert d'étoiles dorées, et une couronne de papier ?

— Je devine.

— Eh bien ?

— Le travestissement de cette comédie divine était la jaquette de fourrures de Wanda ?

Mde Kossow me regarda d'un air railleur :

— Ma toilette répondait absolument à mon rôle.

Le soir attendu arriva. Julian avait loué pour nous une ravissante maisonnette dans un faubourg éloigné. Il l'avait meublée élégamment. — Mais… Pourquoi pas ? — Attendez, tout cela est décrit d'une façon charmante dans son journal.

Elle feuilleta de nouveau le volume et me le tendit.

« Le 2 octobre…, » lus-je à haute voix.

— Non, pas là ! s'écria M de Kossow vivement, ici.

Elle appuya ses bras au dossier de mon fauteuil, et regarda dans le volume par-dessus mon épaule :

« Je suis depuis une heure à la fenêtre et je l'attends… Enfin, voici une voiture ; elle s'arrête devant ma porte ; c'est elle. Je la vois sauter à terre, gracieuse comme une chatte ; elle ouvre la porte, elle monte l'escalier. Encore deux secondes, et elle est en ma puissance, cette femme forte ! Elle entre, enveloppée d'un long manteau gris, un sourire sur les lèvres. Ce sourire me fait trembler. Elle me fait un signe, et va dans la chambre à côté. Qu'a-t-elle, bon Dieu ? Il fait chaud dehors, et lourd comme aux approches d'un tremblement de terre. Le vent brûle, des nuages s'amassent. Je suis agité et tout en sueur ; je respire à peine. »

— Ah ! et que notre ermitage était charmant ! s'écria M de Kossow en couvrant de sa main blanche les pages du livre. Il y avait deux chambres : la première, tendue de moelleux tapis, ornée de glaces et de tableaux, renfermait un superbe divan et de ravissants fauteuils bas groupés autour d'une table ronde. Des corbeilles de fleurs, disposées partout, donnaient à ce salon l'air d'un jardin d'hiver. De larges feuilles de palmier étendaient leurs côtes vertes au-dessus du divan et formaient un immense baldaquin. Au milieu d'un massif de roses se dressait la Vénus de Milo.

La chambre voisine, qui n'était séparée de la première que par un rideau, me servait de garde-robe ; là aussi, il y avait des tapis, des tableaux, des fleurs, une massive psyché, une table de toilette couverte de tous les bibelots d'une femme élégante.

— Mais lisez plus loin — ici.

Je repris ma lecture dans le journal :

« Le lourd rideau se referme sur elle. Me voilà seul. Des sensations étranges soulèvent ma poitrine, celles d'un lion qui a soif de dévorer une gazelle, et aussi celles d'un condamné à mort. Que

peut-elle faire ? Ces préparatifs m'inquiètent comme ceux du bourreau inquiètent le malheureux patient attaché au poteau. — Le ciel se couvre. Il semble qu'on y ait jeté un long drap noir. La chambre est comme une église durant le Requiem. Dans le lointain, le tonnerre gronde. Un orage en automne.

» Voici un éclair. Un coup de tonnerre ébranle la maison. Les murailles tremblent, les lumières flamboient. Elle ouvre le rideau. Ah ! Dieu ! — Mon rêve ! Mais qui lui a donc dit ?…

» Elle se tient devant moi, maintenant, d'un air majestueux, et me regarde avec son tranquille sourire. Une longue jupe d'un brun doré tombe le long de ses hanches ; une jaquette de velours violet serre sa taille ravissante. Cette jaquette est garnie de petit-gris aux soies argentées. Dieu ! qu'elle est belle ! Les flots noirs de ses cheveux se déroulent sur ses épaules. Elle baisse les yeux. Ses cils soyeux forment une raie sur ses joues pâles. Je tombe à genoux… »

— N'oubliez pas que tout cela, c'était pour le très estimable public ! interrompit M de Kossow. De plus, comme je savais combien ma toilette, la majesté de mon maintien, devaient imposer à Julian et faire naître en lui des espérances insensées, je me faisais l'effet, parée de cette superbe fourrure, de l'âne dans la peau du lion.

Lorsque je vis qu'il perdait la tête, que maintenant il était complètement en mon pouvoir et se livrait à moi les poings liés, je repris tout mon sang-froid, ma légèreté, mon ironie. Je voulais lui faire payer les humiliations que j'avais subies.

Mde Kossow feuilleta le journal.

— Maintenant, lisez cela pour vous.

« Au moment, écrivait Julian, où je me sentais entièrement entre ses mains, je me mis à frissonner. Elle s'étendit sur son ottomane, très calme, en s'appuyant légèrement sur son bras.

» Les éclairs blafards se succédaient. Ils jetaient comme de fauves lueurs sur ses joues pâles, dans ses cheveux en désordre. L'air était brûlant. Une odeur de soufre entrait par la fenêtre ouverte.

» Par moment tout le firmament était en feu, puis il devenait d'un noir d'encre. Je la regardais et je sentais s'agiter mes veines. Cette femme, cette femme adorée, enviée, elle est à moi ! C'était tout ce que je pouvais comprendre. Je nageais dans une vague félicité, et cependant une main de fer m'arrêtait. Elle vit mon embarras, et sourit. Puis elle sortit son petit pied chaussé de velours de dessous sa robe, et le laissa pendre nonchalamment.

» — On étouffe ; ouvre la seconde fenêtre, dit-elle d'un ton bref.

» Je m'empressai d'obéir. Par un mouvement brusque, elle dégrafe sa jaquette et retombe en arrière. Eh bien ! vrai, elle a raison. Je n'ai pas eu pitié d'elle, elle n'a pas pitié de moi aujourd'hui ! Tandis que je supplie à ses pieds, elle se penche, m'attire sur sa poitrine et m'enveloppe de ses longs cheveux ; il me semble que mon sang ruisselle, que les deux bras de la vierge d'airain me tiennent, suffoqué, et je prends peur tout à coup de l'abîme dont je contemple le fond.

» — Attendons, murmurai-je. Nous sommes purs encore, maintenant. Dans un instant, nous serons…

— » Des anges tombés, s'écria-t-elle. Et tu vois ! tes principes dont tu étais si fier gisent à mes pieds, en lambeaux, tout comme tes petits chevaux de papier.

» Je sentis à cette heure comment le marbre peut s'animer et peut vivre, et peut dévorer de son ardeur. Et ma poitrine aussi s'enflamma comme de la paille sèche ; je me courbai à ses pieds, balbutiant des supplications et des prières. Je voulais ce que j'avais redouté comme la mort, je l'exigeais ! Elle me donna un léger coup de pied alors, et se mit à rire. Oh ! ce rire âpre de triomphe, je l'entends encore à mes oreilles.

» — Tu vois enfin, insensé, s'écria-t-elle avec mépris, que la femme est faite pour dominer l'homme ! Sais-tu maintenant ce qui te rend son esclave ? Je pourrais à cette heure te couper la tête, et tu ne résisterais pas. »

Mde Kossow, qui était allée vers la fenêtre et me tournait le dos, s'écria soudain :

— N'allez pas, je vous prie, croire un mot de ce que vous lisez là. Je ne récitais qu'un rôle savamment étudié. J'en rougis aujourd'hui quand j'y pense.

— Mais où pouviez-vous donc puiser ce sang-froid inaltérable ?

— Sa faiblesse me rendit forte, repartit-elle, et lorsque je le vis à mes pieds, le visage par terre, que je posai victorieusement mon pied sur sa nuque, j'éprouvai une sensation immense de volupté et de joie. Mais ne vous interrompez pas.

Je lus plus loin :

« Puis, quel moment que celui où elle se pencha vers moi, effarée, avec un rayon dans les yeux, et qu'elle attira mes mains sur ses épaules molles et douces !... Nous ne vîmes plus rien, ni l'un ni l'autre ; nous n'entendîmes rien ; il me sembla que je m'étais endormi et que je nageais dans le plus beau, le plus suave des rêves.

» Lorsqu'elle m'eut quitté, des clameurs railleuses éclatèrent autour de moi. Les oreilles me sonnaient ; j'entendis des voix et des rires, ceux des esprits moqueurs peut-être.

» Je me promenai sous sa fenêtre durant toute la nuit, regardant la lueur mate que répandait sa veilleuse et rêvant le cœur plein d'aise. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

02

Mde Kossow prit le journal de Julian et l'ouvrit devant elle sur la table.

— Les jours, les soirées qui suivirent furent empreints d'une douce joie, dit-elle d'un ton fort bas. Nous avions tant à nous dire, à nous raconter ! Nous restions aussi de longues heures embrassés, sans parler, et nous contemplant avec extase. Je l'aimais. Il était à moi. Je jouais avec son âme comme avec un instrument. Que d'heures exquises nous passâmes à admirer les principaux chefs-d'œuvre des écoles italienne et hollandaise, dont Julian possédait les gravures tracées au burin de main de maître ! Nous lisions aussi Gœthe, Shakespeare, Pouchkine. Je comprenais la

poésie maintenant ; il n'était rien que je n'eusse pu comprendre. Puis, je devins une amazone accomplie.

Julian m'avait fait confectionner une petite rapière et une cuirasse qui moulait ma gorge sous ses écailles luisantes ; je maniais mon arme d'une main ferme, et, lorsque nous croisions l'épée, que j'évitais ses attaques avec la grâce d'une lionne, le poing gauche campé sur ma hanche, mon œil brillant dardé sur le sien, que je parais ses coups par de petits mouvements du coude, et qu'enfin, profitant de ses distractions fréquentes, je m'en rendais maître, le faisais reculer jusqu'à la muraille et que là j'appuyais sur son cœur la pointe de mon épée, l'illusion était complète : il tenait la réalisation de son rêve, il se trouvait en face de son idéal, de la cruelle Wlasta !

La triste position financière dans laquelle se trouvait mon mari vint comme un formidable coup de foudre s'abattre sur notre bonheur.

Les créanciers ne voulaient plus patienter. Mon mari, qui jusque-là avait joué gros jeu, se trouva tout d'un coup dans la situation la plus critique. Menacé de toutes parts, affolé, il se tourna vers moi et implora mon aide. Le sentiment de ma culpabilité, l'idée que je le trompais, que je foulais chaque jour aux pieds ses droits, me donnèrent la force de le soutenir. Je savais que Julian aurait sacrifié son sang pour moi, s'il eût pu en tirer de l'or. Mais je ne pouvais rien attendre de lui : il était pauvre. Je me rendis chez Moscheles. Je priai, je pleurai. Son intention était de rendre la situation aussi difficile que possible. Ses calculs étaient, du reste, fort justes : il attendait ma chute, en présence des masses incalculables de chiffres qui nous menaçaient de la ruine. Je sor-

tis de chez lui, pâle et mourante. J'avais un rendez-vous avec Julian. Il me trouva presque évanouie.

— C'est mon devoir de sauver le père de mes enfants, l'homme que j'ai trahi d'une manière aussi infâme ! m'écriai-je tout en larmes. Il faut que je le sauve à tout prix. En venant te voir, j'ai passé devant la prison pour dettes et j'ai regardé aux fenêtres grillées et noires. Elles m'ont donné un frisson. Il me semblait que mon mari était là-haut enfermé, et j'ai senti mes genoux fléchir à l'idée de cette honte. Il faut que je le sauve, le malheureux, il le faut ! Écoute Julian ! Tu sais si je t'aime ! Je t'adore comme je n'ai encore adoré personne, comme je n'aimerai jamais plus. Eh bien ! je te quitte… il le faut… je le dois…

— Que vas-tu faire ? s'écria Julian, tout pâle.

— Le misérable qui nous a ruinés sous le manteau de l'amitié, eh bien, cet homme m'aime ; il me désire, il me veut, il me l'a dit tout à l'heure. J'expierai mes crimes, je traînerai ma fierté dans la boue, je serai sa…

— Pour l'amour de Dieu ! (Julian se prit la tête à deux mains), non, Anna, cela ne sera pas ; cela est impossible, au nom de notre amour ; ce serait ta perte. Je vais vendre tout ce que j'ai, mes livres, mes tableaux, mes meubles ; je coucherai sur la paille, je ferai des dettes, je me laisserai emprisonner… Mais ne fais pas cela, Anna ; oh ! non, ne le fais pas !

Je ne savais plus où j'en étais. Je saisis ses mains et les portai à mes lèvres, Et au même instant une idée se fit jour dans mon cerveau. Mon père, mon père me sauvera ! Je courus chez lui. Je trouvai la force de tout lui dire. Je lui racontai que son élection, il la devait à Julian, il me la devait à moi ; je le conjurai de nous

sauver, s'il voulait éviter que je me vendisse comme la dernière des filles.

Mon père, très embarrassé, prit d'abord une pincée de tabac et finit par se rendre à ma prière. Julian, ivre de joie, se battit en duel deux jours après, avec un officier de cuirassiers trois fois plus fort que lui.

Voici comment l'affaire arriva. Cet officier avait marché sur le pied de Julian au théâtre. Au lieu de s'excuser lorsque celui-ci lui reprocha sa maladresse, il fit le fanfaron et répondit à Julian avec une grossièreté toute soldatesque. Il ignorait avec qui il avait à faire. Quand il sut qu'il aurait en face de lui un gentilhomme, il changea de ton. Il se montra si humble, que tout parut un instant s'arranger. Le duel eut lieu cependant. Le combat devait cesser au premier sang. Julian coupa à son adversaire les artères de la main droite. Naturellement, on prétendit que Julian ne s'était battu que pour moi. Ce bruit parvint aux oreilles de mon mari. Moscheles, qui avait vu sa proie lui échapper au moment où il croyait bien la tenir, vint lui rendre visite et l'avertit de tout ce qui se disait dans la ville, ce qui était plus que superflu, car Julian me rendait ses hommages très ouvertement, et ne se donnait aucun souci de cacher son amour aux yeux de mon mari. Il lui eût été absolument impossible de le nier. Nature étrange ! cet homme pouvait tout dire ; sa manière d'exprimer les choses était si naïve, si franche, si sérieuse ! Vraiment, c'était un caractère antique.

Tous devinèrent son amour, à commencer par mon mari. Un matin, il entra chez moi, très abattu, et s'approcha de mon lit.

— Julian t'aime, dit-il d'une voix brisée, et toi, tu l'aimes aussi. Aie la complaisance de lui interdire notre maison ou de me quitter aujourd'hui même. Je sors ; je vais me promener avec les enfants. Décide-toi, d'ici à mon retour.

Je ne répondis rien. Il me quitta. Lorsqu'il revint, je lui dis : Je parlerai à Julian, je le prierai de ne plus venir chez nous. Es-tu satisfait ?

— Oui.

Quand je dis cela à Julian, il me répondit, fort calme :

— Est-ce ton désir, ou celui de ton mari, que je cesse mes visites ?

— Celui de mon mari, balbutiai-je.

Je ne me sentais pas le courage de lui faire de la peine.

Il ne répliqua rien.

Le jour suivant, Turkul nous arriva, le visage grave, et remit à mon mari une lettre de Julian. Elle contenait cette phrase :

« Votre femme m'a défendu sa maison en votre nom. Je considère cet acte comme blessant pour moi. J'exige que vous me disiez, en présence de deux témoins, les motifs qui vous ont poussé à agir de la sorte. »

Mon mari répondit :

« Cher ami, si ma femme vous a prié de cesser vos visites dans notre maison, c'est à elle, il me semble, d'en accepter la responsabilité, et non à moi. J'espère, au contraire, que vous ne cesserez pas de venir nous voir. Je ne me refuse pas à une explication,

seulement je la demande sans témoins, et, si vous le voulez bien, je vous attendrai ce soir chez moi.

» Agréez l'assurance de ma haute considération.

» De Kossow. »

— Un détail exquis à ajouter à l'histoire naturelle du mari ! dis-je en riant.

— De cette manière, continua-t-elle, Turkul rentra un peu dans l'arrière-plan. Le drame commençait, l'intrigue préparait son nœud, Turkul se sentait de plus en plus dans son élément. Lorsque vint le soir, et que je me rendis dans notre asile, anéantie par les reproches que m'avait adressés mon mari, je trouvai Turkul auprès de Julian :

— Pardonne, dit ce dernier, si j'ai amené Turkul dans notre temple. Mais je ne puis te laisser seule, durant l'explication que je vais avoir avec ton mari. Turkul prendra soin de toi, tu peux compter sur lui comme sur moi.

Turkul rougit de plaisir lorsque je consentis à le garder avec moi, et il me divertit de son mieux, tandis que Julian partait pour la ville dans ma voiture. Je ne le vis pas s'éloigner sans un serrement de cœur.

— Mon Dieu, que va-t-il se passer ? dis-je à Turkul.

— Il salera votre mari comme un hareng, répondit celui-ci gaiement.

— À quoi cela mène-t-il ?

— Je connais Julian, vous verrez qu'il franchira en un clin d'œil tous les obstacles.

— Justement, c'est parce que, moi aussi, je connais Julian que j'ai peur pour lui. Il a, comme don Quichotte, la passion d'aider les opprimés. Et avec cela, il a le besoin de se lancer dans des aventures mystérieuses extraordinaires. Sa nature a besoin de drames, d'excitants de toute espèce. Notre amour lui-même n'est-il pas une sorte de comédie pour laquelle je suis obligée de me vêtir comme une actrice ? Tenez, voilà mon costume.

Je lançai sur les genoux de Turkul ma jaquette de fourrures et ma cuirasse, que j'avais oubliées sur le canapé le jour précédent.

— Vous croyez que Julian a en tête autre chose que votre bonheur ? demanda Turkul d'un ton de reproche.

— Oh ! non, certes, m'écriai-je ; mais je crains que l'intervention de Julian ne me plonge dans une situation pire que celle où je suis, comme le paysan à qui don Quichotte vient en aide et que son maître rosse doublement pour cela.

Sur ces entrefaites, Julian, la tête haute, pénétrait dans le cabinet de mon mari, qui lui présenta des cigares, fort embarrassé. Julian remercia, puis il entra hardiment en campagne, selon son habitude.

— Quelles raisons vous ai-je données pour me défendre votre maison ? commença-t-il.

— Mais, cher ami, cela ne me vient pas à l'idée, affirma Kossow en le poussant dans un fauteuil.

— Je n'ai rien fait de déshonnête, à ce que je sache, continua Julian. J'aime votre femme. Oui, c'est vrai ; mais ce n'est pas un crime. Votre femme m'aime, c'est vrai encore. Mais elle m'a souvent assuré que vous la maltraitez, la négligez, l'humiliez par tous les moyens imaginables. Vous l'abandonnez au milieu de toutes les tentations qui l'entourent. Elle m'a dit qu'elle ne vous a jamais aimé. Votre conduite à son égard la délie absolument de ses devoirs envers vous. Votre femme m'appartient devant Dieu, sinon aux yeux des hommes, c'est encore vrai, mais je ne suis pas son séducteur.

Mon mari se prit la tête.

— C'est très joli, très joli ! s'écria-t-il d'un air abattu, et vous dites ?... Vous n'êtes pas son séducteur ! Ah ! j'y suis... le comte... Eh bien ! que voulez-vous maintenant ? Vous voulez me prendre ma femme, enlever leur mère à mes enfants ? Non. Il est impossible que ce soit votre dessein. Je vous connais pour un honnête cœur, pour un homme loyal. Et vraiment, je vous admire dans ce moment, j'admire votre franchise. Ma femme vous aime. Vous avez de l'ascendant sur elle. J'attends tout de vous, mon ami. Je ne nie pas mes torts. Cela est vrai, j'ai manqué à mes devoirs, j'ai vécu comme un Turc. Mais tout changera, je ne veux plus exister que pour elle. Vous seul pouvez nous réconcilier, la décider à me revenir, à me pardonner.

— Qu'exigez-vous de moi ? dit Julian, mon sang, ma vie ! Je vois que vous êtes incapable de comprendre un amour comme le mien. Mais encore, ce sacrifice, je l'aurais accompli il y a un an, il y a quelques mois, alors que votre femme pouvait être heureuse avec vous. Maintenant, je vous l'assure, elle n'aime que moi, elle

ne peut vivre sans moi. Elle n'éprouve pour vous que de la haine, bien plus…

— Que faire alors ? demanda mon mari.

— Séparez-vous, repartit Julian. Vous ne pouvez vivre ensemble, aux yeux du monde, si vous voulez éviter le scandale.

— Cela m'est impossible, soupira Kossow ; je n'ai pas la force de renoncer à elle.

— Et moi, s'écria Julian brusquement, j'ai la force de la retenir malgré vous ! Je ne vous la rendrai pas. Il vaut mieux qu'un seul d'entre nous soit malheureux que tous ensemble. L'un de nous deux est de trop ; si vous aimez votre femme comme je l'aime, moi, une balle décidera de sa possession.

Mon mari leva la main et l'agita au-dessus de sa tête :

— Mon amour pour ma femme n'est pas si grand que je ne puisse supporter l'idée de la partager avec un autre. Et cependant… oui, tenez, la jalousie me torture, me déchire l'âme.

— Comment se fait-il alors que vous ayez dit à Aaron : Je serais ravi si les choses s'enchaînaient sérieusement ? Mais une liaison platonique ne prend pas de fin !…

— Ah ! souvent je ne sais pas ce que je dis ! s'écria Kossow.

— Vous savez encore moins ce que vous voulez, dit Julian. Maintenant, un peu d'attention, je vous prie. Voulez-vous vous battre avec moi ?

— Non.

— Alors, vous vous séparez de votre femme ?

— Non, repartit mon mari en bâillant.

— Dans ce cas, elle quittera votre maison aujourd'hui même. Adieu.

Julian retourna vers moi aussi vite que possible. Je reconnus son pas dans l'escalier. Je volai à sa rencontre.

— Ton mari sait tout, s'écria Julian tout essoufflé. Je lui ai offert un duel. Il le refuse.

— J'en étais sûre.

— C'est un lâche coquin. Il veut te posséder, mais il ne te sacrifierait pas une goutte de sang. Il n'est pas malheureux de ton abandon. Ce qu'il ne veut pas, c'est que tu sois heureuse avec un autre. Mais je ne veux pas t'influencer, mon enfant. Retourne chez lui, si tu le veux.

— Non ! non ! il me tuera ! m'écriai-je en me cramponnant à Julian convulsivement.

— Quelle idée ! dit-il en pâlissant.

Et vraiment, c'est que j'avais une peur réelle. Une fois, quelques années auparavant, mon mari avait vu le nègre Ira Aldridge dans Othello, et il était rentré du théâtre très sombre. Au milieu de la nuit, il m'avait éveillée, et les paroles qu'il me dit me revenaient maintenant à la mémoire : « Si je savais que tu me trahisses, je t'égorgerais à cette heure, comme le More de Venise. »

— Tout est fini… sanglotai-je en me cramponnant toujours à la poitrine de Julian. Mes enfants ! mes pauvres enfants ! Mais je reste avec toi, car, vois-tu, il me tuerait, et j'aime tant la vie !

Nous décidâmes donc d'envoyer Turkul chez les parents de Julian et dans ma famille pour leur annoncer ce qui était arrivé, Moi, je resterais dans notre petite villa, où nul ne soupçonnerait ma présence. Turkul nous quitta pour aller s'acquitter de ses commissions.

Vers onze heures, comme je ne rentrais pas, les paroles de Julian commencèrent à tourmenter mon mari et à l'inquiéter sérieusement. Il sortit, erra au hasard à travers les rues, alla me demander chez mon père, puis chez les Romaschkan, où il réveilla toute la maison, à minuit. Là on lui dit que Julian m'avait enlevée, mais on ne sut lui dire où nous étions allés. Il ne renonça pas cependant à l'idée de me chercher. Il arpenta les rues jusqu'à l'aube. Puis il entra dans un café et y resta jusqu'à ce qu'il fît jour.

Pendant ce temps, nous étions très calmes, Julian et moi. J'avais mis ma jaquette de fourrures et préparé du thé. Vers dix heures, l'heure à laquelle j'avais l'habitude de coucher mes petites filles, je fus envahie par une grande tristesse et je commençai à pleurer.

— Que font mes enfants maintenant ? dis-je en sanglotant. Ma bonne Waleska, ma gentille petite Lola !

Puis je devins d'une gaieté folle. Je chantai avec Julian des refrains d'étudiants et des chansonnettes françaises. Nous ne nous couchâmes qu'au matin. Je m'étendis sur le divan, couverte du manteau de Julian ; lui, s'étendit par terre, à mes pieds. Après quelques heures d'un sommeil fiévreux, Turkul vint nous réveiller. Mon père était furieux de toute l'affaire. À ma grande surprise, ma belle-mère, qui détestait Kossow, prenait ma défense. Mon père était décidé à s'opposer à une séparation légale. Il ne

voulait pas que je perdisse mon rang dans la société, car il ne croyait pas à la durée de mon amour. Il connaissait bien sa fille, hélas !

Il pria Turkul de revenir le voir à midi. Turkul y rencontra mon mari, qui, après une scène aussi pénible que désagréable, consentit à renoncer à moi. Seulement, et pour ménager la situation des enfants, il exigeait que j'habitasse avec lui. Il voulait que je réintégrasse tout de suite le logis conjugal, avant que nos gens se fussent aperçus de ma fuite et que son honneur fût atteint publiquement. De son côté, Turkul promit, au nom de Julian, que celui-ci renoncerait absolument à ses visites chez moi.

Une heure plus tard, je retournai chez mon mari, accompagnée de ma belle-mère. Mon mari me reçut d'un air affable, il me salua poliment, et ne parla pas de ce qui s'était passé. Mes enfants se jetèrent dans mes bras, tout joyeux.

J'étais heureuse d'avoir acquis ma liberté à si bon marché, et je me sentais le cœur léger ; mais j'appris bientôt que mon mari n'avait consenti si facilement à me laisser libre que parce qu'il ourdissait un plan avec mon père et qu'il avait besoin de mon intervention auprès de lui. Cette nouvelle me rendit plus insouciante que jamais. J'invitai Julian et son ami à célébrer ma victoire, le jour suivant, dans notre petit ermitage. Tous deux y vinrent. J'avais commandé un déjeuner superbe. Nous babillâmes, nous rîmes, nous fîmes sauter le bouchon de plus d'une bouteille de champagne, et je taquinai Turkul en prodiguant à Julian, en sa présence, les plus chaudes caresses.

Ce pauvre garçon, à qui une jeune fille avait joué le mauvais tour d'en épouser un autre à son nez, était légèrement hypocon-

driaque. Son humeur devint des plus noires lorsqu'il me vit revêtir ma kasabaïka princière, courir au miroir et couvrir les boucles de mes cheveux d'une petite confederatka garnie de fourrures. Ils perdirent tous deux la tête lorsqu'ils me virent, les bras croisés, les joues rosées par le champagne, les yeux étincelants, faire toutes sortes de plaisanteries.

Julian s'agenouilla devant moi et cacha son visage dans les plis de ma robe. Turkul alla vers la fenêtre, attrapa des mouches, et se répandit bien fort en imprécations contre la société, contre la vie et toutes ses désillusions.

Je l'écoutai un moment en silence, puis je posai en riant ma main sur son épaule.

— Cela ne vous empêche pas de vous faire friser les cheveux chaque jour, m'écriai-je en désignant du geste ses magnifiques boucles brunes.

Turkul tressaillit. À partir de ce moment, il me tint sûrement aussi pour une nouvelle Sémiramis. Cela ne le découragea pas néanmoins et il resta mon adorateur sincère. Ma cruauté ne l'épouvanta nullement.

Le soir suivant, Julian arriva dans notre retraite, comptant m'y trouver. Il attendit deux heures, trois heures ; il s'inquiéta, je ne parus pas.

Il m'attendit en vain le lendemain. Il ne reçut aucune nouvelle. Il lui était impossible de venir me rejoindre, ou même de m'écrire. Il avait coupé lui-même tous les fils qui le reliaient à moi. Il me chercha dans les rues, à l'église ; il passa de longues heures sous mes fenêtres, sans rien découvrir. Enfin, il s'imagina

que je l'abandonnais, et il se laissa aller à cette apathie sinistre qui mène les caractères faibles au suicide. Enfin, il reçut de mes nouvelles. Turkul, envoyé par ma belle-mère, lui apporta un papier où ces lignes étaient tracées au crayon : « Kossow a manqué à sa parole. Il martyrise la pauvre Anna jusqu'à la mort ; elle a le délire. Julian seul peut la sauver. »

Ces quelques mots rendirent à Julian son sang-froid et son énergie habituels. Il était sûr de moi. Il se serait battu avec des géants ou des dragons. Puis, Turkul lui avait confié un secret qui pouvait lui servir beaucoup. Son père, le général, tenait en main la preuve que Kossow avait dû donner sa démission à la suite d'un attentat odieux qu'il avait commis sur la personne d'une femme. Il n'avait échappé à la justice qu'en sacrifiant des sommes énormes. J'étais au lit, dévorée par la fièvre. Ma belle-mère et mon père surveillaient mon mari, qui me torturait de la manière la plus infâme, essayant de m'arracher la promesse que je ne reverrais plus Julian. Ma maladie ne l'arrêtait pas. Je croyais ma dernière heure arrivée, lorsqu'un soir j'entendis la voix de Julian.

Elle me tira de mon délire. Plus de doute ; il était là, il venait pour me sauver.

— De quel droit entrez-vous ici ? s'écria grossièrement mon mari.

— Il n'est pas question de droit, repartit Julian très en colère. Vous avez failli à votre parole. Vous maltraitez votre femme, vous menacez son existence. Je viens lui porter secours.

— Comment osez-vous venir ici ? répéta mon mari.

— Vous avez raison, Je me déshonore en franchissant votre porte. Votre place est dans une maison centrale.

Le mot porta. Mon mari courut dans sa chambre et se frappa le front de ses poings. Julian s'était arrêté sur le seuil de mon boudoir. Je l'appelai par son nom et lui tendis les bras. Il tomba à genoux près de mon lit, il se cacha la tête dans ses mains, lui, l'homme fort, et se prit à sangloter.

Je le tins embrassé. Nous gardâmes tous deux le silence. Je me sentais forte maintenant, et libre, et heureuse. Il me semblait que je n'étais plus sur la terre. Cela ne dura qu'un instant. Mon père entra, avec ma belle-mère et Turkul ; mon mari les suivit amenant les enfants. Je tremblai involontairement sous son regard menaçant, et je repoussai Julian doucement. Il se dressa par un mouvement brusque, et regarda mon mari d'un air de défi.

— Vous vous introduisez dans ma maison comme un voleur, commença Kossow, mais c'est bien inutile ; ma femme ne veut pas de votre amour.

— Dit-il vrai, Anna ?

Je me tus.

— Donc, vous mentez, continua Julian. Du reste, il ne s'agit nullement maintenant de mon amour, mais bien de la vie de votre femme. Je ne quitterai pas votre maison sans savoir Anna hors de danger.

— Que-voulez vous dire ? demanda mon père en s'essuyant le front.

— J'exige, repartit Julian, que vous accomplissiez votre devoir de père, si vous avez en vous une étincelle de cœur et d'honneur. Ce coquin-là — il désigna Kossow — qui s'est, il y a peu de temps, rendu coupable du plus infâme des attentats, est bien capable d'assassiner sa femme. Non pas avec un poignard ou avec une corde, il est trop lâche, mais avec ses médecines. J'exige donc que votre fille soit transportée dans votre propre maison, et qu'on lui procure un médecin.

Pendant que Julian parlait, mon mari, penché vers moi, m'assaillait de menaces, d'injures et de prières.

— Ayez la bonté de demander à ma femme son avis sur la proposition que vous voulez bien lui faire, dit-il à Julian d'un ton ironique, en pressant ma main dans la sienne convulsivement.

— Mère ! mère ! crièrent mes enfants en se cramponnant aux draps de mon lit, ne nous quitte pas !

— Décide-toi, dit Julian en me regardant tout grave.

— Je reste, râlai-je.

Il me regarda une seconde fois, et pâlit comme terrifié. Oh ! que j'aurais voulu m'enfuir, m'éloigner, le suivre ! Mais le courage me manqua.

— Faites venir un médecin, dis-je.

Car vraiment j'avais peur de mon mari. Je n'aurais pas accepté de sa main la moindre tisane.

— Je promets d'en faire demander un tout de suite, dit mon père. Êtes-vous satisfait, monsieur de Romaschkan ?

Julian s'inclina sans parler, me tendit sa main, — elle était froide et sèche, — et s'éloigna sans honorer mon mari d'un regard. Ses illusions s'envolèrent à partir de cette heure triste ; la peau de lion glissa de mes épaules : il me vit dépouillée de mon prestige, faible et méprisable. Et cependant, il ne me retira pas son amour.

Je me faisais honte.

Lorsque je me retrouvai seule avec mon mari, celui-ci tomba à genoux. Il me supplia de lui rendre mon amour, et, comme je ne répondais pas, il me menaça de me tuer et de se brûler la cervelle. Un médecin vint, envoyé par mon père. Il jugea mon état fort grave. Toutefois, mon mari ne me laissa aucun repos. Enfin, comme il ne quittait pas mon chevet, et comme je me sentais si malade qu'il me semblait que je ne me relèverais plus, je lui promis de me séparer de Julian, de lui appartenir à lui seul. Mon mari prit le crucifix accroché à la muraille et me le tendit :

— Jure ! dit-il.

J'hésitai.

— Jure, serpent, ou je te réponds que ta dernière heure est venue.

Je posai mes doigts sur le crucifix, et je jurai. Puis, tout devint noir à mes yeux. Je m'évanouis, et retombai en arrière.

Je redevins plus malade que jamais. La fièvre s'abattit sur moi. Je délirai sans désemparer, jour et nuit.

Quand je revins à moi, la crise était terminée, le danger était passé. Je me sentais lasse, très lasse. Je ne me souvenais de rien.

Mon mari avait complètement changé de manières à mon égard. Il était aimable maintenant, prévenant et de bonne humeur. Il restait assis auprès de mon lit, serrant mes mains dans les siennes, et me racontant toute espèce de choses. Tout à coup, il me demanda à voix basse :

— Accorde-moi une faveur.

— Oui.

— De bon cœur ?

— De bon cœur.

— Il te faut revoir Julian encore une fois.

Je regardai mon mari fixement sans répondre.

— Cela te sera pénible, je le comprends, dit-il, mais notre avenir dépend de cette entrevue. Si mon plan réussit, Anna, nous serons riches, tu mèneras la vie d'une princesse. Si Romaschkan est contre moi, tout échoue ; il a en main des armes terribles. — Mon mari se frappa le front du poing. — Oh ! que j'ai été bête d'exiger une rupture, que j'ai été niais ! Anna, écris-lui, écris-lui tout de suite. Appelle-le auprès de toi. Et quand il sera là, tu entends, tu exigeras de lui la promesse de ne pas me compromettre. As-tu compris, mon enfant ? Il faut qu'il t'en donne sa parole, sa parole d'honneur.

Je promis tout ce qu'il voulut. J'écrivis à Julian. Mon mari me guida la main. Je reçus la visite de Julian le soir même. Mon mari était sorti. Je m'attendais à une scène de la part de Julian, à des reproches, à des larmes. Il n'en fut rien. Cet homme était admirablement maître de lui. Il s'informa de ma santé et promit de mé-

nager mon mari. Il ne parla pas de nos rapports ni de notre avenir. Au bout de quelques minutes, il se leva et me tendit la main.

— Adieu, dit-il d'un ton très doux.

Ses grands yeux noirs avaient des lueurs tristes. Je relevai la tête, je voulus approcher mes lèvres de sa bouche. Il se détourna, s'inclina respectueusement, et sortit de la chambre.

— Julian ! criai-je d'une voix émue.

Il ne m'entendit pas. Il ne voulut pas m'entendre.

Mon mari me trouva tout en larmes. Il ne m'adressa pas la parole.

Une semaine se passa. Je pus enfin quitter mon lit et m'étendre sur une chaise longue, pâle, les joues creuses, languissante. Je pensais constamment à Julian. Je l'aimais plus que jamais. Il me semblait que je ne pouvais plus vivre sans lui. En tout cas, j'étais décidée à ne pas me séparer de lui de cette façon brutale. Je voulais le revoir, lui parler, le remercier des jours de bonheur qu'il m'avait donnés, et, s'il le fallait, lui dire adieu, un adieu plein d'amour et de regrets.

Il tomba de la neige avec abondance. Je pus sortir en traîneau avec mes enfants. L'air âpre et froid me redonna des forces et effaça sur mon visage les traces de ma récente maladie. Mes couleurs me revinrent, l'espérance rentra dans mon cœur. J'écrivis à Julian la lettre suivante :

« Nous ne pouvons pas nous séparer ainsi, mon ami. J'ai, comme une mourante, à te remercier pour tant de bonté, tant d'amour, tant d'instants de bonheur. Là où s'écoulèrent pour

nous des heures de félicité, là seulement je te quitterai, je te dirai adieu pour toujours.

» À ce soir, mon bien-aimé.

» Anna. »

J'arrivai plus tôt que lui au rendez-vous, et je l'attendis, le cœur palpitant. Lorsque je l'entendis monter l'escalier, je n'y tins plus, j'ouvris la porte et je me jetai dans ses bras. Nous nous mîmes tous les deux à pleurer. Puis il me conduisit dans un fauteuil, s'assit vis-à-vis de moi, me prit les mains, me regarda longtemps et me dit d'une voix sourde :

— Devons-nous nous séparer, Anna ? le devons-nous vraiment ?

— Oui, mon ami.

— Dans ce cas, n'hésitons pas, dit-il vivement ; en te perdant, je perds tout sur la terre, mais je supporterai la vie courageusement et je ne te ferai pas de reproches. Que te dire, maintenant ? Remplis tes devoirs, ce sera ta meilleure consolation. Adieu.

Je me levai. Il me prit entre ses bras. Il m'embrassa longuement et passionnément, puis il posa sa main sur le loquet de la porte.

— Pour toujours ! dis-je avec un sanglot.

Et je tombai lourdement à terre. Julian s'élança vers moi et me retint. Ma tête faillit donner contre le garde-feu, devant la cheminée. Maintenant, j'étais comme morte sur le tapis. Julian me souleva, dégrafa mon corset, bassina mes tempes d'eau fraîche. Je revins à moi lentement.

— Qu'y a-t-il ? dis-je en ouvrant les yeux. Ah ! tu es là, Julian, tant mieux ! Non, nous ne nous séparerons pas, nous ne pouvons pas nous séparer. Je ne peux pas vivre sans toi. Tu es à moi. Je ne te quitterai pas.

Julian me releva, mais il ne me dit pas un mot.

— Le moment est venu, lui dis-je, où tu peux me prouver si tu m'aimes.

Il se mit à rire.

— Ne sois pas ainsi, tu me fais mal, suppliai-je en sanglotant. Si tu m'aimes tu ne me quitteras pas. Vois, je n'ai pas la force de me séparer de mon mari, d'abandonner mes enfants, et cependant je ne puis vivre sans toi. Consens à ce que notre liaison reste secrète, à ce que mon mari, mes parents n'en sachent rien, et nous serons heureux, Julian ! Réponds, oh ! réponds, je t'en conjure.

— Ce que tu exiges est grave, repartit Julian ; ce sera la première hypocrisie dont je me rendrai coupable. Et cependant, j'y consens.

Je pleurai longtemps d'émotion et de joie. Puis je tombai à genoux. Il me serra dans ses bras, et nous restâmes enlacés deux longues heures.

— Je me laisserai diriger par toi comme un enfant, dis-je. Je n'ai pas d'autre volonté que la tienne. Tu me rendras bonne par ton exemple. Oh ! je ne suis pas digne de ton amour !

Vers dix heures, à mon retour, comme nous nous préparions à prendre le thé, mon mari me dit :

— J'ai réfléchi à la chose, ma chère. Tu ne dois pas te séparer encore de Julian.

— Je lui ai dit adieu pour toujours, répondis-je.

Mon mari tressaillit.

— Cela ne sera pas. As-tu songé qu'il peut me nuire considérablement ? Non, non. Tu ne dois te séparer de lui que lorsque mon entreprise aura réussi.

— Oui, une liaison platonique, je comprends, murmurai-je.

Je sentais le feu me monter au visage.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria Kossow exaspéré. Veux-tu notre ruine à nous tous, avec tes caprices ? Non. Il faut que tu le tiennes en ton pouvoir, que tu en fasses ton esclave, qu'il se plie à ta volonté, cet âne classique !

Je n'y tins plus. Je me levai et lançai ma tasse au milieu de la table avec tant de force qu'elle éclata comme une grenade et que ses morceaux volèrent dans toutes les directions.

— Cette fois, c'en est trop ! m'écriai-je. Jusqu'à présent tu m'as torturée, tu m'as tourmentée atrocement. Maintenant tu m'abaisses, tu m'avilis, et tu te sers de moi pour accomplir une œuvre infâme, misérable !

— Mais ne l'aimes-tu pas ? demanda mon mari légèrement confus.

— Oui, je l'aime, je l'adore et je l'estime autant que je te méprise, toi ! Maintenant, écoute. Je ne veux pas être, je ne serai pas la femme de deux hommes à la fois. Je vais me séparer de toi, et

je jure de lui appartenir à lui seul. Je ne le quitterai pas, je ne l'abandonnerai jamais, entends-tu ? J'y suis décidée.

— Recommences-tu tes histoires, folle ? cria mon mari exaspéré.

— Je ne recommence rien. Il y a longtemps que tout est fini, dis-je, très calme, mais les yeux luisants de colère. Ne me menace pas, vois-tu, sans quoi je te dénonce à la justice, et tu subiras le sort que tu mérites.

Et comme mon mari se jetait par terre, se frappait à coups de poings, s'arrachait la barbe et me suivait dans la chambre à genoux, en me demandant grâce, comme il embrassait ma robe en sanglotant, je le regardai sans pitié, avec un sourire de triomphe. Je me rappelai sa perfidie, les offenses dont il m'avait criblée autrefois, sa rudesse et ses mauvais traitements. Je le regardai encore, froidement et avec dédain. Puis je le repoussai du pied, je m'enfuis dans ma chambre et m'y enfermai à double tour de clef.

Àpartir de ce moment, nous eûmes des scènes chaque jour. J'arrivais constamment chez Julian, baignée de larmes. Mais comme il me remontait le moral et me fortifiait ! Son caractère s'était encore renforcé dans les derniers temps. Tandis que je m'étais laissé secouer comme une fleur sous les coups de l'ouragan, Julian avait recommencé à travailler avec courage. Il avait fait le plan d'une comédie. Lorsqu'il m'en lut les premières scènes, j'oubliai un instant ma misère, tant elles contenaient d'esprit et de situations intéressantes. Je m'agenouillai près de sa chaise et je le contemplai avec un joyeux sourire.

Nous avions échangé nos rôles. Son caractère sérieux, sa sévérité, son génie m'en imposaient ; autrefois, c'était ma beauté,

c'était la prétendue force de mon caractère qui le dominaient.

Bientôt, cependant, mes plaintes, mes soupirs, mes larmes, le sentiment de mon devoir troublèrent notre joie et notre tranquillité.

Julian souffrait de cet état de choses. Un temps assez long se passa. Il ne m'adressait pas un reproche. Enfin, sa nature se révolta contre le supplice que je lui faisais endurer. Il s'emporta sérieusement et exigea ma séparation d'avec mon mari. J'ignore aujourd'hui encore où je trouvai la force de lui déclarer que jamais je ne me séparerais de mes enfants.

— Tu les aimes donc plus que moi ? s'écria Julian.

— Oui, répliquai-je, et si je devais choisir entre toi et eux…

— Tu m'abandonnerais ? dit Julian d'une voix éteinte.

— Oui, toi, ajoutai-je.

Il me regarda, puis laissa retomber sa tête sur la table. Je m'agenouillai près de lui, j'embrassai ses mains. Il ne fit aucun mouvement.

— Bien, bien ! dit-il après une pause. Je sais où nous en sommes maintenant. Il ne faut pas être trop exigeant. Pourquoi croire à l'amour, dans ce monde ? La femme a ses enfants, et l'homme… — J'ai eu tort de négliger mes devoirs envers ma patrie depuis longtemps. Tu m'as puni, Anna. Je t'en remercie.

Àpartir de ce jour, il se rejeta dans le tourbillon de la vie politique. Son nom grandit, son influence s'étendit.

Souvent, lorsque je venais le chercher dans notre petit logis, je ne trouvais qu'une lettre : « J'assiste à une séance de la Chambre. À demain. » Et c'était tout.

Il me sembla que j'étais complètement abandonnée. Je passais de longues heures dans notre ravissante petite demeure, et je pleurais amèrement.

Une fois, j'adressai des reproches à Julian.

— Il me semble que tu aimes ta patrie plus que moi, lui dis-je.

— Sans doute, dit-il gravement. C'est mon devoir.

— Et tu serais capable de m'abandonner si ton pays courait un danger quelconque, pendant une guerre, par exemple ?

— L'homme a d'autres devoirs que ceux de l'amour, répondit-il. Mon peuple est ce que j'ai de plus cher au monde. S'il s'agissait de son honneur, de sa liberté, et si tu étais expirante, Anna, je te quitterais comme une étrangère et je suivrais mon drapeau.

De cette manière, il me fit expier cette heure où je lui avais préféré mes enfants. Et tandis que je l'indisposais par mes caprices et mon humeur, son amitié pour Élisa s'affermissait de jour en jour. Il lui communiquait ses pensées, ses plans, ses travaux, car moi je ne m'intéressais plus à rien, si ce n'est à ma personne et à mes nerfs.

Le printemps arriva, et, avec le printemps, de nouvelles luttes. Mon mari voulut à toute force m'emmener aux eaux avec lui. Mais je résistai, et je restai en ville avec mes deux petites filles.

En même temps que les hirondelles, un personnage étrange était arrivé à Lwow. C'était un écrivain allemand du nom de Wür-

ger. Vous avez peut-être entendu parler de lui ?

— Würger, répétai-je, Würger ! non.

— Et cependant c'est un homme bien remarquable, dit M de Kossow, un homme qui trouve des idées comme on trouve des cailloux ; on se baisse et on recueille ! Il avait pour principe de ne rien faire tant qu'il vivait aux dépens d'autrui. Ainsi, par exemple, il demeura toute une année chez un peintre célèbre. De là il se rendit en Hongrie, chez un ami qui s'adonnait à l'élevage des cochons. De là il se rendit à Vienne, paressa pendant quelque temps, souffrit de la faim, écrivit un nouveau livre et étudia jusqu'à ce qu'il rencontrât un original qui le prît chez lui, en échange de sa grossièreté et de son ingratitude.

Julian était en correspondance avec lui depuis des années. Et comme Würger se plaignait constamment de la misère, il n'hésita pas, bien qu'il fût loin d'être riche, à l'inviter à habiter avec lui.

C'est ainsi que Würger débarqua à Lwow un beau matin avec tout ce qu'il possédait : une canne jaune en jonc, qui ressemblait à une houlette ! C'était un petit homme assez gros, à la respiration difficile. Il avait une tête énorme, des traits grossiers qui décelaient assez d'intelligence et quelque peu de bestialité, un regard perçant et clair derrière ses lunettes, des cheveux rares et une barbe grise, courte et rude. Son pardessus gris semblait être trop étroit pour lui ; ses manches et son pantalon étaient beaucoup trop courts, ses bottes étaient rapiécées, sa chemise dans un piteux état. Comme son équipement provoquait quelques sourires chez les assistants, les yeux d'Élisa se remplirent de larmes, et, lorsque M de Romaschkan conduisit Würger à la chambre qui lui était destinée, Julian toucha Élisa à l'épaule et lui demanda :

— Qu'as-tu ?

— Je ne sais, répondit-elle. L'idée m'est venue que tu pourrais un jour être aussi misérable que lui, et cela m'a fait de la peine.

Julian prit la tête de la jeune fille, l'appuya sur son cœur, et il la pressa un instant contre lui avec extase.

Würger fut bientôt installé dans sa chambre, qui touchait à celle de Julian. Les deux amis conversaient du matin au soir. L'Allemand en imposait à Julian par ses idées et son instruction remarquables, tandis que celui-ci admirait le caractère antique de Julian, sa franchise, sa simplicité. Ils s'entendaient fort bien. Par Würger, Julian apprit à connaître Schopenhauer et l'histoire naturelle ; Würger, au contraire, s'initia, au contact de Julian, à la poésie et à la philosophie de la vie.

Le jeune Allemand était un grand esprit, mais un esprit complètement aigri. Dans sa patrie il eût pu devenir un Herder ou un Lessing. Malheureusement il avait, comme tous les Allemands, cette manie de la grande littérature qui détourne tant de génies du droit chemin et les égare dans les sentiers de la médiocrité.

Il écrivait des livres dont les idées frappaient par leur justesse et leur originalité, et cependant, pas un de ses héros ne vivait : il créait des hommes d'argile, mais il ne savait point leur donner le souffle de vie.

On le payait mal. On le jugeait mal, on le méconnaissait, on le méprisait même. Il se mit à haïr le monde et les hommes, à douter de l'existence, à douter de lui, et avant tout de la littérature allemande. Le dernier poète allemand, disait-il, c'est Goethe. Depuis Werther, notre littérature se corrompt de jour en jour.

Croyez-moi, je ressens une sorte de honte pour notre patrie, depuis que j'étudie la littérature slave, depuis que j'ai lu vos poètes et vos romanciers. Car on ne peut pas lire des livres qui ne sont écrits que d'après l'inspiration d'autres livres. Il faut la nature pour pouvoir créer. Nos jeunes auteurs doivent apprendre par la lecture de la Fille du Capitaine, de Pouschkine, comment il est aisé de ressusciter des types et des caractères qui, chez nous, pourraient se mesurer à votre Kolzow.

Il n'y a pas jusqu'aux chansons de Béranger qui, comparées à celles de Kolzow, sont fades et ternes. Et Turgenjew ! J'éprouve, en lisant ses œuvres, la sensation d'un homme qui subirait, tout vivant, une analyse anatomique. Notre poésie, à nous, c'est la poésie des idées et de la réflexion. La vôtre, c'est la poésie des sens, de la nature, c'est celle d'Homère et de Shakespeare. Vos poètes ne voient pas la nature à travers un verre comme les nôtres. Ils la voient de leurs propres yeux, sains et brillants ; là où nous voyons une couleur, ils en voient cinq. Ils ne restent pas assis dans leurs bibliothèques et leurs cabinets d'études, mais ils errent dans la campagne à travers les bois, dans les champs et les marais. Puis, quand ils écrivent un volume, ils l'intitulent : Récits d'un Chasseur.

Julian venait de terminer une petite nouvelle ; il la lut à Würger. L'Allemand, généralement si impitoyable envers ses collègues, l'écouta avec beaucoup d'attention ; lorsque Julian eut terminé sa lecture, Würger se leva et resta longtemps sans parler.

— Qu'en pensez-vous ? hasarda Julian timidement.

— Que vous dirai-je ? Je suis hors de moi, s'écria Würger.

Il embrassa Julian, ne ferma pas l'œil de la nuit, et écrivit le jour suivant une préface enthousiaste destinée à la nouvelle, et qui fut une de ses meilleures productions.

Avec cela, n'étant jamais son chapeau quand il traversait le salon, ne saluant pas, même lorsque nous avions des visiteurs. Il était grossier avec tout le monde, passait des journées entières étendu sur un divan, entouré de livres, écrivait quelques lignes, mangeait comme un loup, était gourmand et connaisseur en vins. Il ne montrait guère de délicatesse qu'envers lui-même et ne supportait pas la moindre raillerie, bien qu'il passât son temps à plaisanter tous ceux qui l'entouraient.

En peu de temps, il se brouilla avec tout le monde, chez nous. Julian seul supportait ses grossièretés et le traitait avec douceur, voyant véritablement en lui l'homme méconnu, le grand esprit traqué et persécuté.

— Eh bien ! que dites-vous de mon idéaliste ? ne supporte-t-il pas brillamment les épreuves qui lui sont imposées ?

— Certainement, répondis-je. J'espère, toutefois, que ce M. Würger, lui aussi, rencontrera un jour son « valet de Nubie ».

— Écoutez maintenant, reprit M de Kossow. Malgré l'espèce de culte qu'il professait pour le philosophe allemand Schopenhauer, auteur de cette phrase : « Le sexe court de taille, étroit d'épaules, large de hanches, aux jambes torses, ne pouvait être nommé beau que par notre sexe, à nous, que les sens aveuglent. » Notre honnête Würger était loin de mépriser les singes sacrés de Bénarès. Sa vilaine grosse tête était bourrée d'une imagination toute pompéienne, et s'il ne pouvait jouer au faune lui-même, il

provoquait quelque autre à se charger de ce rôle, et se pâmait en secret au récit de ses voluptés.

Un jour que Julian était en veine de générosité, il l'avait conduit dans notre villa et me l'avait présenté. Würger me regarda stupéfait, comme un objet tout à fait extraordinaire, et dit à Julian :

— Vous avez des femmes bien remarquables dans ce pays-ci ; si j'avais lu cette Kossow dans un livre, je l'aurais tenue pour absolument invraisemblable. Savez-vous ? j'aimerais la voir nue. Je n'ai pas besoin de demander si vous l'avez vue ainsi : vous n'y avez seulement pas songé.

— C'est vrai, repartit Julian.

Würger poussa un brutal éclat de rire.

— Eh bien, je vous conseille d'y songer au plus vite et de saisir cette occasion-là aux cheveux. Croyez-vous que vous retrouverez, durant votre vie, une statue d'un marbre aussi pur ?

Àpartir de ce jour, il fut comme en fièvre ; il voulait me voir par les yeux de Julian ; sa luxure n'avait plus de bornes.

Julian lutta quelque temps avant d'oser me communiquer son désir. Un jour, enfin, il me le témoigna en rougissant. Son trouble, sa confusion m'amusèrent beaucoup.

— Ce n'est pas un désir sensuel qui me pousse à te demander cette faveur, dit-il, mais un besoin d'observation, une envie immense de contempler ta beauté sans voiles. Je sais que je ne n'ai aucun droit d'exiger de toi ce sacrifice. S'il te plaît de me l'accor-

der, je le considérerai comme une grâce, et je t'en remercierai à genoux.

— Et vous consentîtes ?

— Non, je m'y refusai, répondit-elle avec un fin sourire, mais… je refusai seulement parce que mon teint n'était pas très-beau dans ce temps-là.

— Mais plus tard…

— Attendez donc ! dit-elle gaîment. Que voulais-je dire ? Ah ! j'y suis. Le faune cependant ne parut pas renoncer à l'idée de se livrer à une étude d'après l'antique, car, un soir que nous revenions de la promenade, et que Julian, selon son habitude, marchait en avant, il me fit à voix basse une proposition que j'accueillis par un grand éclat de rire. Il s'en montra vivement piqué. Julian ne lui en demanda pas la cause. Il était trop fier pour être curieux. Quelque temps après cette aventure, le valet de Nubie arriva, sous la forme d'une tasse de thé.

— Comment cela ?

— Julian avait invité son faune littéraire à prendre chez nous une tasse de thé, dans la soirée. Le soir vint, mais on ne vit pas venir le thé. Je savais que Würger y tenait, et je voulais lui jouer ce mauvais tour. Julian s'excusa, mais cette suppression de thé échauffa tellement la tête de M. Würger, qu'il ne nous adressa plus la parole. Et après avoir passé encore deux ou trois semaines dans la maison des Romaschkan, isolé comme un lépreux, il déménagea sans remercier personne, et on ne le revit plus.

— Bon ! encore un des galériens de votre don Quichotte ! fis-je remarquer.

Mde Kossow fit un geste affirmatif de la tête et alluma une nouvelle cigarette.

— Pendant ce temps, continua-t-elle, mon mari s'amusait avec une belle jeune fille nommée Lodoïska. Il avait fait sa connaissance aux eaux, où elle était avec sa mère. Ces deux dames jouissaient de la réputation la plus détestable. Comme elles n'avaient pour vivre qu'une petite pension, elles s'attachèrent comme des pieuvres à Kossow, qui menait un train de grand seigneur et passait partout pour possesseur d'une immense fortune. Du reste, ces dames me rendirent un grand service. Mon mari s'éprit pour Lodoïska d'une si vive passion qu'il m'oublia complètement.

Lorsqu'il revint à la ville, en automne, je conservai ma liberté comme pendant son absence ; il ne s'occupa de moi que de temps en temps, pour me jeter à la face quelques injures.

Et, de même qu'il avait traité ma liaison avec Julian avec la plus grande sévérité, de même il poussa l'audace jusqu'à l'extrême dans ses rapports avec Lodoïska. Il loua pour sa maîtresse un joli logement dans notre maison, où elle vint habiter avec sa mère. Il me força à la voir et à l'accepter dans notre loge de théâtre. Au commencement de décembre, Julian me quitta : il était chargé en Bukowine d'une mission politique.

Cette séparation eut du bon. Ma belle-mère, femme très galante et très expérimentée, me dit un jour froidement :

— Ne comprenez-vous pas que vous perdez Julian, que son amour pour vous se consume lentement ? S'il vous délaisse, vous l'aurez mérité : vous le traitez fort mal. Ah ! si l'on m'eût jamais aimée de cet amour…

Le hasard voulut qu'un peintre de talent très en vogue à cette époque eût l'idée de créer une galerie des femmes les plus belles du pays. Il commença par mon portrait. C'était un triomphe qui devait me ramener Julian. L'artiste m'indiqua lui-même ma toilette. Elle était superbe.

Àcet effet, je vendis une partie de mon argenterie. Lorsque Noël approcha, le portrait était à peu près terminé. J'attendais Julian chaque jour. Mais… lisez-vous-même ce passage de son journal.

Je pris le manuscrit ; elle l'ouvrit.

« Le 23 décembre.

» C'est étrange. Ma séparation d'avec Anna a été courte. Et maintenant que je vais la revoir, mon sang bout dans mes veines, la fièvre brûle mon cerveau, mon cœur bat à se rompre. C'est là-bas, loin d'elle, que j'ai ressenti la force des liens qui me retiennent à elle. Ah ! que je l'aime, chère âme ! J'ai à peine embrassé ma mère, et je cours vers notre demeure. Vite, plus vite. Je presse le cocher, les chevaux dévorent l'espace, la neige craque sous les roues de ma voiture. Voilà notre petite maison. Les fenêtres, que le couchant allume comme des braises, semblent illuminées en l'honneur de mon retour. Je monte l'escalier, sans reprendre haleine ; la porte s'ouvre.

» — Anna !

» — Julian !

» Elle s'élance à ma rencontre, les bras grands ouverts. Et moi…, j'hésite. Je la contemple, stupéfait, je passe timidement

mon bras autour de sa taille, tandis qu'elle approche ses lèvres de ma bouche, frénétiquement.

» — Te voilà ! tu m'es rendu, bien-aimé ! s'écrie-t-elle. Ah ! je ne te laisserai plus partir jamais, jamais plus.

» Je la regarde, ébloui, et je ne parle pas. Jamais je ne l'ai vue si belle. Elle s'appuie sur mon cœur, elle me cajole. Je ne puis prononcer un mot.

» — Est-ce que je ne te plais pas ? demande-t-elle enfin avec une anxiété ravissante. Tu es si drôle !...

» — J'avais oublié combien tu es belle, murmurai-je. Tu m'humilies, vois-tu, je tremble.

» — Doux ange, dit-elle, viens !

» Je voulus m'asseoir dans un fauteuil.

» — Non, viens près de moi.

» Elle m'attira à elle sur une ottomane, et se mit à jouer avec mes cheveux. Je la contemplais toujours, en extase.

» Une robe de soie très claire enveloppait sa taille et tombait en plis charmants sur ses petites mules de velours grenat. Une kasabaïka de velours rouge garnie d'hermine et découvrant les bras accuse ses formes. Sa gorge nue frissonne sous le fouillis des dentelles qui la parent, les boucles de ses cheveux noirs retombent en désordre sur ses épaules.

» J'avais honte, vraiment, honte de l'avoir considérée longtemps comme une femme ordinaire, honte de ne pas avoir connu

l'étendue de mon bonheur, de ne pas avoir adoré cette femme à genoux… »

— Je lui racontai, interrompit M de Kossow, que mon portrait était destiné à inaugurer la galerie des jolies femmes de notre pays, que Prinzhofer voulait fonder, et il rougit de joie et d'orgueil. Maintenant, continuez votre lecture, et n'oubliez pas que c'est un poète, un idéaliste qui écrit ces lignes, un don Quichotte qui parle de sa Dulcinée.

« Sa beauté est idéale ; en elle se réunissent toutes les perfections rêvées… »

— C'est ainsi, je crois, que parle le chevalier de la Manche : ses yeux sont des soleils… oui, à peu près quelque chose dans ce goût-là. Sans cela vous pourriez vous imaginer que je suis d'une vanité stupide en vous donnant à lire cela.

— Il ne peut pas être question de vanité, m'écriai-je, là où la conscience d'une beauté réelle existe.

Mde Kossow me perça d'un long regard. Ce regard ne témoignait d'aucune coquetterie et n'avait rien de moqueur.

— Un mot, ajouta-t-elle. Je vous avertis à temps. Ne vous éprenez pas de moi. Vous savez, je ne suis pas impitoyable, mais mon amour porte malheur. Cela me ferait de la peine pour vous. Maintenant, reprenez votre lecture.

Je me remis à lire.

« Elle souriait et semblait heureuse. Tout à coup, elle parut avoir une idée folle, car elle sauta à bas du divan, courut vers la

cheminée, s'agenouilla devant le feu, l'attisa, et, sans se tourner vers moi, m'ordonna de quitter la chambre.

» Lorsque la portière eut grincé sur sa tringle, derrière moi, Anna me cria de sa voix claire :

» — Malheur à toi si tu m'espionnes ou si tu entres avant que je t'appelle !

» — J'attends tes ordres, répondis-je.

» — C'est bien.

» Un quart d'heure s'écoula. J'entendais dans la chambre voisine un bruissement de soie.

» Puis, un silence se fit.

» Le feu pétillait doucement.

» Et maintenant :

» — Julian !

» Elle était couchée sur l'ottomane, drapée dans sa pelisse d'hermine, dont le velours écarlate projetait comme des flammes autour d'elle.

» — Ne t'approche pas trop !

» Je m'adossai au marbre de la cheminée, et j'attendis, ne comprenant pas.

» — Je t'aime, Julian, dit-elle avec un enthousiasme qui me surprit.

» — Je l'espère, chère âme, répondis-je.

» — Veux-tu savoir aussi à quel point je t'aime, je t'adore ? Regarde-moi. Je veux te prouver mon amour.

» Elle détourna la tête par un mouvement pudique, et se dépouilla de sa pelisse, qui glissa lourdement à terre.

» Je poussai un cri. Je demeurai immobile. Mon œil resta fixé sur elle, et un frisson immense me saisit.

» Elle reposait là, les yeux fermés, la bouche dédaigneuse, comme une statue de marbre. Jamais je ne l'aurais crue si belle. Sur son corps éblouissant courait comme un rayon de jeunesse. Impossible de rendre la pureté de ses lignes. La chair en était ferme. On voyait le sang circuler sous la peau tendue, bleuie de place en place par le réseau des veines. À demi couchée, le menton dans la paume de sa main gauche, elle laissait pendre négligemment son bras droit jusqu'à terre, où ses doigts jouaient avec la neige de l'hermine. Le brasier éclairait vivement le velours rouge, qui répandait des lueurs chaudes devant elle.

» Et maintenant, voilà qu'elle tourne la tête de mon côté et qu'elle me regarde de ses yeux de paon, aux paupières demi-closes. Il y a dans son regard des étincelles de passion, un feu magique qui me font mal.

» — Ferme les yeux, balbutiai-je, je t'en conjure.

» Et je dois couvrir mes yeux de ma main. Puis, quand j'ai repris mon calme et mon sang-froid, j'examine en détail le tableau admirable qui s'étale devant moi, et qui m'a ému si fortement que j'en ai l'âme ravie.

» Que cette petite tête grecque est belle, avec ses traits classiques, son teint pâle, son nez légèrement busqué, sa bouche rose

et moqueuse ! Ses oreilles ressemblent à ces petits coquillages roses avec lesquels jouent nos enfants sur la plage. Et cette masse énorme de cheveux qui se répandent en désordre sur son cou, sur ses épaules, sur sa gorge ferme et potelée ! Ce que j'admirai le plus, ce furent ses pieds. Je ne pouvais détourner mon regard des légères ombres que formaient ses fins genoux sur le bas de la jambe. Comme les pieds sont déformés, serrés dans d'étroites bottines, et qu'ils sont parfaitement modelés par la nature ! Je contemple avec extase chacun des petits doigts roses de ma déesse.

» Elle s'aperçoit de l'effet que sa beauté produit sur moi. Et elle sourit, heureuse, triomphante, avec une innocente malice.

» C'est que mes sens sont calmes, apaisés par le sentiment religieux qui me possède. Il me semblait qu'en m'extasiant devant toutes ces perfections, je m'extasiais devant un temple. Il me semblait que de son corps s'échappaient une lueur divine, un parfum céleste, plus pur et plus saint que l'encens.

» Dans mon âme, à cette heure, il ne se passait rien de voluptueux, il n'y avait pas d'ombre, pas de pensée terrestre. Lorsque, enfin, avec majesté elle me tendit la main, je mis un genou à terre et je lui baisai le pied. Elle me comprit. Elle ramena pudiquement sur elle sa pelisse d'hermine et me congédia du geste. »

Je fermai le journal de Julian, et je le posai sur la table, sans parler.

Elle avait baissé la tête pendant que je lisais ; ses longs cils, dorés par la flamme des bougies, tressaillaient de temps à autre. Enfin, elle ouvrit les yeux et fixa sur moi son regard ardent.

— Vous rappelez-vous notre première entrevue ? demanda-t-elle d'un ton doux. J'ai été belle. Je ne le suis plus. Gardez-vous des illusions. Mais, n'est-ce pas, nous serons amis ?

Elle me tendit sa main, qu'elle laissa un bon moment reposer dans la mienne.

— Maintenant, sortons de notre paganisme et rentrons dans la société chrétienne.

Mde Kossow se leva et prit dans la cassette noire un second manuscrit qu'elle jeta sur la table, en relevant dédaigneusement ses lèvres.

— C'est le journal d'un bon catholique, dit-elle, celui de mon mari. Nous allons y venir tout à l'heure.

Des soirées pleines de bonheur suivirent. Nous étions si heureux ! Quoiqu'on nous laissât rarement seuls, il semblait que chacun tînt à participer à notre félicité et à y puiser des forces. Non-seulement Turkul vint chaque jour fulminer contre le monde et ses illusions, mais ma belle-mère aussi venait souvent nous demander des consolations et des conseils. Cette femme si résolue avait fait la bêtise de se rendre amoureuse. Sa corpulence, son visage rouge et boursouflé donnaient à cet amour une tournure plus que ridicule : elle rappelait l'éléphant blanc de Heine, qui trottine au clair de la lune en soupirant : « Ah ! que ne suis-je un oiseau ! »

Donc, ma belle-mère s'était éprise d'un lieutenant, qu'elle comblait de friandises, de mouchoirs brodés, de cigares et de cadeaux de toute espèce, et qui supportait sans trop murmurer le poids de sa tendresse.

Un changement de garnison ravit à ma belle-mère son Adonis.

Àpartir de ce jour, elle nous visita chaque soir ; notre gaieté la réconfortait comme la meilleure des médecines.

Au bout de quelque temps, cependant, elle fut prise d'envie, et la jalousie qu'elle éprouvait à nous voir nous aimer, la mit dans une perpétuelle mauvaise humeur. Julian m'avait fait cadeau de deux charmants pistolets de chambre. Nous fixâmes une cible à la muraille, et nous nous amusions à tirer. Comme toutes les femmes, je tirais au hasard, presque sans viser, et, par là, très sûrement. Un soir que nous étions réunis comme à l'ordinaire, et que je me tenais là légèrement renversée en arrière, un pied en avant, la tête droite, le pistolet à la main et vêtue de mon élégante jaquette d'hermine, Julian, enthousiasmé, me désigna à ma belle-mère et murmura :

— Voyez donc, elle est admirable !

Quelques minutes après, l'éléphant blanc se leva en grommelant, serra son ouvrage, pria Turkul, qui était tout effaré, de lui offrir son bras et nous quitta très en colère. Lorsque Turkul revint, il riait à se tordre.

— Savez-vous, nous dit-il, que votre belle-mère bout de jalousie ? Son imagination lui présente votre bonheur sous des couleurs si vives, qu'elle n'aura pas de cesse jusqu'à ce qu'elle ait goûté aux mêmes joies ? Et savez-vous qui, auprès d'elle, est appelé à se charger du rôle de Julian ? Eh bien, mes enfants, c'est moi.

Nous rîmes aux larmes. Cette plaisanterie, du reste, menaça bientôt de nous causer de véritables désagréments.

Là-dessus, Turkul entra dans l'armée et fut, grâce à l'intervention de son père, promu au grade d'officier en moins de deux jours. Comme il devait, une semaine plus tard, rejoindre son régiment qui l'attendait en Bohême, il nous rendit visite chaque jour, et nous nous amusâmes comme trois bons amis, gaîment et avec insouciance, en vrais enfants. Mais Turkul était toujours maussade lorsque notre vie s'écoulait paisiblement, il ne se sentait à son aise que lorsque la situation se tendait et tournait au drame, quand il y avait chez nous des luttes, des scènes, des catastrophes à prévoir. Il jouait le rôle de double confident avec une joie immense, et ne se sentait pas de plaisir lorsqu'il pouvait nous servir d'intermédiaire. Souvent même il nous brouilla volontairement par ses cancans, pour s'offrir la joie de nous réconcilier.

Ce qu'il y avait de drôle, c'était l'effarement avec lequel il se défendait de l'accusation que je portais contre lui en lui affirmant qu'il était amoureux de moi. Il l'était certainement quelque peu, c'est-à-dire qu'il m'aimait comme on aime une héroïne de roman, une héroïne de drame. Il souffrait avec moi, il tremblait quand notre roman prenait une tournure qu'il n'avait pas rêvée, il bâillait pendant les entr'actes de notre tragédie, ces entr'actes qui nous rendaient si parfaitement heureux.

Hélas ! le rideau se releva bien trop tôt à notre gré. Le nouvel acte de la tragédie de notre existence commença par une violente altercation entre mon mari et moi.

Un matin Kossow entra dans mon boudoir, boutonné jusqu'au menton, son chapeau sur la tête.

— Je viens t'annoncer, dit-il d'un air fort indifférent, bien qu'il sût que chacune de ses paroles me déchirait le cœur, que les en-

fants seront envoyés en pension aujourd'hui même.

— En pension ! m'écriai-je.

— Aujourd'hui même.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que tu es incapable de remplir à leur égard tes devoirs de mère. Ton père est parfaitement de mon avis. Ainsi, tu n'as rien à objecter. Fais tes préparatifs : je les emmènerai cette après-midi, vers six heures.

Il sortit.

Mes deux petites filles se jetèrent à mon cou en sanglotant et jurèrent de ne pas me quitter ; je souris douloureusement ; mon Dieu ! que pouvaient ces pauvres doux êtres ? On les arracherait de mes bras, malgré leurs cris, malgré leurs larmes. Élevées chez des étrangers, elles m'oublieraient, elles s'attacheraient à d'autres. Je fondis en larmes à cette idée. J'arpentai la chambre, tout en fièvre, j'inventai mille plans pour nous sauver ; je m'habillai et je me rendis chez mon père, chez un avocat, au tribunal même. Hélas ! tout fut inutile. Personne ne me consola, personne ne sut me donner un conseil, me rendre un peu d'espérance. Nous ne mangeâmes ni les unes ni les autres, au déjeuner ; les enfants avaient décidé de se jeter aux pieds de leur père, de lui demander grâce pour moi. Il ne vint pas déjeuner. Il ne rentra que le soir à six heures, lorsqu'il fallait nous quitter.

— Je t'en conjure, ne me prends pas les enfants ! dis-je d'une voix tremblante. Cela ne finira pas bien. Cela ne peut pas bien finir.

— Êtes-vous prêtes ? demanda mon mari aux enfants, d'une voix brève, et sans m'honorer d'un regard.

— Waleska ! Lola ! m'écriai-je. Venez ici. Je vous protégerai. Je ne vous laisserai pas partir.

— Pas de comédie, je t'en prie, dit mon mari, rouge de fureur.

Je pris dans mes bras mes enfants, qui se cramponnaient à ma robe en sanglotant, et je me redressai, décidée à lui résister en face.

— Tu me résistes ! cria-t-il. — Il déboutonna son paletot et le reboutonna, en se mordant les lèvres. — Bien ! nous allons voir !

— Ne me pousse pas à bout ! dis-je d'une voix sifflante, avec effort.

Mon mari étendit la main sur la plus jeune de mes filles.

— Ne la touche pas, m'écriai-je. Si tu la touches, je t'étrangle.

Le sang me monta à la tête. Il m'arracha l'enfant.

Je me mis à crier… Je ne sais plus… je le saisis à la gorge des deux mains et je le serrai avec violence. Nous luttâmes un instant en désespérés ; enfin il me jeta par terre, et mon front donna contre le parquet. Tout devint noir à mes yeux. J'ignore combien de temps je restai ainsi. Quand je revins à moi, les tempes me battaient, mon regard était vague. Il me semblait que j'avais le cauchemar. Puis, mon cerveau se dégagea. Je me rappelai notre lutte, le départ de mes enfants. Je me mis à genoux, et je priai, je criai à Dieu en sanglotant : — Je ne crois pas à ton existence. Prouve-moi que tu es, que tu m'entends !

Et soudain, je découvris une petite clé à côté de moi, par terre. Je la ramassai. Je regardai la serrure de mon secrétaire. Ô bonheur ! cette clé ne m'appartenait pas. Sans me rendre compte de ce que je faisais, je courus dans la chambre de mon mari, à son pupitre. J'essayai la clé. Elle allait parfaitement. J'ouvris le meuble, je cherchai dans les tiroirs ; j'y trouvai ce manuscrit, — le journal de mon mari ; je l'ouvris, je le parcourus avidement. Ma tête était en feu. Je ne songeai pas à ce que j'y lus, je ne me fâchai pas en y trouvant relatées des scènes en comparaison desquelles les orgies de Casanova, les descriptions scandaleuses de Thünmel sont des évangiles. Oh non ! certes. Je me disais que peut-être ce manuscrit serait mon sauveur, que par lui j'obtiendrais peut-être mes enfants ; que cette prose infâme livrait entre mes mains cet homme qui m'humiliait et que je haïssais jusqu'au crime. Je lus, et je lus longtemps. Et de temps à autre, mes épaules frissonnaient de dégoût en présence de cette bestialité crûment étalée sur le papier, de ces expressions sales de viveur et de toute cette débauche.

Pas une pensée, pas une observation juste, pas une réflexion ou la moindre trace de noblesse ou de grandeur. Non. Rien que l'ordure, la bassesse et la bêtise.

Et cet homme, c'était le père de mes enfants !

Je rougissais de honte, je vous assure, tout en me réjouissant de ma vengeance. C'est que tout y était, dans ce manuscrit, les descriptions de toutes ses maîtresses, avant et après son mariage, leurs orgies. Cela était décrit sans esprit, sans poésie aucune, la saleté seule y était reproduite avec mille détails repoussants.

— Vous ne me croyez pas, peut-être ?

Mde Kossow me tendit le manuscrit. Je l'ouvris et le feuilletai au hasard. Mon regard s'arrêta sur un passage qui m'étonna, moi aussi. Je n'aurais jamais cru qu'un homme pût s'abaisser à ce point et confier au papier des secrets aussi honteux. Je refermai le livre et le rendis à mon interlocutrice.

— Quelle différence entre le merveilleux caractère antique et simple de Julian et toute cette bassesse ! s'écria M de Kossow. Mais je perds le fil de mon récit.

Quand j'eus terminé ma lecture, je remis le journal où je l'avais pris, je refermai le pupitre et je courus chez Julian. Par bonheur j'y rencontrai Turkul. Nous délibérâmes. Les dernières pages du manuscrit m'avaient dévoilé les intentions de mon mari. J'y avais lu ceci :

« Aujourd'hui, je ne me suis amusé qu'un instant avec Lodoïska. Demain j'emmène les enfants dans un pensionnat. Je me séparerai ensuite d'Anna définitivement, et je prendrai Lodoïska chez moi, pour les enfants, comme gouvernante. »

— Il faut vous emparer du journal, s'écria Turkul — dont les yeux brillaient de joie à l'idée d'être mêlé à un nouveau drame, — aujourd'hui, sans plus tarder, avant le retour de votre mari. Une fois en possession du manuscrit, vous pourrez prendre une attitude vis-à-vis de votre mari et exiger le retour de vos enfants.

— Bien !... je suis décidée, dis-je.

Le sentiment maternel me donnait des forces. Je me sentais prête à tout pour revoir mes petites filles.

Julian s'était tu.

— Dans ce cas, je ne puis rester un moment de plus dans la maison de mon mari, continuai-je. Dès qu'il s'apercevra de la disparition de son manuscrit, il cherchera à se défaire de moi de toutes les manières.

— Cela va sans dire. Vous devez le quitter, et pour toujours. Vous devez plaider en séparation, s'écria Turkul.

— Mais où irai-je ? demandai-je, découragée.

— Chez ton père, dit Julian d'une voix ferme. Il sera ton intermédiaire auprès de ton mari. Pendant ce temps, je te ferai meubler un appartement complet dans notre petite maison et tu t'y retireras avec tes enfants.

— Oh ! tu es bon ! — Je lui serrai fortement la main. — Mais hâtons-nous maintenant.

Je remontai avec Julian dans ma voiture. Turkul nous suivit dans son fiacre, qui stationnait devant la maison, et nous nous rendîmes chez moi. Il faisait presque nuit. Je gravis l'escalier à la hâte. Julian et Turkul veillaient à la porte en bas.

Ils eurent un moment d'anxiété bien cruelle en m'attendant.

Je pouvais trouver mon mari dans sa chambre, ou bien il pouvait revenir subitement. Julian et Turkul, qui regardaient aux fenêtres, virent une lumière poindre dans le cabinet de mon mari, puis disparaître.

— C'est fait, murmura Julian en suivant de l'œil la lueur qui traversait maintenant le salon, semblable à une colonne de feu.

— Montons chez elle, dit Turkul.

— Non, non, repartit Julian. Vois, tout est redevenu sombre.

Soudain des pas d'homme résonnèrent sur le trottoir. Une forme noire avançait dans l'obscurité.

— C'est lui, murmura Julian très agité. Je vais l'arrêter, s'écria-t-il d'un ton ferme, et s'il essaie de la toucher du bout du doigt, je le terrasse.

Il traversa la rue rapidement. Turkul le suivit, la main à son sabre. Le passant s'était approché. La flamme d'un bec de gaz éclaira son visage. Ce n'était pas Kossow.

J'arrivais au même instant.

— As-tu le manuscrit ? demanda Julian.

— Oui.

Je le lui tendis ; il le mit sur sa poitrine. Je n'avais trouvé personne chez moi. Ma femme de chambre, une Russe qui m'était très attachée, rassembla à la hâte mes bijoux, mes robes et un peu de linge, et les apporta dans la voiture en pleurant à chaudes larmes. Turkul porta le tout dans notre villa, pendant que Julian m'accompagnait chez mon père. Celui-ci fut très effrayé en apprenant ce que j'avais fait. Il me blâma, me réprimanda rudement, mais convint que je ne pouvais demeurer un instant de plus avec Kossow. Quant au manuscrit, il le déclara très utile pour obtenir de Kossow, sans avoir recours au tribunal, une séparation formelle et le retour de mes enfants auprès de moi.

Du reste, le journal ne l'impressionna guère d'une manière désagréable. Les détails orduriers parurent lui plaire. Il lut le tout

attentivement, prit plusieurs pincées de tabac, sourit et finit par dire :

— On peut être une sale brute ; mais dans ce cas on ne s'en fait pas gloire, et on ne l'avoue pas aussi franchement que ça.

Je passai la nuit chez mon père. Le lendemain, de grand matin, ma femme de chambre arriva, et me raconta que Kossow était rentré quelques heures après mon départ. Il était allé dans son cabinet, puis avait frappé à sa porte, en demandant où j'étais. La pauvre fille, qui avait peur de ses brutalités, avait dit, en poussant les verrous de sa porte, que j'étais partie, que je m'étais rendue chez mon père. Mon mari lui avait répondu par un grossier éclat de rire, puis il était rentré chez lui, et avait marché dans la chambre de long en large toute la nuit.

Vers midi, il arriva lui-même chez mon père, dans une fureur atroce. Mon père le reçut dans son cabinet. Kossow vomit contre moi les imprécations les plus infâmes. Il s'était aperçu de la disparition de son journal, et se sentait entièrement en mon pouvoir. Il prévoyait que je le forcerais à une séparation en règle et que, s'il ne cédait à mes revendications, je compromettrais publiquement Lodoïska, à laquelle il s'était attaché réellement. Il demanda à mon père, tout en me poursuivant de ses injures, quelles étaient les conditions que je lui posais.

Mon père exigea une séparation en bonne forme, mais sans l'intervention du tribunal, une rente annuelle pour subvenir à mes besoins, enfin le retour de mes enfants. Mon mari accepta les deux premières conditions sans hésiter, mais il se refusa obstinément à me rendre mes enfants. Il savait, le misérable, que c'était ce qui pouvait m'affecter le plus. Mon père sortit et vint

auprès de moi. Julian était arrivé. J'exigeai que Kossow me rendît mes petites filles. Julian me supplia de ne pas accepter une obole de mon mari. Il voulait travailler pour moi, gagner ma vie lui-même.

— Mais, s'écria mon père, il ne s'agit pas d'une aumône. Ce que je réclame de Kossow, ce sont les intérêts de la fortune d'Anna qu'il a dissipée dans de folles spéculations.

— C'est possible, s'écria Julian. Mais elle doit se montrer généreuse, désintéressée dans ce cas-là. Regarde-moi comme ton esclave, chère Anna, comme ta bête de somme, ta machine ; prends mon sang, mais n'accepte pas un sou de cette brute.

Kossow se refusant absolument à me rendre les enfants, je renonçai à elles, et je ne songeai plus qu'à les soustraire à l'influence de sa maîtresse.

Il fut donc décidé que mes petites filles resteraient en pension. Kossow se chargea de leur entretien. Il consentit également à une séparation définitive et à me donner une rente que Julian diminua autant que possible. Le journal resta entre mes mains, véritable épée de Damoclès ; cependant, je promis solennellement de n'en faire aucun usage tant que mon mari remplirait les conditions faites entre nous.

J'étais libre maintenant.

Dans la même journée, je m'installai dans notre petite villa et fis venir ma femme de chambre.

Mon père, lors de mon mariage, m'avait assuré une petite rente pour mes menus plaisirs. Il m'offrit de la continuer comme auparavant, ce que j'acceptai avec reconnaissance.

Le même soir Julian me remit une forte somme, ce qui me rendit toute confuse.

Nous n'étions pas les seuls locataires de notre petite maison. Une veuve, M Barwizka, s'y était établie avec ses deux filles. Ces dernières prirent chaudement mon parti lorsqu'elles connurent quelles difficultés j'avais à vaincre.

Vous savez comment sont les femmes. Elles sont constamment en guerre ; et cependant, dès que l'une d'elles est attaquée par un homme, elles sont unanimes à la défendre.

La plus jeune des Barwizka, M Walpurga, — nous l'appelions Wally — s'offrit pour me tenir compagnie pendant les matinées et les après-midi où Julian était occupé au dehors. Elle s'établit bientôt tout à fait chez moi.

Ce qui m'amusait beaucoup aussi, c'étaient mes séances chez le peintre. Les sincères compliments du grand artiste me faisaient plaisir.

Le portrait fut réussi et obtint un succès énorme. Prinzhofer eut tous les honneurs de l'exposition. Vous jugez si les autres femmes furent jalouses ! Elles me le montrèrent bien. Une pensée aussi m'aiguillonnait depuis quelques jours. Ma position ne me paraissait pas bien nette. Je me disais qu'à tout prendre je n'étais maintenant que la maîtresse de Julian, et que si le monde me considérait comme telle, il n'avait pas tort.

Du reste, l'idée que Julian travaillait comme un nègre pour m'aider à vivre me faisait rougir. Je résolus d'entreprendre quelque chose, de chercher à subvenir moi-même à mon existence. Je me rappelai que j'avais fait de la peinture avant mon

mariage et que j'avais obtenu les plus grands éloges. Je retrouvai chez mon père, au grenier, mon chevalet et mon appui-main. J'achetai les outils qui me manquaient, et je me rendis chaque jour au musée pour y étudier. Je peignis la copie d'un tableau hollandais, genre Callot.

Cela me réussit si bien, que l'artiste qui avait exposé mon portrait loua fort mon premier essai, et qu'un grand marchand m'en offrit un excellent prix. Je me mis alors assidûment à faire le portrait. Julian et Turkul posèrent à peu près en même temps. Mille difficultés se présentèrent l'une après l'autre. Je doutai de mon talent, j'eus des moments de véritable désespoir. Un jour que Turkul prit les deux ébauches, les mit l'une à côté de l'autre, et se permit quelques innocentes plaisanteries, je fendis la toile à coups de canif, je jetai palette et pinceau dans un coin, et rien ne me décida à toucher un crayon du bout du doigt.

Je commençai à coudre et à broder pour de l'argent. Mais la rémunération était si faible que j'y renonçai.

Turkul me conseilla d'entrer au théâtre et m'aida en cachette à étudier plusieurs rôles. Je suppliai aussi Julian, en pleurant, de congédier son secrétaire et de me charger de la copie de ses manuscrits ; si je ne parvenais pas à gagner de l'argent, je tenais du moins à en économiser autant que possible. Et vraiment, à partir de ce jour, j'écrivis du matin au soir, et je fis beaucoup de besogne. N'allez pas croire, cependant, que j'apportai plus de constance à cette entreprise qu'à toute autre.

Oui, lorsque j'étais très jeune, j'étais ambitieuse. Je voulais me créer une position dans le monde, je voulais me faire peintre,

mais mon père se moqua de moi, et mon mari, plus tard, me railla également.

C'est ainsi que, peu à peu, je me déconsidérai aux yeux de notre société. Et maintenant que le besoin de travailler se faisait sentir en moi, maintenant que mon honneur en dépendait, maintenant la constance me faisait défaut. Je restais ce que j'avais été toute ma vie : une sultane qui réduit en esclavage tous ceux qui l'entourent. Plus tard, lorsque mes fourrures précieuses (emblème du despotisme) se transformèrent en haillons, eh bien ! je devins une reine de bohémiens, fière de la paresse et de la mendicité à laquelle s'adonne la tribu sauvage.

Mon Dieu, que notre ménage allait gaiement dans notre villa, au bord de la route ! Julian écrivait avec facilité et gagnait beaucoup d'argent, mais les dettes s'accumulaient de jour en jour. Une partie de sa bibliothèque, le ravissant ameublement de notre petite maison, n'étaient pas payés. Mais cela ne nous empêchait pas d'être joyeux. Nous vivions, dès que l'argent était là, à peu près à la manière des jeunes époux du tableau de Hogarth ; nous invitions nos amis, nous leur offrions des thés et des soupers fins, nous riions, nous devisions. Je ne quittais pas de toute la journée mes splendides toilettes de soie et mes précieuses fourrures ; je me montrais chaque soir dans une loge de premier rang, comme une souveraine, avec un diadème étincelant sur la tête et des dentelles impossibles.

Je n'aurais jamais consenti à m'asseoir aux fauteuils d'orchestre ; non certes. Lorsque notre loge était comble, lorsque tous les amis de Julian m'y rendaient visite et se montraient ravis de mon esprit et de ma grâce, j'étais satisfaite. Par malheur, Julian, comme mon mari, comme mon père, avait la manie de me

produire. Et, ainsi, il m'exposait sans scrupule à toutes les tentations. Lui-même amenait mes adorateurs dans notre maison. Le moins dangereux d'entre eux a été notre ami, je crois… le comte Henryk.

— Ah ! notre Platon, m'écriai-je.

— Il hait les femmes et il les adore tout à la fois, reprit M de Kossow. Vous connaissez son histoire, je suppose, sa piquante aventure avec la princesse ?

— Il ne m'en a jamais parlé.

— Confessez-le un jour sans miséricorde, ses aveux vous feront mourir de rire. Il m'a beaucoup aimée — d'amitié, s'entend — il voyait en moi la seule femme avec laquelle la camaraderie était possible, comme avec un homme.

Mes enfants venaient me rendre visite tous les quinze jours. Elles se rendaient aussi chez leur père.

Ce qui était ravissant, c'était de voir comme ces petites malicieuses cherchaient à surprendre mon secret.

— Maman, dit un jour la petite Lola, je sais quelque chose.

Elle se pencha à mon oreille et chuchota :

— Julian est amoureux de toi !

— C'est possible !

— Mais je sais encore autre chose, continua la belle innocente. Tu es aussi amoureuse, toi, et je devine de qui.

Tandis que le comte Henryk me traitait de plus en plus en bon camarade, Wally Barwizka se montrait en quelque sorte amoureuse de moi ; elle avait des expansions subites, elle s'agenouillait à mes pieds, m'embrassait les mains, les cheveux. Non moins tendrement que moi, cependant, elle aimait mon café, et elle ne s'en allait jamais, même lorsqu'elle voyait Julian de mauvaise humeur, avant que les tasses vinssent sur la table et qu'elle en eût vidé deux à elle seule. Elle s'essuyait les lèvres alors et disait :

— Je crois qu'à présent vous pouvez vous passer de moi.

Turkul était allé rejoindre son régiment. Il m'écrivait de longues lettres, pleines de conseils.

— Et étiez-vous heureuse en ce temps-là ? demandai-je à ma jolie narratrice, qui venait d'interrompre son récit pour rouler entre ses doigts mignons une nouvelle cigarette.

— Oui et non, dit-elle après un instant de réflexion. Mon Dieu, les germes de notre désunion existaient déjà à cette époque. Julian, qui agissait loyalement, qui haïssait l'hypocrisie de la vertu et ne cachait nullement nos rapports aux yeux du monde, exigeait qu'il accordât à notre liaison les droits et le respect d'un vrai mariage ; il invoquait les lois, bien que la loi ne nous abritât point de la morale dans l'immoralité ; il demandait à la société d'estimer une union qui n'avait pas été bénie par le prêtre. C'est cela, avant tout, qui occasionna la terrible catastrophe qui nous sépara à jamais. Si je n'avais pas quitté mon mari, si Julian eût été mon amant publiquement, comme mon beau-frère, et comme le comte, les âmes chrétiennes m'auraient, à coup sûr, extrêmement respectée. Mais le cas étant tout autre, elles me jetèrent la pierre parce que j'agissais loyalement et ouvertement. Je fus méprisée,

humiliée, par ces mêmes êtres qui se courbaient devant moi, qui m'appelaient leur chère amie et qui me baisaient les mains lorsque je trompais mon mari de la manière la plus infâme.

Voyez-vous, mon cher ami, je me suis souvent dit qu'un homme ne doit pas s'attaquer aux lois de la nature, aux règles de la société, quelque mauvaises qu'elles soient. Aussitôt qu'il s'en affranchit, aussitôt qu'il veut être libre, il devient infailliblement la victime de ses idées.

C'était en vain que je me montrais publiquement au bras de Julian et que ses amis me traitaient avec déférence. Sa plume, que chacun redoutait, son courage, sa force à l'épée et au pistolet, me protégeaient des insultes. Mais c'était tout. On souriait d'un air significatif en m'apercevant ; les hommes m'accablaient de regards effrontés, et j'avais honte souvent, oh ! bien honte.

Les dames de l'aristocratie m'évitaient, ou, si elles étaient obligées de se rencontrer avec moi, elles m'adressaient un léger salut, comme à leur couturière ou à leur modiste. Au bal que donna la noblesse, je n'eus que des hommes autour de moi, et je n'avais dû mon invitation qu'à la peur. On craignait trop Julian pour l'offenser ; on nous invita donc, mais les femmes ne m'épargnèrent pas les regards insolents, et mes anciennes bonnes amies passèrent à côté de moi sans me saluer. La générale fut la seule qui me serra cordialement la main dans le péristyle.

Une aventure qui nous arriva au Théâtre-Polonais est aussi restée dans ma mémoire. Ma voiture attendait devant le perron. Mais les messieurs et les dames qui remplissaient le foyer semblaient s'être entendus pour ne pas me faire place. J'eus beau avancer et dire pardon à plusieurs reprises, on ne parut pas

m'entendre. À ce moment, survint Julian. Il me donna le bras, bouscula un jeune homme qui ne se dérangeait pas, et le repoussa contre la muraille. En un instant le corridor fut vide.

Hélas ! ses efforts n'améliorèrent pas ma position. Plusieurs propositions qui me furent faites me montrèrent à quel point le monde estimait encore ma vertu. On m'appréciait comme une marchandise, bien que le prix qu'on m'offrait en échange de mes faveurs fût des plus fabuleux.

L'une de ces propositions me fut adressée par un riche magnat, l'autre par un prince d'une famille régnante. Malgré l'offense énorme qui résultait de ces offres, j'étais flattée au fond de connaître quelles sommes folles on eût données pour jouir de mes faveurs. Je me sentais grisée à l'idée de jouer le rôle d'une seconde Pompadour. Aussi m'arriva-t-il souvent de braquer ma lorgnette sur la loge du prince, au théâtre, ou de paraître à la fenêtre lorsqu'il paradait à cheval.

Naturellement, je passai bientôt aux yeux de toute la ville pour la maîtresse du prince. Julian, qui avait jusque-là lutté avec joie contre les préjugés du monde, qui avait supporté les ennuis de notre fausse position avec patience, Julian fut anéanti lorsqu'il entendit cette calomnie. Souvent il pleura de colère en constatant son impuissance vis-à-vis d'une population idiote et qu'on ne pouvait provoquer.

Voilà que son idole était dans la boue maintenant, et que tous ceux qui passaient près d'elle lui crachaient au visage. Lorsque je compris entièrement l'irrégularité de ma position et que je vis que pour les autres j'étais une paria, une femme dégradée et rien de plus, ma fierté se révolta. Et quoique j'estimasse fort le carac-

tère chevaleresque de Julian, son grand cœur et son courage, tout son amour ne suffisait pas à lui faire oublier les ennuis de ma situation ou seulement à sécher mes larmes. Son cœur était pur. Le mien ne l'était pas. La femme, une fois tombée, ne retrouve jamais son équilibre. Au lieu de la soutenir, la société et même son propre orgueil la condamnent.

Julian voulait me conduire au bonheur sur le chemin de la vertu, sans s'inquiéter de la boue qu'on nous jetait de toutes parts. Hélas ! j'étais incapable de le suivre. Ma bonne conscience ne remplaçait pas pour moi la perte de ma bonne réputation. L'apparence d'honnêteté me paraissait maintenant préférable à cette honnêteté franche que le monde réprouvait.

J'agissais sans doute plus loyalement qu'autrefois. Mais je m'étais sentie plus heureuse lorsque mon honnêteté n'était qu'un vain mot. Mes plaintes, mes larmes, mes gémissements continuels finirent par lasser Julian. Il renonça à lutter contre la société, sa foi chancela, et lui aussi était souvent taciturne.

Son amour diminua lorsqu'il me vit bouder sans cesse et être toujours de mauvaise humeur.

En somme, c'est la perte de ma position sociale qui fut cause de notre rupture.

Je vis Julian se refroidir d'abord à mon égard. De gai qu'il était, il devint triste. Et sans le vouloir, je me pris à douter de la durée de son amour.

Éternelle énigme de la nature humaine qui désire, qui espère et doute toujours.

L'idéal de Julian était une femme cruelle, une femme comme la grande Catherine. Et moi, hélas ! j'étais lâche et faible. Je ne pouvais prendre ce caractère dominateur aussi facilement que je revêtais ma pelisse princière : depuis que la fière amazone qu'il avait rêvée s'était transformée en une faible femme, une femme qui cachait en pleurant sa tête sur sa poitrine à toute occasion, je sentais qu'il avait changé à mon égard. Sa conduite vis-à-vis de moi était la même. Et cependant je lui trouvais quelque chose qui m'étonnait. Son amour, jadis si humble, était devenu despotique. Bref, je ne reconnaissais plus Julian.

Vous comprenez que je mis tout en jeu pour m'assurer de nouveau son amour et incarner pour lui cet idéal que son imagination créait sans cesse.

Tenez, représentez-vous quelque chose dans ce goût-là.

Un pays de steppes aux étendues infinies, où s'égare un voyageur sans armes, sans défense. Une belle femme sauvage arrive tout à coup, au galop ; son coursier se cabre sous elle, écumant ; elle le maîtrise d'une main ferme. Elle regarde l'étranger. Il paraît lui plaire. Aussitôt un sifflement strident traverse l'air. Des Cosaques accourent en foule. Sur un signe de la jolie femme, ils s'emparent de l'étranger, ils le tiennent, ils le bâillonnent, ils lui bandent les yeux et l'emportent. Lorsque le jeune homme revient de sa frayeur, il se trouve dans un salon meublé avec un luxe asiatique. Une ottomane étale ses étoffes moelleuses. La belle femme y est couchée nonchalante, à demi vêtue. Sa petite main joue avec un fouet.

— Tu es en mon pouvoir, dit-elle. Mon autorité ici est absolue. Je suis la reine d'un pays immense. J'ai à mes pieds des milliers

de sujets qui ne demandent qu'à m'obéir. À partir d'aujourd'hui, tu es mon esclave. Tu me plais. Je te traiterai avec bienveillance.

L'étranger, pâle de colère, se révolte et s'emporte.

— Je reconnais ton pouvoir sur moi, lui dit-il, mais non pas ton autorité illimitée. Tu es belle, je sens que je t'aime. Mais je ne serai jamais ton esclave.

Elle lui répond par un éclat de rire qui lui donne le frisson. Elle le fait jeter dans un cachot sombre et humide. Le jour et la nuit se passent. Au matin, la porte du cachot s'ouvre ; la jolie femme paraît, une torche de résine à la main. Elle réveille son prisonnier par un coup de pied.

— Debout, esclave ! Me reconnais-tu pour ta souveraine ?

— Non.

Des serviteurs entrent. Ils dépouillent de ses vêtements le malheureux, ils l'attachent à un anneau de fer fixé dans le mur ; la belle despote relève ses manches et prend un fouet.

— À genoux, et soumets-toi.

— Non.

Elle rit, et commence à le fouetter. Son sang ruisselle sous les coups qui lui déchirent la peau. Il perd connaissance.

Quand il revient à lui, il se trouve sur un lit moelleux. La jolie femme est étendue à ses pieds.

— Tu as subi l'épreuve, dit-elle. Tu es un homme. Je serai à toi, si tu peux encore m'aimer.

Il lui tend les bras. Deux cœurs fiers battent maintenant, pressés l'un contre l'autre, des lèvres chaudes s'unissent dans un long baiser.

Mde Kossow se mit à rire.

— Vous jugez si je m'entendais à jouer ce rôle ; songez un peu : moi, froide, inexorable, un fouet à la main, tandis que je m'évanouis à la vue d'une simple goutte de sang.

Néanmoins, je résolus de réaliser une fois son idéal… Enfin, vous allez voir.

J'étais persuadée qu'il m'était fidèle. Mais j'avais peur de l'avenir. Plus il me choyait, plus je sentais qu'il ne vivait que pour moi, et plus je m'imaginais qu'il ne saurait résister à la tentation lorsque la tentation viendrait. Mon Dieu ! si la femme de ses rêves allait lui apparaître ! S'il allait la rencontrer dans le monde ! Résisterait-il à la tentation ? Oh ! il est impossible que cette femme n'existe que dans un rêve ! Bref, le doute me rongeait jour et nuit. Alors il me vint à l'idée d'exécuter mon plan.

Non. Il vaut mieux que vous lisiez : cela vous amusera davantage. Prenez son journal. Tenez, là… au haut de la page.

Mde Kossow appuya sa délicieuse petite main sur les feuillets jaunis du manuscrit.

— Mais… attendez encore.

Elle se leva, prit un papier couvert de poussière, qui était au fond du petit coffret noir, et me le tendit.

— Eh bien ! ne distinguez-vous rien ? me demanda-t-elle en se penchant sur mon épaule et appuyée au dossier de ma chaise.

C'était un dessin à la plume, une scène étrange, en vérité. Il représentait un bal masqué, une salle étincelante de lumières et de girandoles. Dans un angle, à l'ombre d'un immense pilier, une femme vêtue d'un domino noir, un masque sur le visage, la main tendue comme pour donner un ordre. À ses pieds, était un jeune homme agenouillé.

— Maintenant lisez, dit M de Kossow.

J'obéis.

« Mercredi des Cendres ! L'aube blanchissante éclaire ma chambre d'une lueur pâle. Je ne puis dormir. Mon Dieu ! quelle aventure bizarre ! Mon cœur bat quand j'y songe, et le mouvement de mes artères se précipite.

» Ma lampe s'éteint en fumant. La clarté livide de l'aube pénètre à travers les carreaux de la croisée. J'ai les yeux ouverts, et cependant je rêve.

» Une femme se dresse devant moi, une grande femme aux boucles de cheveux noirs. Son visage est recouvert d'un masque ; son œil brille d'une lueur singulière et se fixe sur moi. Elle me menace de la main, elle me fait signe. Un éclat de rire retentit à mes oreilles maintenant, un rire âpre qui me donne à la fois le frisson et me plonge dans une extase fiévreuse.

» Je ne puis dormir. Je vais donc essayer de raconter en quelques lignes ce rêve avant qu'il ne s'évapore dans les brouillards du matin.

» Hier, lorsque je me rendis chez Anna, le soir tombait. Je trouvai les enfants auprès d'elle. Ils me tendirent les mains. La petite Lola m'offrit sa bouche rose pour que je l'embrasse. La vue

de ces charmantes petites créatures me réjouit profondément. Nous jouâmes aux cartes, à l'homme noir ; Lola bavardait de plaisir à l'idée de me dessiner avec du charbon de grosses lunettes autour des yeux. Je ne sais comment nous en vînmes à parler du bal masqué que donne la société de notre ville en carnaval. Anna me demanda si j'avais l'intention de m'y rendre.

» — Y penses-tu ! sans toi ? répondis-je.

» — Pourquoi non ? Nos dames prétendent, à ce qu'il paraît, que je suis si peu sûre de toi, mon doux être, que je suis obligée de te tenir absolument sous clé. Je t'en prie, va au bal.

» Je secouai la tête.

» — Et si je te l'ordonne ?

» — Tu me l'ordonnes ?

» — Oui, je te l'ordonne. Tiens plutôt, lis et tu verras que ce n'est pas un caprice.

» Elle tira de son sein un petit billet sur papier rose, tout chiffonné, et d'où se dégagea une exquise odeur de violettes. L'enveloppe portait son adresse.

» C'était une écriture de femme, aux caractères fermes et allongés.

» Voici le contenu du poulet :

« Si vous avez le courage de faire subir à la fidélité de votre amant une rude épreuve, envoyez-le aujourd'hui au bal masqué.

» Suleika. »

» Le cachet portait une couronne de comte.

» — Comprends-tu maintenant que tu es forcé d'aller à ce bal ?

» — J'obéirai.

» Lorsque les enfants nous eurent quittés, Anna s'assit sur mes genoux et me couvrit de baisers brûlants. Soudain elle étouffa un léger bâillement.

» — Il est temps que tu t'habilles, Julian. Puis j'ai sommeil.

» — Es-tu fâchée contre moi ?

» — Non.

» Je pris une voiture, je fis ma toilette, et je me rendis au casino, où j'arrivai un peu après dix heures. La grande salle regorgeait de monde. Il y avait affluence de femmes distinguées qui laissaient glisser leurs mantilles de dentelles pour faire mieux voir les rondeurs de leurs épaules, de jolies filles aux yeux brillants d'animation et de plaisir, des élégants blasés qui se promenaient en affectant de ne rien voir, malgré les lorgnons qui leur pinçaient le nez, des dominos mystérieux qui erraient dans la foule sans parler.

» Je circulai un instant parmi les danseurs, sans but.

» Soudain, on me frappe légèrement sur l'épaule. Je me retourne. C'est une main gantée de noir qui m'a touché. Deux femmes sont à mes côtés, l'une vêtue d'un long domino couleur de sang, l'autre habillée de noir. Ces femmes sont étranges. Leur aspect me glace.

» — Tu es ici, dit la dame noire en allemand ; ainsi, tu as du courage ?

» — En veux-tu des preuves ?

» — Tu es venu. C'est la meilleure preuve que tu puisses me donner.

» Elle prend mon bras et me contemple en silence, tandis que sa compagne se perd dans la foule. Elle est entièrement vêtue de noir. Un domino de velours l'enveloppe des pieds à la tête et lui prête une grande majesté. Elle porte une longue traîne. Sa petite main est serrée dans un long gant noir. Un capuchon recouvre ses cheveux, une épaisse dentelle cache le bas de son visage.

» Je ne distingue que ses yeux, deux grands yeux sombres dont les regards brûlent. Je prends son mouchoir, qu'elle m'abandonne. Il porte à l'un des angles une couronne de comte.

» — Eh bien, me connais-tu ? demande-t-elle d'un ton moqueur.

» — Non.

» Nous suivîmes le courant de la foule. Sa petite main tremblait dans la mienne. Elle entama une conversation animée et spirituelle.

» Elle parlait sans affectation, ne se donnant pas la peine de déguiser sa voix, sûre qu'elle était, probablement, que je ne la connaissais pas. Elle avait, en prononçant l'allemand, quelque chose de guttural, ce qui me fit penser qu'elle était Hongroise, Polonaise, ou Russe. Ses manières, du reste, étaient franches et décidées comme celles des femmes de ces pays. Sa voix résonnait

à mon oreille comme la voix des roussalka, de ces ondines petites-russiennes qui se bercent dans les ramures, au clair de la lune, chantant et appelant les passants pour les étrangler ensuite avec leur blonde chevelure.

» Le parfum de violette dont ses vêtements étaient imprégnés me montait doucement à la tête et me donnait le vertige.

» — Comment t'appelles-tu ? demandai-je.

» — Suleika.

» — Tu es Russe ?

» — Pour toi, je ne suis qu'une femme.

» — Comment cela ?

» — Oui… une femme qui s'intéresse à toi plus que tu ne le supposes, une femme qui te suit pas à pas, une femme qui te plaint du fond du cœur.

» — Qui me plaint ? m'écriai-je.

» — Oui, certes ; tu as du talent, mais ton talent ne peut s'épanouir, parce que tu as peur de te jeter, tête baissée, dans les orages de la vie. Avant tout, vois-tu, la description de tes caractères de femmes est fausse et monotone.

» Là-dessus, elle se mit à rire d'un rire nerveux qui me fit tressaillir.

» — Dans toutes tes œuvres on retrouve la même femme, continua-t-elle ; ta poésie n'a qu'une face, elle est pauvre comme ton amour… Ah ! c'est que je connais ton modèle manqué…

» — Sais-tu aussi combien je l'aime ?

» Elle se remit à rire.

» — Tu rêves, s'écria-t-elle. Mais tu n'as pas encore aimé. Veux-tu que je t'enseigne l'amour ?

» Son bras rond et chaud pressa amoureusement le mien.

» — Que veux-tu de moi ? balbutiai-je.

» — Je veux te sauver. Je veux faire de toi un artiste ; parce que tu me plais. Ne crains pas cependant que je te retienne. Quand j'aurai assez de toi, tu subiras immanquablement le sort de mes autres amants, et je te mettrai à la porte. Je ne suis pas une madone, ni un de vos anges vermeils ; j'ai causé la mort de plus d'un homme, j'ai souvent blasphémé contre les lois terrestres et célestes.

» — Femme, qui es-tu ? demandai-je en reculant.

» — Un démon, dit-elle en me lançant un regard étincelant, un être qui ne vit que pour le carnage, qui rit de votre Dieu, de votre immortalité et de votre morale. Et maintenant, sache que tu es la proie que je cherche.

» À ces mots, je frissonnai. Je voyais mon idéal devant moi. Et plus cette femme était cruelle et narquoise à mon égard, plus je me sentais en sa puissance. Il vint un moment où elle s'assit sur un petit divan et où je passai mon bras autour de sa taille, comme en délire, buvant son haleine.

» — Celle que tu aimes, balbutia-t-elle en se serrant contre moi, est trop tendre, trop faible, trop sentimentale pour toi. Ton idéal, c'est la grande Catherine. Tu as besoin d'une femme

comme moi, d'une femme noble, riche, qui ne vive que pour ses caprices, que pour ses fantaisies, qui s'intéresse à toi, mais qui ne t'aime pas, qui se joue de toi et qui dévore ta vie comme un vampire.

» Je suis belle. Plus d'un homme a sacrifié son existence pour mon amour. Je serai à toi, mais il faut que tu te livres entièrement à moi. Suis-moi où je t'ordonnerai de me suivre ; ma puissance sans borne t'instituera dieu ou esclave ; là, je puis, selon ma volonté, te faire lier à un poteau, te faire fouetter, te faire écarteler. Hein ! tu n'en as pas le courage ?

» — Et si je l'ai, ce courage ?

» — Alors, je t'enlèverai cette nuit.

» — Comment donc ?

» — D'une façon très simple. Tu me suis dans ma voiture, je te bande les yeux, je te mets des menottes et te bâillonne. Le reste me regarde. Es-tu décidé ?

» Je me tus.

» — Tu as peur, dis ?

» — Non.

» — Alors, viens.

» Elle se leva.

» — Tu as brisé mon cœur en deux, Suleika, m'écriai-je, et l'un des deux morceaux t'appartient.

» — Je ne veux pas ton cœur ; je te veux, toi ! s'écria-t-elle impatientée. Viens ! viens ! Oh ! quand je t'aurai garrotté dans ma voiture, nulle puissance humaine ne pourra te sauver.

» Elle me jeta un regard haineux et féroce.

» — Qui es-tu ? demandai-je, frappé de sa violence, et que veux-tu faire de moi ?

» — Tu le sauras plus tard, viens.

» — Demain, balbutiai-je.

» — Demain, répéta-t-elle avec un rire de démon. Mais demain tu n'existeras plus pour moi. Je veux te posséder aujourd'hui même. Demain, tu ne seras pour moi qu'un jouet qu'on brise quand on en a assez. Allons, décide-toi.

» Je cachai mon visage entre mes mains et je me mis à rêver de cette aventure bizarre ; il me semblait voir au loin la tête pâle, au regard douloureux, de ma chère Anna. Oh ! me disais-je, pourquoi n'est-elle pas comme cette femme-là ?

» — Je pars, me dit tout à coup le beau démon qui m'avait à moitié séduit, en me lançant un regard moqueur. Me suis-tu ?

» — Non, répondis-je d'une voix sourde.

» Ma tête retombe inerte sur ma poitrine. Elle me regarde d'un air étrange, puis elle pousse cet éclat de rire qui me glace et qui m'enivre, et me tourne le dos avec mépris. Un instant je me sentis comme anéanti, puis je pris la résolution de pénétrer le secret de cette femme. Je la suivis à travers la salle et jusqu'au bas de l'escalier. Je la vis monter en voiture avec sa compagne.

» Je me jette alors dans un fiacre, qui stationne à quelque distance, et j'ordonne au cocher de ne pas perdre l'équipage de vue un seul instant. Une chasse insensée commence. Je traverse la ville, les faubourgs… Tout à coup l'équipage s'arrête… Est-ce que je rêve, vraiment ? — Non ! La voiture s'est arrêtée devant la petite maison où demeure Anna. Ces dames sortent de voiture, je les suis… elles montent l'escalier, la porte reste ouverte, je suis en haut en quelques bonds, et, au moment où elle détache son masque, je presse Anna dans mes bras. Elle part d'un éclat de rire, elle se fâche, essaie de bouder, puis se remet à rire, et frappe joyeusement des mains, à l'idée de l'excellent tour qu'elle vient de me jouer. »

— Il est vrai que je ris, affirma M de Kossow. J'étais forcée de convenir qu'il avait honnêtement résisté à une tentation bien grande. Toutefois, il avait hésité un instant, mes paroles l'avaient ému, je l'avais vu sur le point de se donner à une inconnue. Aussi l'aventure de cette nuit engendra-t-elle la méfiance entre nous. Et cette méfiance augmenta de jour en jour ; bientôt elle fut plus grande que mon amour.

— Et quel était votre projet ? demandai-je, extrêmement anxieux. Qu'auriez-vous fait à Julian s'il vous avait suivie ?

— Ah ! tout était préparé jusque dans les moindres détails, répondit-elle en souriant. La générale — la comtesse Mnichek, cette femme qui jadis, aux eaux, avait fait à Julian des avances et s'était vue repoussée par lui, la seule de mes amies qui m'eût conservé un peu d'affection — avait combiné avec moi cette aventure plaisante. Elle avait mis à ma disposition une villa qu'elle possédait loin de la ville, au milieu d'un immense parc. C'était elle qui m'avait écrit le billet ; l'équipage lui appartenait, ainsi

que le mouchoir marqué d'une couronne de comte. Elle-même m'accompagnait, revêtue d'un domino pourpre. Si Julian avait succombé à la tentation de me suivre, il était perdu. Aussitôt qu'il aurait été bâillonné et garrotté par nous dans notre voiture, rien n'eût pu le soustraire à ma vengeance. Un vieux et fidèle serviteur de la comtesse conduisait les chevaux ; deux de ses laquais, masqués, avaient été envoyés à la villa, attendant nos ordres.

Nous aurions introduit Julian dans un appartement exquis d'élégance et de luxe. Nous lui aurions enlevé le bandeau des yeux. Il m'aurait retrouvée devant lui, toujours masquée, la tête enveloppée d'un voile de dentelles noires, vêtue d'une toilette de velours garnie de zibeline, — une merveille, — qui appartenait à la générale.

Je l'aurais embrassé, je l'aurais pressé contre mon cœur, je l'aurais comblé de caresses, et, lorsqu'il aurait été sur le point de tout oublier, je serais partie d'un éclat de rire glacial, je l'aurais repoussé en arrachant mon masque. La comtesse, alors, serait entrée, vêtue de pourpre et d'hermine, un loup de velours rouge sur la figure, et suivie de deux hommes masqués. Sur mon ordre, les hommes masqués auraient saisi Julian et l'auraient attaché solidement à une des massives colonnes du lit Louis XV qui se trouvait là.

— Et puis ?

Elle tressaillit violemment, comme sous le coup d'un souvenir fâcheux. Une lueur fauve éclaira ses yeux. Ses narines frémissaient, son poing se crispa comme pour retenir le manche d'un fouet.

— Vous l'auriez battu ?

— Oh ! oui, battu jusqu'au sang ! s'écria-t-elle. Il est vrai que, moi, je n'aurais pu lui faire beaucoup de mal. Je sais qu'après quelques coups j'aurais perdu connaissance. Mais la générale aurait achevé mon œuvre. Vous savez, un amour dédaigné ne pardonne guère ! Oui… je crois qu'elle l'eût déchiqueté comme une Euménide.

— Et puis ?…

— Je lui aurais pardonné.

— Et lui ?

— Lui ? répondit M de Kossow… lui, il m'eût adorée jusqu'à la folie.

Car à partir de cette nuit de bal, son imagination s'enflamma, et il m'aima avec un enthousiasme qui m'effrayait parfois. Il se calma cependant lorsque vint le printemps et que la mère d'Élisa exigea le retour de sa fille dans la maison paternelle. Ce départ l'attrista profondément. Il aimait Élisa comme une sœur.

La séparation fut pénible. Lorsque Élisa, tout émue à l'idée de quitter la maison où son bonheur s'était épanoui et où il s'était fané, s'approcha vêtue de son costume de voyage et joignit les mains devant la madone qui ornait le chevet de son lit, Julian ne put retenir ses larmes.

L'envie me mordit au cœur. Je crus que j'allais le haïr.

Quelques jours plus tard, mon père m'écrivit une lettre qui m'atterra. Sans donner aucune raison, il me supprimait la petite pension qu'il m'avait si solennellement promis de continuer. C'étaient la colère et la jalousie de ma belle-mère qui étaient cause

de cela. La pension que me servait mon mari subvenait à peine aux besoins de ma toilette. Je dépendais donc entièrement de Julian maintenant.

Vous pensez bien qu'à cette nouvelle le peu d'honneur qui me restait se révolta. Vraiment, je n'étais plus l'orgueilleuse souveraine qui accordait à Julian ses précieuses faveurs. Qu'étais-je ? sa maîtresse, tout simplement, une femme entretenue. Et bientôt je me mis à vivre comme une de ces créatures. Non contente de dépenser l'argent de Julian, je me mis à le maltraiter et à le tourmenter avec mes caprices.

J'oubliais que l'argent qu'il me remettait était de l'argent honnêtement et péniblement gagné. Je m'impatientais souvent, je lui faisais des reproches, je lui faisais des scènes, lorsqu'une difficulté se présentait et qu'il n'était pas en mon pouvoir de l'aplanir.

Ce pauvre Julian ! Jusque-là, je vous assure, il avait tout à fait vécu à la don Quichotte.

A-t-on jamais vu des chevaliers errants avoir des créanciers ? Depuis quand les tailleurs leur envoient-ils des factures et l'aubergiste leur fait-il payer leur écot ?

Peu à peu, les petites dettes de Julian s'accumulaient. Son libraire, son tailleur, son épicier envoyaient leurs notes. Il ne les payait pas tout de suite. Il les renvoyait avec un acompte et ne réglait le tout que lorsqu'il recevait le paiement de quelque travail littéraire. Avec cela, ne satisfaisant pas la plus petite de ses fantaisies, portant des habits râpés, travaillant sans cesse. Pour les autres cependant, et pour moi surtout, Julian avait toujours de l'argent. Quand vint le printemps, il porta ses habits d'hiver au Mont-de-Piété ; et, une fois que ses habits y furent, il y porta son

argenterie, ses bijoux, sa montre. De temps en temps aussi il apportait chez moi de vieux habits, une montre ancienne, qu'il tenait de quelque héritage, n'importe quoi, enfin, pourvu que cela fût bon à vendre. Un vieux juif, nommé Chaim Schappsl, venait nous trouver. Ça, c'était le côté drôle de la médaille. Aussitôt que Julian avait quelque chose à vendre, Schappsl était là comme s'il l'eût flairé. Il restait ordinairement un moment en bas, dans la rue, et alignait de longues additions sur son carnet crasseux avec un crayon qu'il portait de temps en temps à sa bouche. Puis, il montait. Il entrait, l'air sinistre, sombre et comme absorbé par de grandes pensées. Peu à peu il s'apprivoisait et devenait tendre, confiant, jusqu'à ce qu'il eût découvert quelque chose à sa convenance. Alors, il reprenait son air profond, examinait l'objet, le tâtait et demandait :

— Combien en voulez-vous ?

Et aussitôt qu'on lui en disait le prix, il s'écriait :

— Voulez-vous vous moquer de moi ?

Et si Julian continuait à parlementer sans s'inquiéter de ses gémissements, il disait :

— Jouez-vous la comédie avec moi ? Ou bien préférez-vous dans ce marché jouer à colin-maillard ? Dans ce cas, bandez-moi les yeux avec un foulard.

Il finissait régulièrement par se fâcher et par s'éloigner très en colère, pour revenir un instant après. Et, lorsqu'il se décidait à payer, il secouait la tête en murmurant :

— Tenez, prenez, puisque vous avez la barbarie d'écorcher jusqu'aux os le pauvre Schappsl.

Tout en se livrant à mille petites spéculations de ce genre, Julian travaillait ferme pour subvenir à notre entretien. Il écrivit un long roman-feuilleton qui parut dans un journal politique, puis il écrivit une comédie. Il ne venait me voir que le soir ; souvent il était très fatigué, presque anéanti. Il ne restait que peu de temps auprès de moi, il retournait travailler, écrire, et passait la nuit ; il se rendait malade plutôt que de négliger son devoir un seul instant.

Mon égoïsme ne s'en contentait guère, vous comprenez. Je trouvais qu'il me laissait trop seule, j'étais de mauvaise humeur ; je le recevais avec aigreur lorsqu'il s'échappait pour m'embrasser. L'été se passa dans une affreuse monotonie. Le soir, n'est-ce pas ? nous aurions pu être heureux ensemble. J'aurais dû le récompenser de son dévouement. Il n'en était rien. Je me fâchais lorsque, au lieu de s'agenouiller devant moi, au lieu de me débiter des galanteries, au lieu de me tenir dans ses bras, il me faisait part de ses projets, me racontait le sujet de ses nouvelles et de ses pièces de théâtre. Mais moi je n'en savais que faire. Je ne voulais que de l'amour et du plaisir. Quiconque se nourrit d'ananas et de champagne n'a bientôt plus d'appétit et se plaint de maux de tête. Ah ! grand Dieu ! que de reproches je lui fis alors, et comme je me maudis plus tard !

Maintenant, je ne m'adresse pas de reproches ; je ne lui en adresse pas non plus, à lui. Ce qui nous arriva était inévitable. Vous connaissez, n'est-ce pas ? cette belle parole de Jean-Paul : « Les amants croient tous à une double éternité ; l'homme croit à la sienne d'abord, puis à celle de l'être aimé. » Nous aussi, nous étions persuadés que notre amour serait éternel, bien que nous eussions souvent été sur le point de faire l'expérience de sa fragi-

lité. Nous croyions, pauvres fous, que nous étions plus parfaits que les autres et qu'il nous suffirait de vouloir pour changer à notre gré les lois de la nature, pour arrêter le mouvement de la terre et signer un pacte éternel sur le terrain mouvant de l'amour.

— Ainsi, vous ne croyez pas à la durée de l'amour, à une concorde persistante entre l'homme et la femme ? lui demandai-je, afin de savoir son jugement à cet égard.

— Non, et mille fois non, quant à ce qui concerne la femme « bien élevée » par exemple, s'écria M de Kossow.

— Êtes-vous pour ou contre la civilisation chez la femme ?

Elle secoua la tête.

— Écoutez-moi jusqu'à la fin. Oui, si nous recevions l'éducation que reçoivent les hommes. Mais notre éducation, à nous, sert tout au plus à nous faire prendre en grippe les travaux manuels, les travaux du ménage, ceux enfin auxquels la femme est assujettie le plus souvent. J'ai passé par là, et vous pouvez en croire mon expérience. Chaque homme a besoin d'une compagne appartenant à son milieu. Donnez à un paysan une paysanne, à un négociant une commerçante et à un homme politique une M Roland, qui, comme lui, s'intéresse aux intérêts et à la grandeur d'un pays.

Notre femme « bien élevée », elle, ne demande à l'homme que son amour, parce qu'elle-même ne se sent pas capable de lui offrir autre chose en compensation ; elle exige qu'il se consacre à cet amour, du matin au soir, parce qu'elle a fait de cet amour le but de sa vie ; elle en arrivera bien vite à trouver qu'elle est trop peu aimée pour ce qu'elle offre, qu'on la néglige, et alors elle

cherche un amusement, une distraction qui la dédommage. Voilà ce qui perd la femme. Quand elle en est arrivée là, elle s'éprend d'un autre, elle aime deux hommes à la fois, elle les trompe tous les deux, elle les rend malheureux, et souffre elle-même de cet état de choses.

— Je suis tout étonné, lui dis-je, de votre jugement inexorable. Comme vous vous condamnez sévèrement !

— Mon Dieu, répondit-elle d'un air distrait, vous savez, nous vous prenons toujours pour des souverains, des sages ou des martyrs. Puis, plus tard, il nous semble que dans le passé nous n'avons été que des mendiants, des imbéciles ou même des coquins.

Nous nous tûmes un instant. Elle avait baissé la tête. Je regardai avec tristesse son beau visage incliné, si pâle, aux traits doux et tristes.

— Pourquoi me regardez-vous ? dit-elle brusquement.

— Je suis curieux de savoir comment Julian et vous, vous vous êtes séparés.

— Préparez-vous à une confession horrible, dit-elle d'une voix étranglée. Je me sens défaillir, aujourd'hui encore, quand j'y songe. Ainsi… oui… oui…, vous comprenez, jusque-là, j'avais été habituée à faire figure dans le grand monde, à recueillir partout des hommages, et cette vie… tenez… je me faisais l'effet d'une lionne captive.

Personne ne venait me voir, en dehors de la famille Barwizki. Et encore, ces braves gens n'étaient-ils attirés que par mes toilettes éblouissantes et mes fourrures de prix, persuadés que

j'avais une grande fortune. Ils ne soupçonnaient pas que Julian travaillait jour et nuit pour gagner ma vie. Aussi me montaient-ils, contre lui, de toutes les façons imaginables.

— Mais c'est qu'il n'est même pas beau du tout, me disait constamment Wally Barwizka, et vous, songez donc… une beauté célèbre. Ah ! quand je pense aux partis que vous pourriez avoir ! Des ducs, des archevêques, oui, et jusqu'à des princes ! Vous pourriez avoir des équipages de quatre chevaux, vous pourriez régner sur toute une contrée !

Ces conseils, vous comprenez, ne laissaient pas que de porter leurs fruits !

Notre passion se raviva un moment avec une nouvelle force, semblable à une flamme qui va s'éteindre ; ce fut le soir où la comédie de Julian fut jouée pour la première fois ; le rôle principal était tenu par un artiste en renom. Le succès fut immense. L'enthousiasme s'accrut à chaque acte. Quand Julian parut sur la scène, on l'ensevelit sous des couronnes de laurier. Il vint les déposer à mes pieds tout rayonnant.

L'émotion de la soirée réveilla en moi le désir de me vouer au théâtre. Je songeai à me rendre indépendante, à me créer une carrière. Je ne voulais pas quitter Julian. Je voulais simplement ne plus rien lui devoir.

Et je trouvais superbe l'idée de jouer dans ses pièces, de créer ses rôles de femmes. Je ne lui fis pas la confidence de mes projets. Mais j'arrangeai tout en cachette, aidée par Turkul. Hélas ! je n'eus pas le temps de vaincre les difficultés qui entravaient ma route ; la discorde éclata entre Julian et moi. Ses créanciers le pressaient de jour en jour. Ma position devenait intolérable.

Souvent, nous manquions du nécessaire. J'économisais cependant de toutes mes forces ; je mis mon argenterie, mes bijoux au Mont-de-Piété. Je recommençai à broder pour une grande maison de confections. Cela nous rapporta quelques kreutzer. — Je vous le dis franchement, il soufflait un vent d'orage dans notre jolie maison aux jalousies vertes. Un jour… je n'y tins plus. Je fis à Julian une scène terrible, je l'accusai de notre misère, — je lui reprochai la position où nous nous trouvions, son manque d'amour pour moi. J'étais furieuse, parce qu'il ne pleurait pas avec moi, parce qu'il supportait les outrages du sort avec calme, résigné, patient, travaillant sans souci de la maladie, sans se plaindre.

— Où est le temps où cent florins étaient pour moi une bagatelle ? m'écriai-je. Hélas ! maintenant je n'ai même pas de quoi m'acheter un mètre de ruban.

Julian subit mes reproches tranquillement, et ne se dérangea pas de ses travaux. Son calme m'exaspéra.

— Tu me laisses seule à souffrir et à gémir, lui dis-je le jour suivant. Tu ne viens plus chez moi que comme chez une fille.

Julian eut un sourire amer.

Àpartir de ce jour, il ne se passa pas de soirée sans une scène affreuse. Chaque fois que Julian venait, il me trouvait en larmes : je maudissais mon sort, et lorsqu'il me consolait, essayant de me redonner du courage, je frappais du pied, je m'arrachais les cheveux, je m'excitais jusqu'à me donner des crises de nerfs. Julian, alors, me portait sur mon lit et me donnait les soins nécessaires. Plus tard, cependant, lorsqu'il remarqua que mes crises me servaient d'armes contre lui et que je les employais pour le torturer,

il se montra très indifférent. Je l'offensais quotidiennement, en feignant de douter de son amour. Et, d'un autre côté, je lui témoignais une passion exagérée, qui le refroidissait à mon égard. Un jour, je lui dis, avec un regard méprisant et une moue significative :

— Je te réponds que cela ne m'arrivera plus, d'être abandonnée par un homme.

Une autre fois, je tombai à genoux devant lui en pleurant, et je le conjurai de ne pas me quitter.

— C'est pour toi que je me suis séparée de mon mari, de mes enfants, du luxe auquel j'ai été habituée ! m'écriai-je. C'est ton devoir de m'aimer toujours.

— Tu te trompes, répondit Julian d'un ton glacial. Tu as quitté le domicile conjugal parce que ton mari t'a pris tes enfants et que sa maîtresse te gênait. Tu as refusé de te séparer de ton mari, alors que je t'en ai priée longtemps auparavant.

Je ne savais que répliquer. Je fondis en larmes. Il prit son chapeau et sortit. Je l'appelai de la fenêtre ; j'envoyai ma femme de chambre le supplier de revenir. Elle le ramena.

La prochaine fois qu'il m'arriva de m'évanouir pour une bagatelle, Julian me versa sur la tête une cruche d'eau froide. Et dès ce jour, il lui suffisait de jeter un coup d'œil du côté du lavabo, lorsque mes crises me reprenaient, pour me rendre à la raison complètement. Je l'ai tourmenté de toutes les manières imaginables. Je l'accusais de rudesse à mon égard, de cruauté, de lâcheté.

Quand j'y songe, je vous assure que je me demande comment il a eu la patience de supporter tout cela. Son idéal était mort, lui laissant, comme Hélène à Faust, un souvenir : ma grande pelisse, qui était encore accrochée à ma psyché, couverte de poussière.

Du reste, j'ai fait une remarque qui m'a souvent étonnée. C'est avec ardeur que les hommes recherchent en nous la poésie que notre apparition éveille en eux. Oui, ils recherchent en nous la poésie ; nous, la prose incarnée !

Julian n'était tranquille que lorsqu'il se retrouvait dans la rue, sa visite obligatoire terminée.

Et cependant il ne m'eût jamais quittée, oh ! non !

Mon Dieu ! j'avais été trompée si souvent, j'avais moi-même tellement trompé, qu'il m'était devenu impossible de me confier à un être qui m'aimait véritablement. C'est positif. Il m'était impossible d'être heureuse, de remplir mes devoirs, de vivre en paix. Ce qu'il y avait d'étrange, c'est que cet homme, qui avait lutté pour son amour et la liberté de cet amour, se sentait lié, même lorsque cet amour n'existait plus, et qu'il supportât ce lien sans murmures comme sans amertume.

C'est cet homme que j'ai repoussé, par la seule raison qu'il ne répondait pas à l'idéal que j'avais rêvé, et aussi parce qu'il n'était pas mon esclave, dans le sens propre du mot. Oui, je l'ai repoussé pour me jeter dans les bras d'êtres qui ne m'aimaient pas, qui ne m'ont jamais aimée et qui ne voyaient en moi qu'un amusement, un passe-temps comme un autre !

Mde Kossow se leva et arpenta la chambre à grands pas, très agitée. La fente du miroir craqua, poussant une espèce de plainte

lugubre. Le canari tressaillit, s'envola, et descendit en tourbillonnant le long du mur, comme une balle. Elle se leva, le prit, le mit dans sa cage, en ferma la porte, puis s'assit dans son fauteuil, en soupirant, et comme épuisée.

Son visage était dur et impassible.

— Au moment où la discorde s'accentuait de plus en plus entre Julian et moi, le comte Henryk présenta à Julian, par hasard, au théâtre, deux Polonais émigrés, qui avaient passé la frontière lors de la dernière insurrection. Deux exemplaires de l'espèce des Krapulinscki et Waschlapski, si connus dans toute l'Europe.

Oui, vraiment, les splendides vers de Heine auraient pu s'appliquer exactement à ces deux individus. Ces vers étaient écrits pour eux.

Mezischewski et Blotnizki,
Polonais de la Pologne,

Combattirent pour la liberté
Contre la tyrannie moscovite.
Combattirent vaillamment et
Prirent la fuite heureusement…
Vivre aussi bien que mourir
Pour la patrie, c'est doux.

Ils végétaient à Lwow, ni plus ni moins que leurs autres compatriotes, vivant d'aumônes ou à crédit dans les hôtels, car

Aucun ne voulant souffrir
Que son camarade payât pour lui,
Ni l'un ni l'autre ne payaient.

Ils n'eussent jamais songé à gagner leur vie d'une manière ou de l'autre, à travailler, à faire quelque chose. Vous savez comment sont les Polonais. Chaque Polonais se croit fermement destiné à être roi, et alors, vous comprenez que sa dignité lui défend de se rendre utile. À quoi serviraient donc des nations aussi ordinaires que la Russie et l'Allemagne, je vous prie ?

Mendier, mentir, duper et courir les aventures, c'est, en réalité, l'unique préoccupation d'un émigré polonais.

Julian fut saisi d'une profonde compassion pour les deux réfugiés. Et, bien qu'il eût toujours combattu les tendances polonaises, il s'intéressa à eux et s'offrit pour leur venir en aide.

Eux, de leur côté, virent tout de suite qu'il était leur homme. Ils se montrèrent toujours de son avis ; ils jouèrent les martyrs, les persécutés ; ils firent valoir les sacrifices rendus à une noble cause politique ; ils s'attachèrent à lui et le tutoyèrent au bout de huit jours.

Les embarras d'argent se présentant bientôt, Blotnizki, beau jeune homme d'une vingtaine d'années, se mit au lit, fit le malade, se lamenta et râla d'une façon si naturelle que Julian fit flèche de tout bois pour lui procurer une petite somme, des aliments et des médicaments.

Il voulait même lui envoyer son médecin, mais Mezischewski déclara qu'il était lui-même docteur et que, bien qu'il eût perdu son diplôme lors de l'insurrection, il en savait aussi long que tous nos médecins. Et Julian était une nature si franche, si bonne, il témoignait tant de confiance à tous ses amis, et à moi en particulier, qu'il me proposa de rendre avec lui visite au jeune malade.

— Tu verras encore mieux que moi, me dit-il, ce qu'on peut faire. Ne me refuse pas de m'accompagner, je t'en prie.

L'idée m'amusa. Il faut vous dire que je m'ennuyais à mourir. Je fis donc une brillante toilette, et nous nous rendîmes chez M. Blotnizki.

Mezischewski, cela va sans dire, était au chevet de son ami, en qualité de docteur et de garde malade, car

De même qu'Achille et Patrocle,
David et son Jonathan,
Les deux Polonais s'aimaient.

Mezischewski était assis près d'une petite table boiteuse, occupé à rouler des cigarettes. Lorsque nous entrâmes, il se leva et me regarda de la tête aux pieds, fort surpris. Et moi, bien qu'il n'eût absolument rien dans son extérieur qui fût digne d'intérêt, je me pris à le trouver intéressant, j'ignore pourquoi.

Peut-être parce que, à partir du premier instant, il me regarda avec un respect mêlé d'effronterie, et parce qu'il me dit ensuite toutes sortes de jolies choses d'une voix douce. Je goûtai avidement ses flatteries, comme un enfant qui a été longtemps à jeun de friandises, et, par ma coquetterie, je lui fis presque des avances. Inutile d'ajouter que tout cela se passait derrière le dos de Julian, qui, lui, s'était assis près du lit du malade. Nos regards en disaient plus encore que nos paroles. Allez ! quand je me rappelle que ce misérable individu a pu me plaire un seul instant, je rougis de honte.

Imaginez-vous un méchant petit homme aux traits vulgaires, aux yeux faux, au nez rouge à demi rongé, — il prétendait que son

nez avait été gelé durant une campagne, — aux dents noires et pourries, exhalant, lorsqu'il parlait, une puanteur impossible ; ses paupières étaient constamment gonflées ; ses yeux verts suintaient une humeur verdâtre ; il portait une barbiche taillée en rond, de couleur rouge, et il était presque complètement chauve. Maintenant, mon cher, vous avez devant vous le portrait fidèle de l'homme pour l'amour de qui je perdis Julian.

— Est-ce possible ?

Mde Kossow se mit à rire, d'un rire rauque, sans doute de ce rire dont parlait Julian dans sa description de la nuit de bal.

— Ne questionnez jamais une femme sur les mobiles qui la font agir ! s'écria-t-elle avec impatience, après un instant. Je vous affirme que si elle vous indique un de ses mobiles, elle ment, oui, ou elle se ment à elle-même. Car ce qu'il y a de satanique chez la femme, c'est qu'elle agit toujours en vertu d'une impulsion soudaine, étrange, dont elle-même ne peut souvent se rendre compte. La femme est un mystère. Elle échappe à toute analyse, et c'est ce qui la rend si dangereuse à l'homme, si funeste bien souvent.

Lorsque le comte Henryk, qui avait l'âme généreuse, lui aussi, eut ouvert sa bourse aux deux émigrés, continua M de Kossow, Blotnizki se rétablit rapidement. Quelques jours après, il me fit une visite, accompagné de Mezischewski.

Je remarquai, à mon grand étonnement, qu'ils avaient tous deux des chemises propres,

Bien qu'ils fussent deux nobles Polonais,
Polonais de la vieille Pologne.

Bientôt, ils s'habituèrent à venir, chaque soir, avec le comte Henryk. Et Julian en était enchanté. J'avais de la compagnie, tandis qu'il écrivait, lui, à la maison.

J'avais initié Mezischewski à tous mes secrets. Du reste, avec une effronterie vraiment singulière, il s'était enquis de mes affaires. Auprès de moi, il jouait au médecin, au conseiller. Je me gardai de lui dire, cependant, que j'étais entretenue par Julian. Mezischewski vit mon mobilier élégant, mes toilettes de prix ; il me crut riche. De plus, j'étais loin de lui déplaire. Il s'empressa donc de me faire une cour assidue.

Chacun remarqua la familiarité qui s'établissait entre nous. Julian seul ne vit rien. Au contraire, lorsque Mezischewski, en ami sincère, et pour capter entièrement son estime, l'avertit des assiduités que me prodiguait le fils de M Barwizka, un jeune officier beau comme les amours, Julian lui déclara qu'il avait en moi toute confiance ; il ajouta qu'il était heureux qu'on me tînt un peu compagnie, pendant qu'il travaillait, et qu'il priait Mezischewski, puisqu'il lui était si dévoué, de surveiller, sans les décourager, les gens qui seraient tentés de me faire la cour.

C'est à ce point qu'il avait confiance en sa maîtresse et en son ami.

Cette loyauté m'offensait, je vous assure.

« Croit-il donc impossible qu'un autre m'aime et que je lui rende son amour, me disais-je souvent, ou s'imagine-t-il peut-être que ma position me lie irrévocablement à lui ? Soit, c'est ce que nous allons voir. »

Ainsi que je vous l'ai dit, j'étais aigrie, et aigrie à un degré tel que je me serais jetée dans les bras du premier venu. Et si vous aviez vu comme Mezischewski mentait ! À l'en croire, il avait dirigé la conspiration, et même toute l'insurrection ; c'était lui qui avait remporté toutes les victoires. Il avait été membre du gouvernement national. Quant à son vrai nom, il devait le taire, de peur d'être expulsé. Il avait réussi à sauver une grande partie de ce qu'il possédait, en faisant parvenir une forte somme à sa sœur. En effet, il me montra un télégramme de Cracovie, qui annonçait à son adresse l'arrivée de vingt mille roubles.

Il ne racontait jamais de petits mensonges. Il mentait en gros, ce qui faisait que nul ne doutait de sa parole.

Une fois, le comte Henryk nous dit qu'il avait deux chapeaux qu'il portait alternativement.

— Eh quoi ! deux chapeaux ! s'écria Mezischewski avec dédain. Lorsque j'étais à Varsovie, j'avais toujours trente chapeaux, un pour chaque jour du mois.

— Il doit avoir été bien riche, murmura Wally à mon oreille.

Avec cela, il eut l'audace de prier Julian de lui prêter deux cents florins.

— Je ne les ai pas, dit celui-ci avec un regret sincère.

— Mais moi je puis avoir, bégaya Mezischewski dans son allemand impossible.

Julian ne comprenait pas le polonais, et Mezischewski ne savait pas un mot de russe.

— Moi, trouvé homme riche, connaît votre père, vous connaît aussi. Me donnera l'argent, si vous portez caution ! Oh ! donnez signature, sans quoi moi emprisonné aujourd'hui même. Ah ! que je suis malheureux !

Suivait un déluge de larmes.

— Oh ! pourquoi moi aimer ma patrie tant que ça ? Maintenant, je vais perdre mon honneur, on m'enfermera ; c'est trop !

Julian regarda à terre. Je savais ce que voulait le Polonais. — Cette scène se passait dans mon appartement même. — Je vis Julian faiblir, et, comprenez-vous ? — j'eus l'imprudence de prier Julian de donner sa signature par amour pour moi !

— Moi, n'ai espoir qu'en toi, gémit Mezischewski. Toi célèbre par ta bonté, ta générosité ; — les autres, ils m'ont abandonné… Sauve-moi ; sinon, il ne me reste qu'à me brûler la cervelle.

— Bon. Viens demain chez moi, dit Julian d'un air sombre. Apporte la traite.

— Oh ! homme excellent ! s'écria le Polonais.

Il pressa Julian dans ses bras, l'embrassa deux fois sur chaque joue, et fondit en larmes.

Lorsque, le jour suivant, il fit son apparition chez les Romaschkan, la mère de Julian dit à son fils :

— Garde-toi de ce Judas, mon fils. Il porte un signe fatal.

Julian ne remarqua pas le signe. Mais un pressentiment funeste le saisit au cœur quand il apposa sa signature, et, involontairement, il devint tout pâle.

— Qu'as-tu ? demanda Mezischewski.

— Rien, repartit-il. Tiens, prends.

Nouvelles larmes. Nouvelles effusions.

Lorsque le Polonais se fut éloigné, M de Romaschkan entra dans la chambre de Julian.

— J'espère, dit-elle à son fils, que tu ne lui as pas donné d'argent, ou, ce qui serait plus grave encore, ta signature.

— Et si je l'avais fait, mère ?

— Ces canailles méritent leur sort, répondit-elle.

— Et Julian ?

— Mon Dieu, Julian fit la belle réponse du noble chevalier de la Manche, lorsqu'on lui reprocha d'avoir délivré des galériens.

« Les chevaliers errants ne s'enquièrent pas des motifs qui ont amené les opprimés à l'être ; ils ne demandent pas si c'est leur faute ou celle d'un autre. Leur devoir est de porter secours, et non d'accuser les affligés de leur propre malheur. »

— Et ce Mezischewski me semble, en effet, se rattacher à la race des galériens de don Quichotte, dis-je. Julian le sauva, le combla de bienfaits…

— Et il le trahit d'une manière infâme, s'écria M de Kossow, infâme, impossible ! Je commençai, lorsque les premiers froids se firent sentir, à cracher le sang, ce qui était une suite naturelle des crises que j'avais eues pendant l'été. Julian s'en effraya. Il vendit tout ce qu'il possédait pour me procurer le nécessaire ; il me demanda quel était le médecin en qui j'avais le plus

confiance. Je lui dis que je n'avais confiance qu'en Mezischewski. Julian me conjura de ne pas me livrer aux soins d'un étranger, d'un inconnu.

— Mezischewski n'est pas un étranger pour moi, dis-je d'une voix aigre.

Julian ne dit plus rien. Mezischewski commença par défendre à Julian de me toucher, même de m'embrasser. Une émotion, prétendit-il, pourrait entraîner la mort. Julian supporta ce sacrifice sans une plainte, triste, mais soumis. Quand il venait me voir, il me trouvait couchée sur un divan, vêtue d'une robe de soie noire montant jusqu'au menton, ou bien dans une robe de chambre écossaise, à carreaux rouges et noirs. La kasabaïka dont il se plaisait autrefois à m'envelopper était toujours accrochée à la psyché, grise de poussière. Julian s'asseyait dans un coin, me racontait mille choses, s'efforçait de m'amuser, jusqu'à ce que Mezischewski vînt. Il prenait son chapeau alors, et s'éloignait. Il allait travailler pour moi.

Encore un détail piquant de cette époque à ajouter à l'histoire naturelle de la femme.

Un jour, on nettoyait la cuisine chez moi. L'avant-veille, j'avais manifesté devant mes amis l'intention de faire chercher mes repas à l'auberge voisine. Vers quatre heures, un fiacre s'arrêta devant la maison, m'apportant un dîner exquis, commandé au premier hôtel de la ville et qui était encore tout chaud. Une carte de Mezischewski était piquée à une serviette. Au lieu de m'indigner, cette attention me ravit ; je ne réfléchis même pas que cela lui était facile de me payer des dîners fins avec l'argent des autres, avec l'argent du pauvre Julian.

En ce temps-là, du reste, il arrivait presque chaque jour une histoire. Wally Barwizka avait noué des relations avec un étudiant nommé Durak, qui lui avait promis de l'épouser et qui travaillait depuis cinq ans pour passer un examen qu'il manquait chaque fois.

Un soir, elle se jeta à mes pieds, me supplia en sanglotant de ne pas la repousser, et m'avoua qu'elle se sentait mère et n'avait pas le courage de retourner dans sa famille.

J'eus la faiblesse de la recueillir chez moi comme dame de compagnie. M. Durak vint constamment chez nous, à partir de ce jour, et en éloigna Julian par ses manières vulgaires, ses sales plaisanteries et ses bons mots bêtes.

Ma demeure était maintenant toujours remplie de monde. Je ne restais pas seule un instant.

Mde Barwizka, ses filles, Wally et Ottilie, son fils, le joli hussard, le comte Henryk, Mezischewski, Blotnizki, Durak et ses amis. Bref, il ne nous était plus possible de jouir d'un quart d'heure de tête à tête, d'échanger un mot sans témoins. Cependant Julian travaillait toujours autant pour subvenir à mon entretien. Il se montrait de jour en jour plus réservé, plus froid, mais il ne m'adressait pas de reproches. Il ne fronçait même jamais les sourcils, bien qu'il vit que tous ces gens s'attachaient à moi comme des sangsues, qu'ils buvaient mon café et mon thé, fumaient mes cigarettes, et que Wally portait mes robes, mes fourrures et mes chapeaux, si bien que souvent je n'avais rien à me mettre.

L'anniversaire de Julian approcha, ce qui m'embarrassa énormément. Où le recevoir ? Comment célébrer cette fête ? Que

faire, en un mot ?

Mezischewski me vint en aide.

— Il vous est impossible de ne pas fêter cet anniversaire, me dit-il en polonais. Julian s'en offusquerait bien sûr. Il faut vous sacrifier pour cette soirée.

Me sacrifier ! Nous en étions à parler de sacrifices maintenant, lorsqu'il était question d'un devoir qui jadis faisait mon bonheur.

— Personne ne viendra ce jour-là, ni Durak, ni moi, ni qui que ce soit. Et vous devez arranger un thé, quelque chose d'exquis.

— Du champagne, dit Wally.

— Oui, du champagne, répéta le noble Polonais.

— Et je mettrai ma jaquette de fourrures.

— Oui, mettez votre kasabaïka, dit Mezischewski d'un air de condescendance.

— La kasabaïka neuve, fourrée d'hermine, ajouta Wally, les yeux baissés, parce que la jaquette bleue, c'est moi qui la mettrai.

— Et vous devez… ?

Mezischewski se pencha à mon oreille, et me dit quelque chose qui me fit rougir.

— Croyez-vous ?

Je poussai un profond soupir.

Mezischewski haussa les épaules, et se remit à rouler ses cigarettes, comme si de rien n'était.

Lorsque Julian vint, le soir de sa fête, et qu'il vit la chambre toute parée, avec sa table servie et le samovar bouillonnant, son visage s'illumina d'une douce joie.

— Où est M de Kossow ? demanda-t-il à Wally, qui se tenait à la porte de l'antichambre.

Je ne pus retenir un fol éclat de rire, et je me cachai un instant encore derrière la jolie fille.

Quand Julian me découvrit enfin, et qu'il me vit en grande toilette, avec mon élégante robe de soie et ma jaquette d'hermine, il me tendit la main en souriant et déposa un baiser sur mon front. Puis, il s'assit à sa place habituelle, dans un angle.

— Viens donc plus près de moi, dis-je avec un mouvement coquet de la tête.

Il s'assit vis-à-vis de moi. Son visage respirait tant de grâce et de bonté !

Nous prîmes le thé, nous mangeâmes, nous causâmes. Le champagne vint. Je trinquai avec Julian, gaiement. Je chantai comme autrefois de folles chansonnettes, celles qu'il aimait ; je posai à plusieurs reprises, étourdiment, la pointe de mon pied sur le sien. Mais il resta froid et sérieux comme à l'ordinaire.

Et, croyez-moi, quand je vis que toutes mes coquetteries étaient vaines, qu'il restait indifférent à ma beauté et à mes charmes, je me repris à l'aimer, cet homme, à le désirer, à l'aimer avec passion. Et je voulais le séduire, à tout prix le ramener à mes pieds, le rendre mon esclave, ne fût-ce que pour une heure.

Je fis un signe à Wally. Elle nous laissa seuls.

Je bus avidement quelques verres de champagne, puis je me plaignis de la chaleur, je me levai, et tout à coup, je m'assis sur les genoux de Julian et l'enlaçai bien fort de mes deux bras.

— Tu t'agites trop, mon enfant, me dit Julian.

Il n'y avait pas trace d'ironie dans sa voix, mais quelque chose de glacial qui me dégrisa. Mon honneur me parut menacé si je ne ressaisissais pas son amour, si je ne le ramenais pas à frémir sous mon regard.

— Tu as raison, dis-je. Mais le vin m'est monté à la tête. J'ai sommeil.

— Dois-je m'en aller ? demanda-t-il d'une voix douce.

— Y songes-tu ? m'écriai-je. Mais tu ne me gênes pas le moins du monde. Veux-tu une cigarette ?

— Oui, s'il te plaît.

J'en allumai une à la flamme de la bougie, et j'eus la cruauté de la lui tendre, humide encore de mes lèvres. Puis je m'étirai, en étouffant un bâillement, et je m'étendis sur le divan, les bras croisés sous ma tête.

Julian me considéra un moment avec une sorte d'extase. Alors…

Mde Kossow saisit le coffret, bouleversa un paquet de lettres, en sortit plusieurs enveloppes, et prit un billet qu'elle me tendit.

— Puis-je le lire ?

— Oui.

— Mais, ce n'est pas l'écriture…

— Je reçus cette lettre le jour suivant. Elle est de Stéphan Mezischewski.

Elle était en polonais, tracée d'une petite écriture fine, presque craintive.

« Que dois-je faire ? Je suis peu en état de vous décrire ce que j'ai souffert hier. Un malheureux qui a été roué peut-il raconter les tortures qui lui ont été imposées ? Je voudrais vous dire bien des choses et ne le puis. Ah ! sûrement, hier, j'ai expié bien rudement tous les péchés que j'ai pu commettre. J'étais sous votre fenêtre, car je ne pouvais résister au désir ardent de vous épier, lorsque vous étiez avec lui. J'avais gravi le monticule, de l'autre côté de la route, et je me tenais dans l'ombre, sous un arbre. Je vis, oh ! maudits soient mes yeux qui ont dû contempler de telles choses.

» Vous vous teniez entre la table, chargée de bougies, et la fenêtre, de sorte que vos silhouettes se dessinaient, distinctes et noires, sur le rideau. Je vous vis seule d'abord et mon cœur fut baigné d'une douce joie. Puis, vous vous éloignâtes pour le ramener avec vous. Il semblait vouloir se dérober à vos caresses, mais vous l'enlaciez de vos deux bras, votre tête reposait sur sa poitrine. Vous l'entraîniez. Je ne vis plus rien. Une éternité. Enfin, vous voilà de nouveau. Vous vous appuyez au rebord de la fenêtre, vous réparez votre toilette. Le feu de l'enfer me brûle. Mon cœur bat, mes veines se gonflent ; son ombre à lui passe derrière le rideau. Vous vous jetez sur lui comme une bacchante. Je ne vois plus que sa tête maintenant. Il semble s'agenouiller devant vous, ses doigts caressent la fourrure de votre kasabaïka. Vous

vous penchez vers lui, il vous embrasse, vous vous relevez, il vous attire sur son cœur, vous voulez vous dégager, il vous retient d'une main ferme, il vous dévore de caresses. Tout est sombre à mes yeux. Ah ! malheur !

» Je crois que je vais devenir fou. Je me jette par terre en rugissant, et je plonge mon front brûlant dans la neige. »

Mde Kossow me reprit la lettre.

— N'allez pas vous imaginer, dit-elle, que j'eusse pitié de ce fou. Je ris aux larmes en recevant ces lignes, et, lorsqu'il vint me voir, le jour suivant, je ne pus attendre le moment où il s'en irait et me laisserait seule avec Julian. Julian avait repris toute sa froideur. Il fut aimable avec moi, mais il ne me couvrit pas de caresses, comme je m'y attendais. Son visage était sévère. Il m'en imposa énormément, et j'eusse beaucoup donné pour qu'il ne se retirât pas d'aussi bonne heure. Mais il partit et le Polonais resta. Un jour, deux jours s'écoulèrent. Julian devenait de plus en plus froid. Il semblait être honteux de son heure de faiblesse. Cela m'agita à un tel point que, le soir du troisième jour, je n'y tins plus. Je lui demandai ce qu'il avait contre moi. J'avais beau me persuader que je ne l'aimais pas, l'idée que j'aurais pu lui devenir indifférente m'était insupportable.

— Je vois que tu ne m'aimes plus ! m'écriai-je.

— De quelle manière l'entends-tu ? me dit-il en souriant.

— Tu me laisses constamment seule.

— Mezischewski n'est-il pas auprès de toi ?

J'eus un sourire ironique.

— Je t'admire vraiment, fis-je au bout d'un moment. Tu as toutes les dispositions nécessaires pour devenir un mari commode.

— Je ne te comprends pas.

— Ne peux-tu pas comprendre, m'écriai-je aigrement, qu'un autre est capable de s'éprendre de moi ?

— Oh ! oui.

— Et que moi, je m'éprenne de lui ?

Julian me regarda.

— C'est possible aussi, dit-il sans changer d'attitude.

— Et me crois-tu absolument incapable de te tromper ?

— Oui, dit-il d'un ton ferme.

— Pourquoi ? demandai-je avec violence.

— Parce que je te crois trop honnête, répliqua Julian avec conviction. Si tu en aimais un autre, tu me le dirais franchement, et nous nous séparerions sans colère.

— Et si je te trompais ? dis-je avec un regard faux.

— Si tu me trompais… Eh bien ! je ne te souhaite pas de faire cela, répondit Julian, très sérieux et d'une voix rauque. Je te plaindrais, dans ce cas, et je plaindrais encore plus l'homme avec qui tu me tromperais.

L'obscurité se fit à mes yeux.

— Julian ! dis-je avec effort, et je m'évanouis.

Il se leva, me regarda sévèrement, et s'écria d'un ton glacial :

— Wally, M de Kossow se trouve mal.

Et il quitta la chambre.

Je voulais le retenir, mais mes genoux fléchirent. — C'était sérieux, cette fois. — Mais il n'y croyait plus ; il était loin.

Je tombai à terre comme un morceau de bois.

Le matin suivant, Mezischewski, en venant me voir, rencontra Julian sur la place du Ring.

— Belle histoire, dit le Polonais. M de Kossow, hier… plusieurs heures… — il mentait de nouveau, naturellement… — crise dangereuse. J'ai eu peine à la rappeler à elle.

Julian pâlit.

— Je te remercie, dit-il tout ému.

— Oui ; mais si vraiment tu l'aimes encore, recommença Mezischewski, pourquoi des scènes, toujours des scènes ? Je mettrais une fin…

— C'est impossible ! s'écria Julian.

— Pourquoi ?

— Parce que — je ne puis pas tout te dire, répondit Julian, — il est vrai que je ne l'aime plus comme autrefois — mais… des devoirs me rattachent à elle… et elle…

— Elle… hypocrite comme un chat, dit Mezischewski.

— Premièrement, les chats ne sont pas hypocrites, repartit Julian. Elle est bien un peu coquette, un peu faible, mais profondément honnête.

Mezischewski le prit par le bras familièrement.

— Puis-je te donner un conseil, moi, ton meilleur ami ?

— C'est… ?

— Quitte-la. Je ne t'en dirai pas plus.

— Mais je ne le puis, même si je le voulais, s'il s'agissait de mon bonheur, dit Julian d'une voix sourde. Je serais un coquin.

— Ah ! oui… dit le Polonais en pâlissant, c'est une M de Pompadour… ta maîtresse.

— Ne répète pas ce mot ! s'écria Julian fort irrité. Du reste, je te le dis une fois pour toutes : je ne la quitterai pas. Allons chez elle, maintenant.

Ils continuèrent leur route sans parler.

Je tressaillis lorsque je les vis entrer ensemble dans mon boudoir. J'étais couchée. Je me relevai vivement. Mes cheveux m'inondaient de leurs longues mèches. Julian était très pâle, Mezischewski horriblement rouge.

— Eh bien, maintenant… dites vous-même… il ne veut pas croire… que vous ne voulez plus le voir.

— Tu ne veux plus me voir ? dit Julian en me regardant fixement d'un air sévère.

Je tremblai sous ce regard.

— Qui te l'a dit ? murmurai-je.

— Cet individu-là, dit Julian avec mépris.

— Moi mentir, toujours mentir, naturellement ! cria Mezischewski.

— Calme-toi, interrompit Julian brusquement. N'oublie pas où tu es.

— Oui, moi mentir, moi faux, dit le Polonais en s'asseyant sur mon lit, ou bien, aussi, femme pas franche. Je t'en prie, laisse-nous seuls, un instant, toi voir tout de suite.

Julian le toisa, puis me regarda un instant et se rendit dans la chambre voisine. Je constatai sur son visage une expression qui me fit frissonner.

Cependant j'eus la faiblesse de consentir à ce que Mezischewski exigeait de moi.

— Venir, maintenant, viens, cria le Polonais au bout de quelques minutes, d'un ton railleur.

Julian parut sur le seuil.

— Maintenant, parlez, dit Mezischewski en me serrant convulsivement les mains et en me magnétisant de son regard verdâtre.

— Julian, je t'en prie… quitte-moi, dis-je d'une voix faible, toute honteuse.

Julian se mordit les lèvres.

— Que signifie cette comédie ? dit-il tout à coup, d'une voix irritée. Avant tout, laisse-la tranquille.

En disant ces mots, il repoussa le Polonais si violemment que celui-ci trébucha et tomba au milieu de la chambre.

Il avait patienté longtemps, comme un homme généreux peut seul le faire. Maintenant, sa colère éclatait, terrible. Il se conduisait en homme.

Il surprit un regard que je lançai au Polonais, et dit froidement :

— Il y a entente entre vous. Vous manigancez quelque chose contre moi. Malheur à vous si vous me trompez. Réponds, toi. Aimes-tu cet homme ?

— Oui, râlai-je.

— Où en êtes-vous de vos relations ? continua-t-il.

— Il m'aime. Il m'a fait l'aveu de son amour. Je ne le repousse pas, c'est tout, criai-je pleine d'angoisse. Je ne t'ai pas trompé, je te le jure.

— Ainsi tu ne m'aimes plus ? dit Julian avec un regard si douloureux, si profondément amer, qu'il remua tout mon être.

— Oh ! je t'aime encore, dis-je.

— Perfide créature ! murmura le Polonais.

— Silence ! ordonna Julian, en tournant la tête vers lui.

— Écoute, continuai-je, tout peut encore s'arranger. Mais, toi… j'ai cru que tu ne m'aimais plus ?

— Que je ne t'aimais plus ?

— Tu venais me voir si rarement…

— Et pourquoi ? demanda-t-il d'un ton amer, parce que je travaillais pour toi, nuit et jour. Il est plus facile, naturellement, de rouler des cigarettes, de débiter des flatteries et de raconter des mensonges.

— Toi, faire allusion à moi, cria le Polonais en se donnant un air digne.

— À toi, sans doute, repartit Julian, et maintenant, écoute ce que je vais te dire.

Il marcha vers Mezischewski, et le toisa des pieds à la tête.

— Tu as feint d'être mon ami, n'est-ce pas ? et tandis que je t'accordais ma confiance, à toi, un étranger, tandis que je te donnais mon argent, tu m'as trompé, tu as essayé de me ravir la seule chose qui me fût chère, mon seul amour en ce monde. C'est infâme ! Mais je te pardonne. Quant à ce que tu as fait encore en essayant de séduire une pauvre femme, faible, aveuglée, en lui disant des mensonges, en t'efforçant de l'associer à ton existence de bandit…

— Quoi ? murmura le Polonais.

— Oui, de ta vie d'aventurier, si tu aimes mieux. Tu as tout fait pour détacher Anna de l'homme qui travaillait pour elle, qui aurait donné son sang pour elle, afin de la forcer à partager ta vie d'escroquerie et de vagabondage, afin de la livrer à la misère et peut-être à la prostitution : c'est là un acte d'infâme coquin, et je ne le pardonnerai pas.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez, dit le Polonais effrontément ; et il se toucha le front avec un geste railleur.

— Ce que je veux ? rugit Julian. Je m'oppose à ce que cette femme tombe au pouvoir d'un aventurier, d'un misérable. Je ne veux pas que cette femme, que j'ai adorée, glisse dans la boue, et tant qu'il y aura dans son cœur une étincelle d'amour pour moi, je suis décidé à la défendre.

— Julian, pour l'amour de Dieu ! Comment cela finira-t-il ? criai-je en me tordant les mains.

— Dites ce que vous voulez, balbutia le Polonais, qui commençait à avoir sérieusement peur.

— J'exige que vous quittiez cette maison sur l'heure, et pour toujours, dit Julian… ou bien, si tu ne le peux pas, que tu m'envoies tes témoins aujourd'hui même.

— Moi, un duel avec toi ? répondit Mezischewski, soudain radouci et reprenant toute sa mièvrerie de Polonais. À quoi penses-tu ? Moi t'aimer, mon ami, et moi savoir comment mal agir à ton égard ! — Oh ! mal agir ! — Et encore te tuer, à présent ! Si tu veux me tuer, bon, nous charger revolver, moi tirer en l'air.

— Dans ce cas, marche ! ordonna Julian indigné.

— Julian, criai-je encore, aie pitié de moi !

— Oh ! nous voir cela tout de suite, répondit le Polonais d'une voix doucereuse. À qui cette maison ? À toi, ou à madame ?

— Eh bien ! puisque tu veux le savoir, cria Julian, cette maison-ci est ma maison, cette demeure ma demeure, et je te flanque à la porte.

Mezischewski s'essuya le front et la bouche. Puis il me regarda. Comme il vit que je ne bougeais pas, il sortit.

Julian me prit la main.

— Tu l'aimes vraiment ?

— Oui.

— Et moi ?

— Toi aussi.

— Mais tu le préfères, lui ?

— Non, non !

— Je te remercie.

Il prit son chapeau.

— Que vas-tu faire ? tu me tues… m'écriai-je. Ménage-le, si tu m'aimes.

— Sois calme, me dit Julian. Tout ira pour le mieux.

Il sortit rapidement et rattrapa le Polonais.

Mezischewski, terrifié, s'adossa à un mur en l'apercevant.

— Envoie-moi tes témoins, dit Julian d'un ton calme, mais ferme. Je les attends dans une heure. Il faut que tout soit terminé avant le coucher du soleil.

— Bon, — puisque ami — ami sincère veut assassiner — la vie pour moi, peu de chose — tout à la patrie !

— Ainsi, dans une heure ?

— Oh ! moi, bien à plaindre, gémit le Polonais.

— Oui, vraiment.

— Moi, trop bon cœur. Jamais tournerai revolver contre ami.

— Mais lui ravir son bonheur, sa vie, oui, plus que sa vie, tu le peux, n'est-ce pas ?

— Oui, je sais… moi, bien mal agi, bien mal… mais… (nouveau déluge de larmes) — femme bien fausse, elle aussi.

Julian ne l'honora d'aucune réponse. Il monta dans un fiacre qui passait, et rentra à la maison mettre tout en ordre comme un homme à la veille de sa mort.

Une heure après, Blotnizki vint vers Julian.

— Nous avons tenu conseil, dit-il en français. Il était fils d'un gentilhomme lithuanien, émigré également. Mezischewski a mal agi vis-à-vis de toi, c'est clair ; il doit te donner satisfaction, mais il est capable de jeter l'arme à terre, pendant le duel.

Le jeune noble se mit à rire.

— Tu n'as jamais eu affaire, je crois, à un gaillard de son espèce.

— Comment s'est-il conduit pendant la Révolution ?

— Ah ! il était avec les bagages ; du reste, il n'est pas docteur le moins du monde.

— Qu'est-il donc ?

— Un garçon pharmacien.

— Et sa fortune ?

Blotnizki souffla en l'air avec ironie.

— Vraiment ?

— Je t'assure que ce serait un crime que de se battre sérieusement avec lui, continua Blotnizki.

— Que faire, alors ?

— Simuler un duel. Nous sommes tous disposés à lui donner une leçon, et, si tu me donnes ta parole d'honneur que tu ne t'attaqueras qu'à son nez rouge, nous le forcerons à se battre au sabre. Ce sera une bonne plaisanterie.

— Je n'ai aucune envie de plaisanter, je t'assure, répondit Julian. Je suis décidé à me battre. Si je rencontre Mezischewski chez M de Kossow, ou même dans la rue, je lui appliquerai la correction qu'il mérite.

Sur ces entrefaites, j'envoyai, horriblement effrayée, Wally chez Julian, tandis que je m'habillais… Elle le rencontra en ville, qui venait chez moi. Elle le saisit par le bras et le maintint fortement, sans parler, car elle était hors d'haleine. Enfin, elle put lui dire : « Elle… elle lui a écrit… elle ne veut plus le recevoir — elle n'aime que vous — mais pas de duel — pas de duel. »

Mezischewski, naturellement, n'osa pas se mesurer avec Julian. Il n'osa pas non plus revenir me voir. Durak, qui était aussi un coquin, m'apporta deux fois par jour le bulletin de sa santé, ce qui m'ébranla singulièrement dans ma résolution de rester fidèle à Julian. À vrai dire, les nouvelles qu'on m'apportait du Polonais eussent dû me faire rire. Elles annonçaient que le « membre du gouvernement national », le « héros de tant de batailles » était au

lit, malade comme une petite fille nerveuse, pleurant de toute la force de ses yeux purulents.

Et pensez donc ! Je fus si touchée, à la réception d'une lettre qu'il m'écrivit pour les fêtes de Noël, et dont l'écriture était presque entièrement effacée par les larmes, que je priai Julian, après lui avoir décrit l'état désespéré du Polonais, de permettre à Mezischewski de venir me voir, quand il serait là, lui, Julian. Mon Dieu, n'est-ce pas, le pauvre être n'en demandait pas davantage. Et Julian, dont la générosité allait jusqu'au sublime, consentit à ce que je lui demandais, et alla jusqu'à se rendre lui-même chez Mezischewski.

Celui-ci était en chemise, à la fenêtre, où il fumait un cigare. Julian, de son œil perçant, le vit de loin. Il disparut tout à coup, et lorsque Julian entra dans sa chambre avec Blotnizki et le comte Henryk, il trouva Mezischewski au lit, couvert jusqu'au nez, et pleurant à chaudes larmes.

— M de Kossow m'a montré ta lettre, commença Julian. Elle m'a prié de t'autoriser à la voir de temps en temps. Malgré ta conduite ignoble, j'ai pitié de toi, mais je n'ai pas confiance. Je te permets de revenir la voir, mais seulement lorsque je serai présent. Par conséquent, tu vas me jurer…

— Parole d'honneur !

— Allons donc ! En échange de ta parole, un juif ne te prêterait pas de vieilles bottes. Non. Tu vas jurer, en présence de ces messieurs, mes témoins, que tu n'iras jamais chez M de Kossow sans ma permission, lorsque je n'y serai pas, et que tu n'essayeras d'aucune manière de te rapprocher d'elle.

— Je le jure !

Blotnizki pirouetta sur ses talons, tandis que son ami prêtait serment. Mezischewski fondit en larmes. Il pleurait de reconnaissance, cette fois.

Julian était dégoûté par tant d'abjection et d'hypocrisie. Il sortit.

Mezischewski vint chez moi le soir même. Il me tendit la main, s'établit très loin de moi, parla peu, soupira beaucoup et détourna à plusieurs reprises brusquement la tête lorsqu'il avait réussi à répandre quelques larmes. Vous n'ignorez pas comment les Polonais ont la larme facile. Mezischewski, lui, avait acquis un talent vraiment remarquable ; il pleurait à merveille.

J'avais été rappelée au sentiment de mon devoir par Julian, dont le caractère énergique et noble m'étonnait. Il était tout changé à mon égard, maintenant. Il se montrait prévenant et tendre. Il faisait tout pour me procurer de l'argent, pour me faire plaisir, pour m'égayer.

Nos rapports, psychologiquement parlant, étaient fort curieux. Franchement, ce n'était plus l'amour qui nous liait, c'était la haine. Une haine qui nous excitait d'une façon si délirante qu'elle transformait chacune de nos soirées en bacchanale. Julian, se disait : « Cette femme, qui en aime un autre, qui peut-être, dans mes bras, pense avec extase à ce coquin, est absolument à ma merci. Elle est ma chose, comme une odalisque de sérail. » — Et moi, moi la traîtresse pardonnée, l'hypocrite qui, en vérité, haïssait cet homme, parce qu'il était meilleur que moi, parce qu'il était fort et que j'étais lâche et faible, j'éprouvais une volupté immense à le sentir amoureux, à le voir à mes pieds demandant mes

faveurs avec des larmes, comme un esclave, à le voir consumé de désirs, pâle, les yeux humides de lueurs passionnées. J'aimais à le regarder sur ma gorge nue, tandis que, le menton dans ma main, ironique, je comptais ses pulsations, je constatais sa pâleur, je sentais le frémissement de ses nerfs, quand il finissait par s'abattre sur ma poitrine, comme mort, sans un souffle.

Ce ne fut que lentement, et peu à peu, qu'un sentiment plus doux s'empara de moi. Il me donna l'espoir que tout s'arrangerait et que je pourrais encore être heureuse.

Cependant, Mezischewski se remit bientôt à m'écrire, à l'insu de Julian, des lettres de douze pages, dans lesquelles il accusait la Providence de l'avoir fait naître, de m'avoir créée, d'avoir formé le monde ; il finissait invariablement par la menace de se tuer et de me tuer, moi aussi.

Je vivais dans une terreur continuelle. J'avais peur d'une catastrophe, bien qu'il n'osât pas franchir le seuil de ma porte, la nuit, mais parce qu'il se tenait sous mes fenêtres des heures entières, me faisant des signes, en chantant des mélodies.

Comme il avait une peur atroce de Julian, il portait toujours, dans ce cas, un revolver chargé dans sa poche. Un soir, probablement pour prévenir Julian, il le lui montra en disant :

— Toujours sortir avec pistolet, la nuit. Beaucoup de vauriens à Lwow.

— Oui, répondit Julian, des vauriens de toute espèce.

Il traitait maintenant les émigrés avec le plus grand dédain.

— J'avais ce pistolet avec moi, — dit Mezischewski lorsque Julian lui rendit l'arme, — dans une bataille — Cosaques m'attaquèrent — mais demandèrent grâce tout de suite — quand ils virent le revolver.

Tout en parlant, il appuyait le canon du revolver sur la poitrine de Julian. Je fis un bond et lui arrachai l'arme des mains. Je croyais réellement que son intention était de l'assassiner. Julian sourit.

— Je t'en prie. Tu n'as jamais vu de Cosaques que dans les revues.

— Bien beau ! la revue.

— Ne te donne donc plus la peine de mentir. Personne ne croit un mot de ce que tu dis.

— Pas croire ?... parce que refuser duel... oh ! pas noble ! Blotnizki sait...

— Il sait que tu étais préposé aux bagages, oui.

— Blotnizki dire cela ? s'écria le Polonais avec majesté. Oh ! comment possible dire cela ! Générosité — oui, sacrifié... pour madame et vous... Vous ignorez comment j'aime madame... saura tout, maintenant... — Il chuchota mystérieusement : — Hier, une lettre... aller à la chapelle de Wieniki... ordre du gouvernement national... moi, à cheval... là... — Une femme, assise par terre...

— Comment ! dans la neige ? s'écria Julian en riant.

— Pourquoi pas dans la neige... ? répondit-il... Elle avait une pelisse... une grande pelisse... En Pologne seulement, il y a de si grandes pelisses... Moi, debout vers mon cheval... revolver à la

main… Elle tire un poignard, le dirige sur moi… Que faire ? Moi, émissaire de Varsovie,… cela m'était impossible…

— Assez de fables comme cela ! s'écria Julian irrité.

— Bon, bon, c'est assez, dit le Polonais vivement blessé.

Wally et Durak, qui étaient présents, se poussaient du coude en chuchotant. Moi seule, je croyais tout ; pour moi, il était encore le héros, le martyr, le cœur noble, qui, conscient de ses torts, n'avait pas voulu tirer sur l'ami. J'étais comme Titania, je ne voyais pas la tête d'âne.

Quand Mezischewski remarqua qu'il n'arrivait à rien, malgré ses lettres, il essaya d'un autre moyen. Il cessa de venir sans motifs et ne donna plus de ses nouvelles. Une angoisse dévorante s'empara de moi.

— Il est capable de se tuer, dis-je à Julian profondément inquiète.

— Tu crois donc toujours à lui ? dit Julian avec une sorte d'impatience. Tu aimes donc vraiment ce pleurnicheur, ce vaurien, ce lâche et misérable garçon pharmacien ?

— Lui, pharmacien, jamais ! Je le connais mieux que vous, m'écriai-je. Il est… Oh ! pourquoi dois-je me taire ! Mais c'est son secret. Ne cherche pas à l'avilir. Tu le rends par là plus estimable à mes yeux.

— Tu… tu estimes… cet homme ? demanda Julian tremblant de colère.

Chacune de ses paroles sortait avec effort de sa bouche.

— Je l'estime.

Julian tomba sur une chaise et couvrit son visage de ses deux mains ; puis il se leva et me redemanda ses lettres… Je me dirigeai, chancelante, vers mon secrétaire, j'en tirai les lettres, nouées soigneusement par une faveur bleue, et les lui tendis. Il ne les prit pas. Le paquet tomba à terre.

— Tu me rends vraiment mes lettres ? s'écria Julian.

Je n'oublierai jamais l'intonation déchirante de sa voix à ce moment.

Ses yeux roulaient comme ceux d'un fou. Il se précipita vers la porte et sortit en courant…

Je le suivis.

« Il avait la figure d'un homme qui va se noyer, » dit Wally. Elle se jeta en travers de la porte et lui barra le passage, le retenant en criant bien fort. Moi, je le pris à bras-le-corps, puis je tombai sans connaissance.

Lorsque je revins à moi, j'étais couchée sur le divan, à demi nue. Julian se tenait à mes côtés. Nous n'échangeâmes pas une parole. La nuit tomba. J'entendis sonner l'horloge du clocher voisin. Je crois que c'était onze heures. Nous comptâmes les coups, qui tombaient sur l'airain, lourdement, comme une longue plainte. À ce moment, une ombre se dressa au fond de la chambre. C'était Mezischewski. Je le vis, je frémis en retenant un cri. Je savais que cette fois nous étions tous perdus.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Julian, en quittant lentement son siège.

Tous ses muscles étaient tendus, son regard était braqué sur celui du Polonais, comme s'il eût voulu l'anéantir.

— Moi… venir… moi… vouloir…, balbutia celui-ci en reculant vers la porte.

— Qui cherches-tu ici ? demanda Julian en frappant du pied.

— Moi, chercher… Oh ! vous êtes faux ! s'écria le Polonais.

— Qui est faux ?

Julian tremblait, mais cela était imperceptible.

— Pas moi, répondit Mezischewski avec une souriante humilité.

— Voici la porte ! cria Julian.

La fureur croissait de minute en minute. Je me réfugiai dans l'angle du divan, sans parler.

— Mais, mon chéri — mon bien-aimé — dit enfin Mezischewski avec ironie et en s'inclinant à chaque parole devant Julian, que voulez-vous ? — si madame m'autorise ?

Au lieu de lui répondre, Julian sauta sur le Polonais et le saisit à la gorge. Celui-ci se dégagea et chercha à s'enfuir dans la chambre voisine. Mais la porte de la cuisine était fermée. Julian fit deux pas pour le suivre. Je n'y tins plus. Je me levai, et je criai à moitié folle :

— Il n'est pas coupable, Julian. Je t'ai trompé !

Julian resta immobile. Il me regarda d'un œil vague, et comme sans comprendre. — Enfin, il vit le Polonais qui se tenait là, tout

pâle. Il saisit alors sa canne à pomme de plomb et se mit à battre Mezischewski ; il lui aurait brisé tous les os, il lui aurait haché le crâne, je crois, si Wally ne se fût précipitée dans la chambre et jetée sur lui pour le retenir.

Le bâton tomba à terre.

— Jésus, Marie ! gémit le Polonais, dont le sang coulait à flots.

Il leva les bras au ciel et descendit en deux bonds l'escalier.

Julian était horriblement pâle. Il vint vers moi les lèvres serrées et…

Mde Kossow couvrit son visage de ses deux mains et se mit à sangloter.

— Et… il me frappa au visage.

Ce fut un moment horrible. Je n'osais pas faire un mouvement. Peu à peu, cependant, la pauvre femme se remit. Elle essuya ses larmes et me regarda de ses grands yeux tristes.

— Vous ne vous êtes pas attendu à cela, dites ?

— Non.

— Je reçus le soufflet, muette, sans larmes, sans chercher à me défendre, sans détourner la tête.

— À présent, je crois sans peine que le monde a raison de te repousser, dit Julian d'une voix âpre et railleuse, qui glaça mon sang dans mes veines. Oui, il a raison de te mépriser, de te prendre pour une courtisane. Je crois que tu as souvent fait quelques bonnes petites affaires à tes heures de liberté. Je crois aussi que tu t'es vendue au prince ; je crois tout… oui… tout !

Ce fut alors seulement que je me mis à pleurer, à me maudire et à maudire mon sort.

Julian marchait à grands pas dans la chambre, fiévreusement, en regardant autour de lui comme un insensé. S'il avait aperçu à ce moment le grand couteau dont Wally se servait pour fendre le bois, et qui était derrière le miroir, il m'aurait tuée, quitte après à se brûler la cervelle. Il me l'avoua plus tard. Wally se jeta à ses genoux, en joignant les mains.

— Ne la tuez pas !... s'écria-t-elle du plus profond de son âme. Ayez pitié de moi et du pauvre petit être que je porte dans mon sein !

Cela émut Julian.

Il s'arrêta, prit la tête de Wally, la baisa au front, et dit :

— Je ne la tuerai pas. N'ayez pas peur.

— Tue-moi ! m'écriai-je, en le dévorant du regard. Tu m'as déshonorée. Je ne puis plus vivre avec toute la honte dont tu m'abreuves.

Julian fit un mouvement de mon côté. Mais il ne put s'avancer ; il saisit à deux mains le marbre de la cheminée. De grosses larmes coulaient le long de ses joues.

— Pourquoi as-tu agi ainsi, Anna ?

Je le regardai. Et, lorsque je le vis si triste, si défait, si malheureux, je ne me réjouis pas comme autrefois, lorsque mon mari pleurait à mes pieds. Je revins à moi, mon pouls se calma ; je continuai à pleurer silencieusement, cela me faisait du bien. Et il

me sembla que l'offense, le traitement qu'il m'avait fait subir, me liaient à lui comme par des chaînes ardentes.

— Tu ne peux pas me quitter maintenant, balbutiai-je. Si tu me quittes, après ce qui s'est passé, je mourrai.

J'enfonçai convulsivement mes doigts dans ma chevelure. Le monde me paraissait à cette heure un immense désert. Je m'efforçais de réfléchir, et je ne le pouvais. Je n'éprouvais rien non plus. Tout se taisait, tout était mort en moi, écrasé, éteint.

— Que veux-tu ? commença Julian ; ne m'as-tu pas trompé ?

— Pas autant que tu le crois, dis-je, secouée par une grosse fièvre.

— Pas autant ! dit Julian d'une voix sourde. Bon. Encore cela. Enfin ! Je t'ai séparée de ton mari et de tes enfants. Je patienterai près de toi jusqu'à la fin. Mais n'exige pas, par exemple…

— Et le Polonais ?

— Le Polonais sauta dans un fiacre et se précipita, vers minuit, chez les Romaschkan, en criant : Au secours ! il l'égorge, il l'égorge !

Comprenez-vous bien, maintenant, toute l'infâme bassesse de cet homme qui admet la possibilité que je sois égorgée, et qui s'enfuit, laissant la femme qu'il aime et dont il est aimé en proie au danger d'être assassinée par un homme que la colère et le désespoir aveuglent ? Oh ! comme je me pris à le haïr, à cette heure, et moi avec lui ! Et alors l'édifice mensonger et trompeur qu'il avait dressé à mes yeux croula subitement. Nous avions formé le projet de nous enfuir en Suisse ensemble. Là, il devait me

faire bâtir une villa princière, m'entourer d'un luxe inouï. Et nous découvrîmes qu'il ne possédait pas un liard. Il avait spéculé sur ma fortune, tout simplement. La splendeur de mes toilettes l'avait trompé ; mon élégance avait failli me livrer à un aventurier et à un coquin !

Mon indignation s'accrut encore lorsque la traite pour laquelle Julian avait donné sa signature lui fut présentée.

— Mais cela ne se peut pas ! m'écriai-je. Il l'a brûlée.

En effet, il l'avait brûlée en ma présence. J'adressai, à ce propos, de violents reproches à Mezischewski. Je lui fis comprendre que c'était infâme à lui d'accepter de l'argent de Julian, et de le tromper de la sorte.

Il ne répondit rien.

Lorsqu'il revint me voir, il tira une traite de son portefeuille. Elle était de deux cents florins, portait la signature de Julian et la sienne. Lorsque je la lui rendis, il la déchira et la jeta au feu. Il m'avait donc menti pour me séduire ; c'était un faussaire.

Ce qui me causa aussi un grand chagrin, ce fut de découvrir que Julian avait eu raison en me conseillant de me méfier des soins de Mezischewski. Je commençai, au bout de peu de temps, à tousser et à cracher le sang ; je maigris, mon teint se décomposa, et quand je fis appeler les meilleurs médecins de la capitale, ils furent tous d'accord pour décider que les médicaments de Mezischewski m'empoisonnaient lentement. Mon état empirait rapidement. Vous voyez que j'expiais durement ma faute. Oui, mon ami, on trompe si longtemps les autres qu'on finit par se tromper soi-même.

Ce fut à cette époque que Turkul nous revint.

Il avait voyagé, mené une vie joyeuse pour noyer son chagrin. Il était souffrant. Il venait se faire soigner chez ses parents. Il fut tout effrayé des tristes choses qui s'étaient passées.

Il me blâma d'avoir quitté Julian pour un vaurien comme Mezischewski. Du reste, il prit chaudement mon parti.

Et à tort. Car bien qu'autrefois, lorsque commencèrent mes hostilités avec Julian, j'eusse complètement oublié tout ce que je lui devais pour l'accabler d'impertinences et ne remarquer que sa négligence à mon égard, Julian se montrait envers moi d'une bonté et d'une générosité étonnantes. Il venait rarement, mais qu'il était aimable et gentil ! Un soir, il était assis près de mon lit, il leva soudain la tête, et arrêta sur moi ses beaux yeux tristes, empreints d'une langueur toute particulière.

— J'ai une idée qui me tourmente sans cesse et que j'ai envie de mettre à exécution.

— C'est ? demandai-je.

Il écrivait une pièce nouvelle. Je crus qu'il y faisait allusion.

— Je vais partir pour la guerre.

— Toi !

Je fus vivement effrayée.

— Oui, en Asie. Qu'ai-je à faire ici ? continua-t-il d'un ton résigné. Tu ne peux plus m'aimer, n'est-ce pas ? et moi j'ai toujours eu le désir de me rendre utile à l'humanité. Là-bas, on livre des combats vraiment utiles. Et puis, dans de nouvelles contrées, au

pied de ces montagnes neigeuses, parmi des peuplades inconnues et des animaux sauvages, je retrouverai le bonheur, peut-être…

— Non ! non ! tu ne partiras pas ! m'écriai-je toute pâle. Je ne le veux pas, moi ! Je t'aimerai dès que tu voudras de mon amour. Mais ne pars pas, je t'en conjure. J'ai déjà assez sur la conscience. Julian ! promets-moi de ne pas partir.

Mon émotion était profonde. Il me vit si effarée qu'il me jura de rester.

— Et toi, lui demandai-je, peux-tu oublier ?

Il me regarda d'un air étrange et dit :

(M de Kossow se renversa rêveusement dans son fauteuil, les bras croisés sur sa nuque, les yeux au plafond. Et elle récita à demi-voix ces vers admirables de Pouschkine :)

Les montagnes de Géorgie sommeillent baignées d'une douce torpeur.

Devant moi écume l'Aragua.
Je me sens triste et pourtant gai. — Mon chagrin
Est effacé par ta douce image. — Tu es près de moi,
Mon unique amour ! Ma douleur
N'est troublée par rien. Rien ne la calme.
Mon cœur bat de nouveau ; il vit et brûle,
Parce qu'il lui est impossible de ne pas aimer.
Je t'aimai, toi. Peut-être que ce feu
N'est pas entièrement éteint dans mon cœur.
Cependant, je désire avant tout ton repos,

Je ne veux pas t'affliger.
Je t'aimai, muet, sans espoir et avec douleur,
Avec toutes les tortures qu'un tel amour procure.
Je t'aimais sincèrement et de tout mon cœur.
Dieu veuille que tu rencontres encore un pareil amour !

— Hélas ! encore une occasion que j'ai perdue. Son grand et noble cœur m'était rouvert ; un mot de moi eût suffi pour tout faire oublier. Je ne le dis pas. Je restai muette, je ne trouvai pas de paroles, je ne bougeai même pas, étendue sur mes moelleux coussins comme une femme de marbre. Et ainsi le bonheur disparut encore sans que je le saisisse. Maintenant, vous savez pourquoi ces vers de Pouschkine me rendent triste.

Quand je les entends répéter, de doux souvenirs s'éveillent en moi, et des images chères flottent devant mes yeux. — Oui, tout est passé, tout est fini !

Mde Kossow ferma les yeux ; ses paupières se baissèrent comme un voile. Il y eut un moment de tranquillité dans la chambre ; le feu pétillait avec des flamboiements tristes.

— Et comme la vie, non contente de nous briser, nous raille parfois ! Maintenant que nous n'y tenions plus ni l'un ni l'autre, le succès répandait sur la tête de Julian sa pluie d'or. Sa nouvelle comédie était terminée. Il nous la lut. Nous fûmes tous sous le charme. Lorsqu'il eut terminé sa lecture, je me levai et j'embrassai Julian sur le front ; il frissonna profondément sous ce saint baiser et saisit ma main. — Je la lui retirai.

Mes souffrances augmentèrent de jour en jour et me rendirent cruelle et injuste. Je finis par être brutale et méchante à l'égard de l'homme que j'avais si vivement offensé, et comme il cessa de

me rendre visite, je l'assaillis de reproches en lui écrivant de revenir. Je ne me comprenais plus moi-même. Un temps bien dur arriva. Je ne pouvais plus quitter le lit, je manquais d'argent, et, pour combler la mesure, M Barwizka découvrit la position de sa fille. Il y eut une scène atroce. Le frère voulait tuer le séducteur. Le jour de cette affreuse catastrophe, Julian vint me voir pour la dernière fois. Il remarqua avec un triste sourire que les dames Barwizka s'étaient tout à fait établies chez moi. Wally portait ma robe de chambre ; Ottilie, une de mes jaquettes de fourrures. Il vint vers mon lit, et me prit les deux mains.

— Je viens prendre congé de toi, dit-il.

— C'est bon. Mais ne fais pas de scène. Tu sais que cela m'agite.

Il s'inclina, très calme, et sortit.

Je n'avais pas été assez humiliée. Il fallait que je subisse encore une humiliation, la plus cruelle de toutes.

Mezischewski fut expulsé. Les gendarmes le reconduisirent à la frontière.

Quelques jours après que Julian lui eut prêté sa signature, il eut besoin d'argent pour moi, et le Polonais s'offrit pour lui procurer une petite somme sur mes reconnaissances du mont-de-piété. Je les lui remis. Mezischewski apporta l'argent. Nous découvrîmes qu'il avait vendu les reconnaissances et gardé la moitié de l'argent pour lui.

Et, vous l'expliquerez-vous ? au moment où tout le monde découvrit qu'il était un filou et un individu dangereux, au moment où j'appris qu'il m'avait volée, je pris parti pour ce misérable, et

j'accusai Julian de mensonge et de lâche calomnie lorsqu'il m'écrivit pour m'apprendre ce qui s'était passé.

Vous comprenez que c'en était trop, même pour un idéaliste. Il se rendit, tout bouleversé, chez Turkul, et le força de l'accompagner à la police, chez le commissaire qui l'avait renseigné. Celui-ci assura à Turkul que si Mezischewski ne s'était pas, de la frontière, réfugié en Suisse, le tribunal se serait décidé à le mettre en état d'arrestation.

Bref, il était du bois dont on fait les piliers de maison de correction. Lorsqu'on apprit qu'il était parti, ses créanciers s'émurent, et l'on constata que la plupart de ses traites étaient revêtues d'une fausse signature. Au commencement, il s'était présenté avec un certain aplomb. On lui avait fait crédit. Maintenant on découvrit que l'argent qu'il avait en arrivant, il le tenait d'une banque russe, qu'il avait dévalisée, en compagnie d'autres bandits. Plusieurs informations nous vinrent de sa ville natale. Il ne possédait ni titres, ni fortune, et avait réellement été garçon pharmacien. Très jeune encore, il avait fait des faux et avait été obligé de s'enfuir. C'est alors qu'il s'était joint à l'insurrection. Il n'y avait, du reste, joué aucun rôle, ni rien accompli de remarquable. C'est à peine si on se rappelait son nom.

Ainsi, non seulement j'avais perdu mon bonheur, mon avenir, ma santé, mais, ce qui est pis que tout cela, j'étais devenue ridicule.

La jeunesse dorée de la capitale et les femmes du demi-monde me gratifièrent d'un surnom insultant. Ils m'appelèrent « la veuve de l'apothicaire. »

Et Julian, que je pensais châtier par ma perte, Julian, que je me flattais de torturer atrocement, me bénit de l'avoir congédié et me traita avec un dédain railleur qui faillit me rendre folle. Ce qui m'irritait le plus, c'est qu'il me comblait, même à distance, de bienfaits. Comme il savait qu'il m'était impossible de vivre avec la pension que me servait Kossow, il tenta de me réconcilier avec mon mari et de me rétablir dans mon ancien luxe, de me rendre mes enfants.

Kossow l'écouta en souriant et lui répondit :

— Dites donc, vous me voulez bien du mal !

Il se rendit ensuite chez ma belle-mère, et là il réussit à souhait. Il obtint une réconciliation. Mon père me prit chez lui, et promit de veiller à mon entretien.

Je souffris longtemps. Je vis la mort de près. Enfin, je me remis, après de longs mois ; ma convalescence fut longue.

Un an s'écoula avant que je pusse sortir.

J'entendais peu parler de Julian. Il était en voyage, je crois. Un jour, tout à coup, je le rencontrai sur le trottoir, près du Wall.

C'était la première fois que nous nous voyions depuis notre rupture.

Je levai les yeux au ciel, puis je le regardai.

Il sourit imperceptiblement et passa sans me saluer, sans même porter la main à son chapeau. Je faillis me trouver mal. Je me retins au mur. — Ainsi, nous en étions là.

L'homme qui m'avait adorée, qui m'avait baisé les pieds, l'homme qui avait vécu à mes genoux comme un chien, — cet homme avait honte de moi maintenant. Cet homme qui avait été sur le point de se suicider parce que je le repoussais, cet homme passait à mes côtés, indifférent, un sourire ironique aux lèvres.

Un désir de vengeance me monta au cerveau. Une idée folle me vint. Je voulais forcer Julian à me rendre raison par les armes.

J'espérais que ce jeu cruel monterait son imagination, et qu'il consentirait à ce rôle excentrique.

Je me représentais d'avance toute la scène.

Il m'attendrait avec ses témoins ; j'arriverais avec les miens, à cheval, vêtue d'une kasabaïka fourrée, une confederatka sur l'oreille, une cigarette à la bouche. Je saute à bas de mon cheval, et je me place vis-à-vis de lui. Il vise et tire en l'air.

Je lui réponds par un diabolique éclat de rire, je jette ma cigarette, et je lui fais signe de prendre place. Seulement, l'œil arrêté sur le sien, d'un air moqueur, je m'avance et appuie le pistolet sur sa poitrine.

— Eh bien ! votre imagination est satisfaite. Vous vous êtes livré entre mes mains. Je ne fais pas grâce !

Au même instant, il tombe mort à mes pieds. J'allume une nouvelle cigarette avec indifférence.

Oh ! que ce projet me paraissait séduisant ! Mais vous comprenez que, pour l'accomplir, il aurait fallu d'autres nerfs que les miens. La seule satisfaction que j'eus, ce fut de lui ravir son ami.

Turkul, que je montais constamment contre Julian, finit par le provoquer. Ils se séparèrent ennemis.

J'espérais un duel. Mais comme Turkul donnait à son ami une épithète blessante, Julian lui répondit :

— Tu n'as pas le droit de m'insulter. Tu es malade et ne peux me rendre raison.

Mon projet de vengeance s'écroula de la sorte.

Turkul était réellement poitrinaire et son état empirait rapidement. Néanmoins, il me restait fidèle, et venait chaque soir me tenir compagnie ; l'aimable famille Barwizki m'avait abandonnée, dès qu'elle avait vu qu'il n'y avait plus rien à espérer, et que les jeunes filles eurent usé mes robes et mes manteaux jusqu'à la corde.

Les autres amis, aussi, désertèrent lorsqu'ils apprirent que je ne donnais plus de thés et que je n'avais plus de loge au théâtre.

Turkul devint de plus en plus malade. Il mourut au printemps.

Quelques instants avant sa mort, il demanda Julian. — Mais il était trop tard pour le faire appeler.

Outre Turkul, le comte Henryk m'avait rendu visite, de temps à autre, sans se brouiller avec Julian pour cela. C'était dans son caractère d'être bien avec tout le monde. Il faisait la navette entre Julian et moi, sans trop de peine.

La solitude me rendit plus sérieuse, plus sage, plus tranquille.

Julian fonda un grand journal : la Zorja. Il paraissait chaque semaine et obtint un grand succès populaire. Chaque dimanche,

nos paysans se rassemblaient autour d'un tonnelet de bière, et le diak leur faisait la lecture à haute voix.

Ce nouveau travail, cette agitation, le remirent complètement.

Il ne m'en voulut plus autant.

Lorsqu'il apprit que j'étais sa première abonnée, il m'envoya par Henryk une caisse de cigarettes.

Le cadeau était insignifiant, mais je lui sus gré de cette attention, et, l'automne venu, lorsque je partis pour Méran, je le fis saluer amicalement.

Un soir, je reçus un paquet. L'adresse était de Julian. Je l'ouvris tout émue. J'y trouvai un manuscrit portant pour titre : Les amours d'un idéaliste.

Au-dessous, pas une ligne.

Je lus ces tristes aveux, assise sur les belles ruines de Zenoburg, ayant derrière moi ces débris de la félicité humaine et à mes pieds la verdure harmonieuse et pleine de sève. Et je puisai du courage dans le récit de ses souffrances ; je me consolai et je sortis de mon apathie habituelle.

Quand j'eus tout lu, je n'en voulus plus à Julian. Il avait souffert. Toute rancune s'éteignit en moi. Bientôt aussi ma position changea. Ma belle-mère mourut. Mon père me prit chez lui. Au bout de deux ans, il mourut aussi. Il me laissa Tudiow. J'étais tout d'un coup riche et indépendante. Mais je connaissais la vie, et je m'en méfiais.

Mde Kossow appuya son beau front pâle sur la paume de sa main, et réfléchit.

— Votre histoire est finie ? demandai-je d'un ton grave.

— Je l'espère ! dit-elle sérieusement ; puis un sourire railleur et fier éclaira son visage. Mais il faut que vous voyiez comment j'étais alors.

Elle se leva, prit un candélabre et me conduisit à travers une série de chambres désertes.

Nous entrâmes dans un salon absolument vide. Un tableau occupait le milieu du mur. Il était protégé par un rideau.

— C'est une des copies de ce portrait dont je vous ai parlé, dit-elle en écartant la draperie.

Je restai muet d'admiration. La simplicité du portrait lui donnait un cachet classique.

Il semblait vous regarder, de ses longs yeux de velours. Le visage était pâle, d'une blancheur de lait, encadré d'épaisses boucles de cheveux noirs, le nez fin, d'une pureté inouïe, les traits d'un modelé exquis. Elle ne portait pas de bijoux, pas même une fleur dans les cheveux. Cette femme n'a besoin d'aucune parure. Pour vêtement, une jaquette de velours rouge garnie d'hermine. Une guimpe de dentelle étend ses fils délicats sur cette gorge admirable. Elle a quelque chose de fier, d'imposant. Et surtout cette mélancolie, cette pâleur qui vous étonnent !

— Et son portrait à lui ?

— En ai-je besoin ? dit-elle avec un enthousiasme calme. N'ai-je pas dans ces feuilles jaunies le portrait du meilleur des hommes ?

Voyez ! lorsque le désespoir me saisit parfois et me torture, je prends ce manuscrit et je le lis, jusqu'à ce que je sois calme, et sereine, et forte.

Nous retournâmes dans son boudoir.

— Et vous n'avez plus jamais aimé depuis ? demandai-je.

— Qu'est-ce que l'amour ? s'écria M de Kossow. Je l'ignore. Mais ce que je sais, c'est que j'ai repoussé et blessé le plus noble cœur qu'il y ait.

Je t'aimais d'un amour sincère et profond.
Dieu veuille qu'un autre t'aime de cet amour !

Je n'ai jamais retrouvé un tel amour. Mais je ne puis être seule. Chaque être a besoin d'un être qu'il tourmente. Les uns ont un chien, moi j'ai un amoureux.

Elle se mit à rire.

— En somme, c'est une existence bête, sans but, sans bonheur, sans espoir.

— Et lui ?

— Lui ! Il ne lui est resté de sa double félicité de jadis qu'un petit cheval de papier ; le papier est jauni et usé par le temps. Il est sur son pupitre, entre les bustes de Virgile et d'Homère.

Il n'a pas été longtemps malheureux. Il a un but dans la vie, ce qui le console. Il ne se départ pas de son idéalisme ni de son amour pour la nature. Les désillusions ne l'affectent pas.

Il aura toujours cette force, ce feu sacré dont il éclaire le monde. Il travaille, il est utile.

Son existence ne passera pas inaperçue.

Traduction de M A.-O. Strebinger.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Femme_s%C3%A9par%C3%A9e_%28-Sacher-Masoch%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.